

LA

BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



Laissez venir à moi les petits enfants
et ne les en empêchez point; car le
royaume de Dieu est pour ceux qui leur
ressemblent. Luc XVIII, 16.



DEUXIÈME ANNÉE

1862.

VEVEY
RECORDON FILS
Éditeurs.

LYON
F.-A. SCHUTTEL
Cours d'Herbouville,
montée de la Doucle, 53.

IMPRIMERIE C.- F. RECORDON A VEVEY.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

DEUXIÈME ANNÉE

La lettre de nouvel-an.

Aujourd'hui, mes amis, je vous raconterai une histoire qui s'est passée il y a déjà plusieurs années, et qu'une amie m'a fait connaître. Quelques-uns d'entre vous auront sans doute, ou écrit eux-mêmes, ou entendu parler de ce qu'on appelle une lettre de nouvel-an. C'est, en général, une lettre qui exprime des vœux, des souhaits, peut-être aussi des remerciements à ceux auxquels elle s'adresse. Dans les villages où les enfants ne savent guère comment s'y prendre pour formuler une lettre, c'est ordinairement le maître d'école qui s'en charge. Il en fait une qui sert pour tous, et que chaque enfant écrit sous sa dictée, puis qu'il recopie ensuite, le mieux qu'il peut, pour la présenter à ses parents le premier jour de l'année. C'était une *lettre* semblable que la petite Marie écrivait un jour, 31 décembre, de sa plus belle écriture, s'y appliquant de toutes ses forces, dans le but certainement de faire plaisir à ses parents, mais aussi un peu, je pense, dans un sentiment de satisfaction d'elle-même, à la pensée qu'on trouverait sa lettre fort bien écrite, je veux dire l'écriture bien formée.

Elle écrivait donc, y mettant tous ses soins, et déjà elle avait terminé la première page, puis la seconde, lorsque tout à coup elle s'aperçoit qu'au lieu d'avoir tourné à droite elle avait tourné à gauche, et que sa seconde page est la quatrième de la feuille ! Alors la pensée que le maître allait être fâché, très-fâché, qu'il allait la gronder devant tout le monde, vint l'accabler de tout son poids. Elle n'osait ni lui montrer sa lettre, ni lui demander une nouvelle feuille de papier pour recommencer une autre, pensant bien que d'ailleurs elle n'aurait probablement plus le temps de l'achever, puisqu'on était déjà à la fin de la dernière après-midi de cette année. Que faire ? Marie réfléchit que peut-être il n'y aurait pas tant de mal que l'ordre des pages fût autre qu'à l'ordinaire, pourvu qu'on pût suivre de droite à gauche tout le long ; en conséquence elle régla et écrivit sa troisième page et la lettre fut achevée.

Elle s'achemina, un peu en tremblant, il est vrai, vers le pupitre du maître, et lui présenta sa lettre. Celui-ci la prit, lut la première page, fut content de l'écriture, loua l'enfant de son application, puis tourna la feuille ! ... Mais quel air de colère parut tout à coup sur son visage lorsqu'il vit cette page toute blanche, puis les deux autres écrites dans un ordre renversé. Il se fâcha, gronda la jeune fille, la punit même, quoique cependant pas bien fort, enfin onblia tout à fait que, si Marie avait fait une étourderie, elle s'était cependant appliquée de tout son cœur à bien écrire et qu'il aurait dû y avoir égard ; non, il n'y songea pas. Telle est souvent la justice des hommes. Mais ce n'est pas tout. Le frère de Marie, qui lui-même était encore trop petit pour écrire une lettre, se trouvait là, et le maître eut l'imprudence

de lui dire, moitié en plaisantant, car sa fâcherie était déjà à peu près passée, moitié sérieusement : Tu pourras dire à tes parents que ta sœur s'est fait punir pour le dernier jour de l'année ; et l'enfant qui aimait par-dessus tout à porter des nouvelles, bonnes ou mauvaises, pas plus tôt l'école terminée, courut de toutes ses forces du côté de la maison pour annoncer celle-ci. Cet enfant ne réfléchissait pas qu'en agissant de la sorte il faisait de la peine à sa sœur ; non, il ne pensait qu'à une seule chose, au plaisir de porter une nouvelle. Le voilà donc courant, et bientôt disparaissant aux regards de Marie, qui elle-même demeurait en arrière, toute tremblante, sans dire mot, n'osant ni avancer du côté de sa demeure, ni dire son chagrin à qui que ce fût. Mais, diront quelques-uns de ceux qui lisent cette histoire, pourquoi n'allait-elle pas le raconter à sa mère, ou bien à son père, leur expliquer le tout ? Hélas ! mes chers amis, vous à qui Dieu a accordé le doux privilège d'avoir une maman qui comprend vos petits chagrins, une maman à qui vous pouvez aller les dire, les raconter, certains que vous êtes qu'elle les comprendra, qu'elle les soulagera, autant du moins qu'il sera en son pouvoir ; vous qui pouvez aussi aller lui dire toutes vos joies, enfin verser votre cœur dans le sien, vous ne savez pas ce que vous possédez ! Il ne vous est pas venu à la pensée que, dans ce monde, il y a aussi d'autres enfants bien moins heureux, bien moins privilégiés que vous ; des enfants, ou qui n'ont plus de parents ou qui en ont auxquels ils ne pourraient pas, ne sauraient pas aller raconter ainsi tout ce qui les intéresse, parce que ces parents, étant occupés à diverses poursuites qui ont pris tout leur temps, n'en ont pas su trouver

pour leurs enfants, et que les enfants, à leur tour, n'ont pas su s'habituer à eux, bien moins encore leur ouvrir leur cœur. Pour ces enfants, hélas ! la vie est un jour sans soleil. C'était le cas de la petite Marie. Ses parents l'aimaient sans doute, cependant jamais elle n'aurait osé aller leur dire son chagrin, ni leur expliquer comment la chose s'était passée à l'école, et même, si elle l'eût fait, il est probable que les parents auraient également donné raison au maître sans prendre le temps de s'informer du fait ; dans tous les cas ils l'auraient grondée ou punie, voilà ce dont elle était sûre, et voilà aussi ce qui l'effrayait, car elle était d'une nature timide et craintive.

Non loin de sa demeure était une place sur laquelle se trouvaient des pièces de bois nouvellement équarries, Marie s'assit dessus et se mit à soupirer profondément. Elle avait constamment devant sa pensée le visage sévère de ses parents, quand elle rentrerait chez elle, après qu'ils auraient entendu le message du maître d'école, car son frère le leur aurait sûrement rapporté. C'est ainsi que Marie pensait, et elle demeurait là tout abattue, ne sachant que devenir. Alors l'idée que Dieu la voyait se présenta à elle. Ce n'est pas qu'on lui eût enseigné à prier ; elle avait bien appris par cœur quelques formules qu'elle avait répétées matin et soir, mais sans prendre garde à ce qu'elle disait ; elle ignorait tout à fait ce que d'autres enfants savent déjà, c'est qu'on peut dire à Dieu toutes choses, par conséquent lui raconter ses chagrins ; je ne sais même si elle n'aurait pas pensé que Dieu était trop grand pour qu'on osât lui parler ainsi. Dans tous les cas elle ne savait comment s'y prendre ; elle ne se rappelait que les priè-

res bien arrangées qu'on lui avait apprises, et il ne lui venait pas à l'esprit de les employer pour ce cas-ci. Alors elle se mit à dire : « Mon Dieu ! aie pitié de moi ; mon Dieu ! aie pitié de moi, » et elle répéta en soupirant plusieurs fois la même chose ; le reste était bien entendu, mais il demeurait caché tout au fond de son cœur, elle ne l'exprimait pas. Cependant le Dieu que Marie invoquait ainsi sans trop le connaître, lisait tout ce qui se passait là ; il n'attendit pas, pour l'exaucer, que Marie eût appris à lui exprimer nettement sa pensée. Il exauça sa prière telle quelle, parce que c'était vraiment une prière, si petite et si imparfaite qu'elle fût, et non une vaine redite, comme les enfants, et les grandes personnes aussi, malheureusement, en répètent trop souvent. Oui, Dieu l'entendit, eut pitié de son angoisse, et fit que le petit frère oublia son message en chemin. Marie, en rentrant, trouva ses parents comme à l'ordinaire, et supposa que l'enfant n'avait rien dit ; cependant elle ne fut pas complètement rassurée, car elle pensait qu'il pourrait le dire encore s'il se le rappelait, et même chaque fois que, pendant la soirée, il recommençait à parler, elle tremblait que ce ne fût cela ; mais non, Dieu qui donne la mémoire (et cet enfant en avait une bonne) peut aussi l'ôter quand il lui plaît, et il l'avait réellement ôtée au frère de Marie pour cette chose-là, car il ne la dit jamais !

Le lendemain Marie donna sa lettre qui fut trouvée fort bien écrite ; quant au reste personne n'y prit garde. Ce nouvel-an fut un des plus beaux qu'elle eût passés en sa vie, parce qu'en ce jour son angoisse avait été changée en calme. Je ne vous dirai pas qu'elle sut bien exprimer à Dieu sa reconnaissance, car on sait ordinairement

rement encore moins remercier que demander; toutefois Dieu qui lisait dans son cœur vit qu'il y en avait. Plus tard Marie apprit à le mieux connaître en Jésus, à croire en lui, à l'aimer, à le prier et à lui rendre grâces; pour le moment elle avait fait ce qu'elle savait faire, et Dieu y eut égard. Tel est notre Dieu; il tend la main bien bas, tout bas, à l'enfant qui vient à lui.



L'ami de Dieu.

Quel titre que celui-là pour un homme! Vous savez, chers enfants, à qui il fut donné; c'est d'Abraham qu'il est écrit: « Il a été appelé ami de Dieu » (Jacq. ii, 23). Sans doute, Enoch et Noé, dont il est dit qu'ils marchaient avec Dieu, étaient, comme Abraham, des amis de Dieu; mais c'est à Abraham que ce titre est spécialement donné dans la Parole de Dieu.

Il n'y a guère de mes lecteurs, j'aime à le croire, qui n'aient des amis jeunes comme eux. Vous pouvez avoir plusieurs connaissances, plusieurs voisins, disciples ou compagnons; mais vous n'appellez pas chacun d'eux votre ami. Entre eux tous, votre ami est celui en la compagnie duquel vous prenez surtout plaisir, avec lequel on vous voit le plus souvent; celui à qui vous ouvrez votre cœur et qui vous ouvre le sien. N'est-ce pas une chose merveilleuse que Dieu soit un tel ami pour quelqu'un des membres de la famille humaine, jeune ou vieux?

Abraham ne fut pas « l'ami de Dieu » dès sa naissance. Comme toute la postérité pécheresse d'Adam, « c'est

dans l'iniquité qu'il avait été mis au monde, c'est dans le péché que sa mère l'avait conçu » (Ps. LI, 5). Au péché de sa nature, s'était ajouté le péché d'action, et même, ce semble, le péché de l'idolâtrie; en effet, Josué déclare positivement (chap. XXIV, 2) que les pères d'Abraham servaient d'autres dieux, et nous n'avons point de raisons qui nous donnent lieu de supposer qu'Abraham lui-même fût exempt de ce péché prédominant. Mais Dieu l'appela par sa grâce. « Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham, lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il habitât à Carran » (Act. VII, 2). Ce fut là le commencement des relations d'Abraham avec Dieu. Ce n'est pas lui qui trouva Dieu, c'est Dieu qui le trouva. Il ne pouvait pas par lui-même connaître Dieu, et ne pouvait, par conséquent, le chercher; mais Dieu se révéla à Abraham. Il lui apparut et lui parla. Quelle grâce!

Et cette grâce était d'autant plus signalée que, dans le même temps à peu près, Dieu abandonnait la masse des hommes à leurs propres voies. Vous rappelez-vous, chers enfants, ce passage si sérieux du premier chapitre de l'épître aux Romains, où il est dit relativement aux Gentils, « qu'ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ils ne lui ont point rendu grâces? » A cause de cela, est-il écrit ensuite, « Dieu les a livrés à l'impureté, » etc. Ils avaient abandonné Dieu pour suivre leurs propres plaisirs, et Dieu les abandonne à l'effrayante carrière qu'ils avaient choisie. Quelle bonté de Dieu, de n'avoir pas ainsi abandonné tous les hommes! C'est précisément alors qu'il apparut à Abraham et qu'il l'appela par sa grâce.

Or qu'est-ce que Dieu dit à Abraham? Oh! chers en-

fants, si les hommes étaient devenus les ennemis de Dieu, et si Dieu les abandonnait à leurs voies pour accomplir les convoitises de leurs cœurs et moissonner les tristes conséquences de leurs péchés, avec quelle évidence cela nous montre que, pour qu'Abraham pût devenir l'ami de Dieu, il fallait qu'il se séparât de tous ses précédents amis dans le mal. C'est pourquoi, voici la parole qui lui fut adressée : « Sors de ton pays et de ta parenté, et viens au pays que je te montrerai. » Pour obéir à ce commandement, pour suivre cet appel du ciel, la foi était absolument nécessaire. Abram n'eût jamais tourné le dos à tous ses amis, à son pays natal, et ne fût jamais parti sans savoir où il allait, s'il n'avait pas cru que c'était la voix de Dieu qu'il entendait, l'appel de Dieu qu'il avait reçu. Il est souvent parlé de ce premier acte d'Abraham dans la parole de Dieu. « Par la foi, Abraham, étant appelé, obéit pour s'en aller au lieu qu'il devait recevoir pour héritage, et il s'en alla, ne sachant où il allait » (Hébr. XI, 8). La foi a affaire avec les commandements de Dieu, aussi bien qu'avec ses promesses et ses invitations. La voix de Dieu vous parle dans l'Évangile. Or, si vous entendez cette voix et si vous désirez être les amis de Dieu, il faut bien aussi que vous vous sépariez de ce que Dieu désapprouve. Vous pouvez ne pas être appelés à quitter vos parents et votre pays ; mais si vous désirez réellement l'amitié de Dieu, vous devez renoncer à celle de vos compagnons de péché, et tourner le dos à ce monde, dans lequel jusqu'ici vous avez cherché votre partage. Vous ne pouvez être, à la fois, les amis de Dieu et les compagnons du monde. Oh ! que Dieu vous donne d'écouter sa voix de telle sorte que vous puissiez joyeusement et sans re-



tard vous séparer de toute chose et de toute personne, qui vous empêcherait d'avoir communion avec le Seigneur.

Quand Abram, par la foi, eut obéi à ce premier appel de Dieu et eut été conduit par lui dans le pays de Canaan, « l'Eternel apparut à Abram, et lui dit : Je donnerai ce pays à ta postérité. » L'effet immédiat de cette nouvelle révélation, c'est qu'Abram bâtit là un autel, et adora l'Eternel qui lui était apparu. Et si vous, chers enfants, après avoir entendu la voix de Jésus, vous abandonniez, pour l'amour de lui, les compagnons et les plaisirs, qui jusqu'ici vous ont attirés, Jésus ne tarderait pas à confirmer dans vos cœurs l'assurance que lui-même est à vous, avec toutes les joies et toutes les gloires célestes, au milieu desquelles il est assis sur le trône de son Père. L'effet assuré d'une pareille com-

munion entre lui et vous serait d'incliner vos jeunes cœurs en adoration devant Celui qui vous a aimés et qui s'est donné lui-même pour vous. « Seigneur, tu es digne de recevoir gloire, honneur et puissance ! » voilà l'expression spontanée et joyeuse de tout cœur, auquel de telles grâces sont révélées.

Je ne prétends pas donner ici une histoire complète d'Abraham. Etudiez vous-mêmes les diverses parties de l'Écriture où il est parlé de lui. Une telle étude sera pour vous, en même temps, agréable et utile ; elle vous fera voir sans doute, qu'Abraham était un homme sujet aux mêmes passions que nous, car l'Écriture rapporte aussi fidèlement ses fautes qu'elle nous parle de ses excellentes qualités. Les fautes venaient de lui, les excellentes qualités venaient de ce qui avait été opéré en lui par la grâce de Dieu. Comme exemple de ces dernières, quelle fut belle sa manière d'agir, alors que le pays était devenu trop étroit pour porter les troupeaux de son neveu et les siens propres. La nature aurait soutenu ses droits et insisté sur le fait que c'était à Abram, comme l'oncle et le plus âgé, à choisir le premier, dans le partage du pays. Mais Abram avait un meilleur héritage que des troupeaux de gros et de menu bétail. Il était « l'ami de Dieu, » et il se conduisit dans cette occasion d'une manière conséquente à une aussi haute relation. Il pouvait consentir volontiers à laisser à Lot le choix relativement aux choses de cette vie, vu que lui attendait « une meilleure patrie, c'est-à-dire une céleste. » Ici encore, quand Abram eut honoré son divin et céleste Ami, en agissant selon son esprit et en imitant ses voies, le Seigneur donna de nouvelles assurances à son ami Abram et lui déclara qu'en réalité sa conduite

désintéressée ne lui ferait rien perdre. « Et l'Éternel dit à Abram, après que Lot se fut séparé de lui (remarquez ces mots) : Lève les yeux, et vois du lieu où tu es, vers le nord, vers le midi, vers l'orient et vers l'occident ; car toute la terre que tu vois, je la donnerai à toi et à ta postérité, à perpétuité » (Genèse XIII, 14, 15). Mais nous ne pouvons aller plus loin aujourd'hui. Si le Seigneur le permet, j'espère attirer de nouveau votre attention sur quelques autres détails de l'histoire d'Abraham.

QUESTIONS SUR « L'AMI DE DIEU. »

1. A qui ce titre a-t-il été donné ?
2. Quel était son état originel ?
5. Comment avait-il rendu cet état plus mauvais ?
4. Dans quel péché, entr'autres, peut-on supposer qu'il vivait ?
5. Comment ses relations avec Dieu commencèrent-elles ?
6. Qu'est-ce qui rendait la grâce de Dieu envers lui plus remarquable encore ?
7. Quel était le but de cet appel de Dieu ?
8. Qu'est-ce qui était nécessaire pour pouvoir obéir à cet appel ?
9. Où est-ce que la voix de Dieu vous est adressée ?
10. Qu'est-ce que vous devez abandonner, si vous désirez jouir de l'amitié de Dieu ?
11. Quelle fut la conséquence de l'obéissance d'Abram à l'appel de Dieu ?
12. Quel en fut l'effet sur Abram ?
15. Qu'est-ce que Jésus promet à ceux qui, par amour pour lui, abandonnent le monde ?
14. Quel effet produit une telle communion ?
13. En quoi apparaît la fidélité de l'Écriture ?
16. Comment Abram se conduisit-il dans le différend entre lui et Lot ?
17. Qu'est-ce qui rendit Abram capable d'agir ainsi ?
18. Comment Abram fut-il récompensé de sa conduite en cette affaire ?



Mort d'Amélie E.

Les détails qu'on va lire nous ont été fournis par la mère de cette jeune fille : ils sont donc parfaitement authentiques. Puissent-ils être en édification à plusieurs, en leur montrant que l'âme chrétienne, même quand elle marche dans la vallée de l'ombre de la mort, ne craint aucun mal ; car Dieu est avec elle !

Amélie ..., après une courte maladie, vient de mourir à l'âge de treize ans, et l'œuvre que Dieu a faite en elle pendant ses souffrances, et, par elle, en ceux qui l'entouraient, est admirable. Elle était douée d'un cœur aimant et sensible, d'une imagination vive, d'un caractère franc, mais timide, d'un dévouement à toute épreuve. Mais il lui manquait une chose, la seule vraiment nécessaire. Dieu frappa souvent à la porte de son cœur. Elle avait plus d'une fois exprimé à sa mère son désir de se donner à Dieu : elle désirait ardemment, disait-elle quelquefois, répondre à ses appels, mais elle *ne pouvait pas se convertir*. *Vous ne voulez pas*, dit Jésus-Christ. La légèreté naturelle au cœur de l'homme la détournait bientôt de ces pensées sérieuses. Dieu l'appela par des épreuves. La mort d'une de ses sœurs fit sur elle une impression si profonde que le temps même ne put l'effacer, et que deux années plus tard, elle la pleurait encore. Quelque temps après, son père aussi mourut ; son cœur sensible en fut brisé, et sa forte constitution ébranlée. L'éloignement de deux sœurs chéries aggrava encore sa douleur. Enfin Dieu l'appela par la maladie, et c'est là qu'éclata le triomphe de la grâce. Elle-même en eut conscience dès l'abord. « Elle était convaincue, disait-elle à sa mère, que Dieu lui

envoyait cette maladie pour sa conversion. » En cinq jours, le mal fit des progrès effrayants; mais en suivant les progrès du mal dans son corps, on put suivre aussi les progrès de la grâce dans son âme. Ses souffrances devinrent fort grandes, mais son calme semblait augmenter avec la douleur.

Ses affections, qu'elle avait très-vives, furent purifiées par ses sentiments nouveaux, et c'est en priant pour ceux qu'elle aimait, qu'elle manifestait son amour. Elle avait toujours montré pour ses trois jeunes frères beaucoup d'amour et de dévouement; elle aimait à les amuser et à les instruire. Maintenant elle priait pour eux, et ne demandait que leur conversion. Ils l'occupaient pendant son délire, et leurs noms étaient mêlés à toutes ses prières. Elle croyait fermement que sa maladie et peut-être sa mort seraient le moyen dont Dieu se servirait pour convertir à lui ses sœurs aînées. Elles étaient loin d'elle. Elle souffrait en pensant à la douleur qu'elles éprouveraient en apprenant sa mort. Voici pour elles son dernier message : « Dites-leur de lire la Parole de Dieu avec le désir sincère de la comprendre et de la pratiquer. » Son père, qu'elle allait rejoindre, était constamment présent à sa pensée. Mais sa mère surtout, sa mère bien-aimée, était pour elle l'objet de la plus vive, de la plus continuelle sollicitude. Elle était heureuse de recevoir d'elle tous les soins; elle était triste en pensant à sa prochaine et nouvelle douleur. Elle priait Dieu « de la rétablir, non pas pour son propre bonheur, mais pour la consolation de sa chère mère, si affligée!..... O Dieu! prépare maman à ce moment pénible : prépare-moi aussi ! » Et quelques instants avant son délogement, quand déjà la mort étouffait sa voix,

et qu'on n'entendait que des paroles entrecoupées, on distingua encore ces trois mots, murmurés dans ses derniers soupirs : « Console.... maman.... mort. »

Elle trouvait beaucoup de force et de consolation dans la lecture de la Parole de Dieu et dans la prière : « Lis-moi la Bible ; prie avec moi ; » elle ne demandait pas à sa mère autre chose. Mais ce qui surprend surtout chez cet enfant qui venait seulement de recevoir la vérité, et n'était qu'un nouveau-né en Christ, c'est la foi profonde qu'elle avait dans la puissance de la prière. Son exemple peut être une leçon à bien des chrétiens plus âgés. Dans ses moments de grande souffrance, elle s'écriait toujours : « Maman, prie ; prie pour que Dieu me soulage ! » Un jour que la crise avait été longue et violente, quand sa mère lui demanda : « Mon enfant, Dieu a cette fois mis du retard à nous exaucer ; ta foi n'a-t-elle pas été ébranlée ? — Non, maman, répondit-elle ; il m'est arrivé souvent que Dieu ne m'a pas exaucée instantanément, mais il l'a fait plus tard. » La dernière nuit, elle dit à sa mère : « Je savais que je ne mourrais pas hier. J'avais demandé à Dieu un jour de plus. Le lien qui m'attachait à toi était encore trop fort. » Et quelque temps avant sa mort : « J'ai prié Dieu pour mes frères, et mon Dieu m'a dit qu'ils seraient sages et te donneraient de la satisfaction. » *Son Dieu lui avait dit*, car Dieu a promis d'exaucer les prières faites avec foi et au nom de Jésus-Christ. Jamais elle n'en douta, et elle mourut, convaincue que sa mort serait le moyen de la conversion d'un membre de sa famille qu'elle avait ardemment sollicité de se donner à Dieu, et aussi de la conversion de ses frères et de ses sœurs. Douce pensée qui la soutint et la rendit joyeuse jusqu'au dernier soupir !

Jamais elle n'envisagea la mort avec terreur; elle l'accepta d'abord avec résignation, puis elle l'attendit avec calme, enfin elle sembla y courir avec joie. Sa première parole, quand elle apprit la gravité de son état, fut une parole de soumission. Elle demanda à sa mère si le docteur pensait qu'elle serait bientôt guérie. Celle-ci ne lui cacha rien. « Dieu seul sait quelle sera l'issue de ta maladie. Le Seigneur peut faire un miracle; mais toutes ses dispensations, quelles qu'elles soient, sont bonnes; il est doux de pouvoir se remettre à lui de toutes choses, sachant que toutes choses concourent au bien de ceux qui l'aiment. » Elle comprit tout de suite, écouta tout avec calme, et ajouta : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » Non pas pourtant que ce fût sa volonté de mourir. Elle regrettait la terre. Je ne dis pas ses plaisirs, ses bals, ses spectacles, qu'elle n'avait jamais aimés, mais bien ses innocentes jouissances, les relations amies, les affections de famille, toutes choses auxquelles elle était attachée, et qui lui faisaient dire en regardant un bouquet de fleurs épanouies, puis en reportant ses regards sur sa mère et ses frères : « Je sens que je suis appelée à aimer autre chose que des fleurs. » Mais bientôt ses affections purifiées la détachèrent d'elle-même, et s'oubliant, ne pensant plus qu'à ceux qu'elle aimait, elle pria pour eux, et acquit la conviction qu'il était meilleur pour leur âme qu'elle les quittât. Dès lors elle contempla la mort avec calme, avec bonheur. « Que mes sœurs ne s'effrayent pas de la mort; ce n'est rien. » Sa mère lui présenta à boire, mais elle s'écria d'un air joyeux, comme pressentant déjà les délices qui l'attendaient : « Je n'ai plus besoin de rien, de rien, de rien ! » La veille de sa mort, elle

entrevit le ciel : « Oh ! que c'est beau ! dit-elle, que c'est beau ! » Et elle se mit à appeler son père. « Vois-tu ton père, Amélie ? lui demanda sa mère. — Non, maman. » Et quelques instants après : « Maman, je vois papa ! » Quand elle vit venir le dernier moment, et qu'elle sentit les premières atteintes de la mort la glacer : « Encore quelques minutes, dit-elle, et tout sera fini. » Et on entendit ces mots sur ses lèvres expirantes : « Jésus Sauveur..... » Elle dit encore ces trois paroles : « Console.... maman.... mort.... » et elle s'endormit.

Sa mort a fait une vive impression sur ceux qui l'entouraient ou qui ont entendu parler d'elle. Cette enfant, devenue un enfant de Dieu, a été jusqu'au bout, au milieu de grandes souffrances, un modèle de soumission, de patience, de calme, de confiance et de foi.

« Combien je bénis le Seigneur, écrit sa mère, de m'avoir donné la force d'assister jusqu'au bout mon cher mari et ma chère enfant. Parfois je ne puis comprendre comment j'ai pu, avec tant de calme, voir en quelques heures mon mari tomber malade et mourir. Dans ce premier cas, j'étais en adoration devant Dieu. L'expression du mourant était céleste ; la foi qui dictait ses paroles se communiquait à ceux qui l'entouraient. Dans le second cas, j'étais seule, et j'avais à remettre entre les mains du Père un précieux dépôt. J'ai besoin que le Seigneur qui m'a soutenue dans ces deux grandes épreuves, se tienne constamment près de mon cœur qui, sans son secours, demanderait à ne plus battre. »

Prions, chers lecteurs, pour cette épouse et cette mère affligée. Rendons grâces de ce qu'il a converti le cœur de son enfant, avant de l'appeler à lui. Que ma mort, que votre mort, soient semblables à la sienne !



Une histoire de brigands.

Il y a plusieurs années que deux sœurs, voyageant en Italie, allaient de Rome à Florence. Dans ce temps-là, on n'avait pas encore de chemins de fer, c'est pourquoi les deux sœurs durent faire leur voyage dans une voiture ordinaire. Deux femmes de chambre les accompagnaient, l'une un peu âgée et l'autre plus jeune, toutes deux catholiques. C'était au cœur de l'hiver ; les chemins étaient mauvais, et la voiture chargée de malles et de paquets. Elles furent obligées en route de s'arrêter dans un petit village, tant pour prendre elles-mêmes un repas que pour nourrir et reposer les chevaux. Le village était tout délabré et sale, et les habitants paraissaient misérables, sales, grossiers et sauvages.

Les voyageuses ne s'y sentaient pas du tout à l'aise,

aussi désirèrent-elles bientôt aller plus loin. De la chambre où elles étaient, on pouvait voir le jardin de l'auberge, et là, la sœur aînée remarqua, à son grand effroi, quelques hommes suspects qui considéraient leur voiture avec attention. La sœur cadette rit des craintes de l'aînée qui n'étaient pas tout à fait sans fondement, car, souvent déjà, des voyageurs étaient tombés entre les mains de brigands, qui les avaient pillés et mis à mort. Mais la cadette dit : « Pendant les nombreuses années que nous avons passées à Naples, rien de semblable n'est arrivé ; ainsi nous n'avons aucun sujet de nous effrayer. » Dans cette ville magnifique, les deux sœurs avaient mené une vie joyeuse et insouciante, une vie sans Dieu, et ne s'étaient occupées que de leurs plaisirs mondains.

Après une courte halte, elles quittèrent le village et continuèrent leur trajet. Au bout d'environ deux heures, le soleil se coucha derrière les hautes montagnes et peu à peu il fit obscur. Le chemin conduisait, à travers des broussailles, dans un vallon entre deux chaînes de montagnes. Tout à coup cinq hommes s'élançèrent au-devant de la voiture, saisirent les chevaux par la bride et demandèrent de l'argent. Un de ces brigands était encore fort jeune, et portait une petite image de la vierge Marie autour de son cou. Il dirigea son pistolet sur la poitrine de la sœur cadette, mais son visage était pâle et ses mains tremblantes. Une des servantes poussa des cris d'effroi et appela la Vierge et tous les saints à son secours.

Ce que la jeune dame éprouva en cet instant ne peut se décrire. Elle n'avait pas la foi pour se confier en Dieu dans de telles circonstances ; elle était inconverte et ne

connaissait pas le Seigneur. Ce fut un terrible moment. Auparavant elle n'avait jamais connu la crainte de la mort; elle en avait même souvent plaisanté. Elle ne savait pas, ou du moins elle n'avait jamais songé comme la mort est affreuse pour celui qui n'est pas réconcilié avec Dieu par le sang de Jésus. Mais, lorsque le jeune brigand eut posé son pistolet sur sa poitrine, qu'il n'y avait plus qu'un pas entre elle et la mort, elle tomba dans une horrible angoisse. Elle pensait au jugement à venir et au Juge juste et saint. En même temps tous ses péchés se présentèrent à son âme comme un livre ouvert. Elle était coupable et Dieu était juste et lui redemandait compte. Dans cet instant elle était pleinement certaine que la perdition éternelle et des tourments sans fin seraient son partage.

Mais Dieu, dans sa grâce, voulait la délivrer de ce terrible destin. Au moment même où toutes ces pensées se présentaient à son âme, on entendit dans le lointain le roulement d'une autre voiture. Les brigands en furent épouvantés et, l'un après l'autre, ils se cachèrent dans les broussailles. Le jeune brigand resta seul en arrière, tremblant et frissonnant de tout son corps. Il tomba sur ses genoux, prit la main d'une des servantes et demanda pardon. Il assura aussi que sa misère et sa pauvreté l'avaient conduit à ce crime. Les dames lui donnèrent de l'argent et le laissèrent aller. Elles étaient incapables de lui parler de ses péchés et de l'adresser au Sauveur des pécheurs, ou de lui dire combien il était insensé de se confier à sa petite image de Marie; car elles-mêmes ne connaissaient pas la vérité.

Le Seigneur les avait sauvées d'une affreuse mort et en même temps il les avait convaincues de leurs péchés.

La sœur cadette ne pouvait oublier ce moment d'angoisse. Elle fut pendant plusieurs jours dans la plus grande détresse et chercha Celui qui a répandu son sang pour les pécheurs. Elle trouva le pardon et la paix avec Dieu. Alors elle put lui rendre grâce du danger même dont il s'était servi pour amener son âme au salut. Toute crainte de la mort avait disparu ; car elle savait qu'elle verrait Celui qui était maintenant son Sauveur et son Ami. Quelques années plus tard sa sœur fut aussi convertie.

Et maintenant, bien chers enfants, qu'auriez-vous éprouvé, si vous eussiez été dans un pareil danger ? La mort peut aussi être proche pour vous, quand même il n'y a point de brigands. Des vieillards et des jeunes gens meurent journellement, et votre tour pourrait aussi venir bien vite. Êtes-vous prêts ? Pourriez-vous, sans crainte, paraître devant le juste Juge ? Avec vos péchés, vous ne pouvez sûrement pas entrer dans le ciel ; car Dieu est saint. Il ne peut souffrir le moindre péché. Il connaît aussi tous vos péchés, même les plus cachés ; tous sont écrits dans son livre, et de tous vous devez rendre compte. Vous savez vous-mêmes aussi que vous avez souvent péché, et comment voudriez-vous maintenant paraître devant Dieu ? Que ce serait terrible si aujourd'hui la mort vous surprenait ! Vous seriez perdus pour-toujours. — Mais Dieu est riche en grâce et en miséricorde ; il vous aime, et c'est pourquoi il est tout prêt à vous sauver. Dans son grand amour il a envoyé son Fils unique, « afin que quiconque croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Christ est mort et a répandu son précieux sang pour les pécheurs. Ce n'est pas par vos prières, par vos larmes ou par vos

œuvres, que vos péchés pourront être effacés, mais uniquement par le sang de Christ, qui purifie de tout péché; et le Seigneur Jésus vous invite à venir à lui avec tous vos péchés, à vous jeter à ses pieds, comme perdus, et alors il vous accordera le pardon et la paix. Alors vous serez heureux; alors aussi la mort ne sera plus terrible pour vous, mais seulement une porte conduisant à Jésus, votre meilleur Ami.



La robe blanche.

Apocalypse VII, 9-17.

Il est, mes chers enfants, une vérité bien solennelle, c'est que le péché a banni l'homme de la présence de Dieu; aucun de nous donc ne pourra jamais s'en approcher, avant que ce Dieu très-saint, l'y ait lui-même préparé.

Le moyen que Dieu emploie pour nous rendre capables de nous présenter devant lui, est souvent exprimé dans la Bible par des types ou figures; c'est ainsi que dans un petit traité sur le lépreux, ce travail de Dieu est représenté sous la figure du lavage, comme il l'est ici sous celle du vêtement.

Lorsque Adam et Eve eurent péché, Dieu les vêtit de peaux de bêtes. Ici vous voyez deux choses, premièrement : que les feuilles du figuier ne suffisaient plus pour les couvrir, parce qu'il importait, pour que leur vêtement plût à Dieu, qu'il eût coûté la vie à quelque être, et ensuite que ce fût Dieu lui-même qui leur donnât ce vêtement.

Nous retrouvons encore ce type dans les vêtements que les sacrificateurs juifs devaient porter lorsqu'ils se présentaient devant Dieu. Prenez le troisième chapitre de Zacharie, et vous y verrez un frappant exemple de ce que je viens de vous dire. Nous lisons au verset troisième : « Or Jéhosuah était vêtu de vêtements sales, et se tenait debout devant l'ange. Et l'ange prit la parole et dit à ceux qui étaient debout devant lui : Otez ces vêtements sales. Et il dit à Jéhosuah : Regarde, j'ai fait passer de dessus toi ton iniquité et je t'ai vêtu de nouveaux vêtements. Et je dis : qu'on mette une tiare nette sur sa tête. Et on lui mit une tiare nette sur sa tête, puis on le vêtit de nouveaux vêtements. »

Vous voyez donc que Jéhosuah n'a pas eu à se préparer lui-même pour rencontrer Dieu, mais que tout était arrangé pour lui. Dieu n'a pas besoin du secours de l'homme pour nettoyer les pécheurs. Jéhosuah s'est placé devant le Seigneur, et le Seigneur a tout fait pour lui.

Vous vous souvenez sans doute de la belle histoire de l'enfant prodigue, contenue au XV^me chapitre de l'évangile de Luc. Là vous voyez que le père ne put supporter que son fils demeurât devant lui en vêtements sales, et qu'il commanda que « la plus belle robe » fût apportée afin de l'en revêtir. — Ici encore, l'enfant prodigue n'a pas eu à se pourvoir d'un vêtement ; mais son père le lui a donné.

Dieu se sert bien souvent de semblables figures pour nous enseigner cette vérité. Dans le XLV^me Psaume, il est parlé « d'un vêtement de broderie ; » dans le CXXXII, « d'être revêtu de justice. » Dans Esaïe, nous trouvons les expressions : « les vêtements du salut, » « le man-

teau de la justice ; » et dans l'Apocalypse il est question : « de robes blanches, de fin lin blanc et pur, » etc. etc.

Tous ces types sont employés pour nous enseigner cette simple mais sérieuse vérité, que nous ne pouvons entrer en la présence de Dieu tels que nous sommes, et que nous avons pour cela besoin d'un entier renouvellement. Et c'est Dieu lui-même qui l'opère, car par nous-mêmes nous en serions incapables. Il nous dit dans Esaïe : « que toutes nos justices sont comme le linge le plus souillé » (Esaïe LXIV). Nous avons tous péché, nous nous sommes tous éloignés de Dieu, par nous-mêmes nous ne pouvons faire aucune chose qui trouve grâce devant ses yeux, et à cause de nos péchés, nous sommes à jamais bannis de sa présence.

Quel bonheur, chers enfants, de savoir que Christ a glorifié Dieu, non-seulement dans sa vie ici-bas, mais encore en portant sur la croix la punition du péché, et que ce Dieu de bonté donne maintenant une parfaite justice à tous ceux qui croient à son message d'amour, et qui s'approchent de lui pour obtenir leur pardon !

C'est donc par les mérites de Christ notre Sauveur, que nous pouvons nous présenter devant Dieu ; c'est lui qui nous dépouille de nos vêtements souillés et qui nous revêt de sa justice, afin qu'au jour où tous, nous devons entrer en la présence de Dieu, pas une tache, pas la moindre souillure ne soient trouvées sur les robes blanches dont les rachetés seront couverts.

Vous savez, mes chers enfants, que vous ne vivrez pas toujours dans ce monde, et qu'un jour viendra où vous devrez le quitter, pour être ou éternellement heureux avec Jésus, là où il n'y a ni cris, ni pleurs, ni chagrins, ou pour être jetés dans les ténèbres du dehors,

où il n'y a « que des pleurs et des grincements de dents. » Je suis persuadé que vous savez tous ce que sont le chagrin et la douleur. Peut-être êtes-vous quelquefois malheureux ; peut-être avez-vous déjà fait l'expérience de ce que c'est que la maladie, et aussi de ce que sont le froid et la faim. La mort vous a peut-être enlevé vos parents, vos frères et vos sœurs, et toutes ces choses-là vous rendent tristes.—Mais au ciel vous ne rencontrerez rien de semblable ; là il n'y aura ni larmes ni soupirs, mais seulement le bonheur, la paix et la joie.

Dans l'Apocalypse, l'apôtre Jean raconte qu'il vit une grande multitude de gens se tenant devant le trône de Dieu ; il y en avait de toutes tribus, langues et peuples ; les uns avaient vécu dans notre pays, les autres en Asie, d'autres en Afrique et ailleurs encore. Lorsqu'ils habitaient sur cette terre, ils parlaient des langues différentes, ils étaient séparés par de très-grandes distances, donc ils ne se connaissaient pas, tout en eux était dissemblable, leur langage, leurs mœurs, leurs vêtements ; mais lorsque Jean les vit au ciel, ils étaient tous vêtus de la même manière, ils parlaient tous la même langue, et ils habitaient tous ensemble le même lieu de bonheur et de gloire. — Dans cette grande multitude, se trouvaient des gens de toutes classes : celui qui avait été pauvre et méprisé dans ce monde, y avait une aussi belle place que celui qui avait été riche et puissant, l'ignorant y était aussi bien reçu que le savant. Il s'y trouvait aussi beaucoup de petits enfants de toutes langues, de tous pays, de toutes familles.

La suite prochainement.





La lettre oubliée.

PREMIÈRE PARTIE

Il me revient à l'esprit que j'avais, comme un aveugle, suivi ma propre voie, sans me soucier de Dieu ni de l'éternité. Quoique enfant quant aux années, et singulièrement préservé du contact de toutes les formes grossières de la méchanceté, chaque acte de ma vie et chaque pensée qui me traversait la cervelle prouvaient que l'imagination de mon cœur n'était que mal en tout temps. La plus profonde impression que la Parole de Dieu eût jamais produite dans mon imagination n'était qu'une crainte égoïste des tourments à venir. La pensée de la mort cependant ne se présenta jamais à moi de la même manière qu'à la plupart des enfants ; je pensais

plutôt au retour de Jésus — à l'enlèvement de l'Église — qui, je le savais, pouvait avoir lieu chaque jour. Une fois que je gardais le lit, — je n'avais pas plus de six ou sept ans — mon esprit était préoccupé de la venue de Jésus dans les nuées, avec puissance et grande gloire, et des tribulations qui, sur la terre, devaient suivre son avènement, quand il me sembla entendre le roulement lointain des roues de son chariot et le bruit des armées innombrables des cieux, et je fus presque hors d'haleine de frayeur, en pensant que je serais laissé ici-bas, comme un de ceux qui devraient boire la coupe de la colère de Dieu. Cependant tout cela n'était rien qu'une crainte égoïste ; avant l'aube du jour toutes mes sérieuses impressions s'étaient évanouies, et la journée s'écoula sans que je me les rappelasse. J'avais vécu sans Dieu. J'avais rejeté ses offres de miséricorde, non parce que je croyais n'en avoir pas besoin, mais parce que je ne m'en souciais pas. Alors je n'étais plus un petit enfant et le temps était presque venu où je devais, comme je le pensais, entrer sur le grand théâtre de la vie, pour y jouer, je l'espérais, un rôle qui aurait de l'importance. Mais le Seigneur entrait en débat avec moi ; et si jusqu'alors il n'avait agi à mon égard qu'en réveillant en moi la crainte de sa justice, il allait me placer sur un nouveau terrain, et me montrer, en quelque mesure, la méchanceté de ma nature pécheresse, qui avait contribué à enfoncer un clou dans la main sacrée de son Fils unique.

« Mais qu'est-ce donc qui vous fit rentrer en vous-même ? » demandez-vous peut-être. Ecoutez et faites-y bien attention ; mais commencez par lire la lettre qui va suivre. Tout ce que je puis faire, c'est de prier Dieu,

afin que son Esprit l'applique, avec une puissante efficacité, à quelques-uns, à plusieurs de ceux qui la liront.

G..... 2 janvier 18..

« Mon cher,

« Les quelques paroles que nous échangeâmes en nous rendant à la station, ont fort occupé mes pensées et mon cœur à votre sujet, et m'ont poussé à beaucoup prier pour vous, afin que le Seigneur, par l'action de son Saint-Esprit, attire votre cœur à lui et vous révèle toute la valeur du sacrifice de Christ sur la croix. Vous m'avez dit, mon cher jeune ami, que *vous n'aviez pas la paix*. C'est une chose bien sérieuse, car cela prouve que, jusqu'ici, vous n'avez pas cru la parole de Dieu, et que, par conséquent, vous avez fait et vous faites Dieu menteur, comme l'apôtre Jean nous l'enseigne par le Saint-Esprit. La parole de Dieu déclare que Christ a « fait la paix par le sang de sa croix » (Colos. I, 20); mais vous n'avez pas la paix, parce que vous ne croyez pas à l'œuvre pleinement accomplie de Christ. « Étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu » (Rom. V, 1). Dieu est parfaitement satisfait de l'œuvre de Christ. La mort de Christ a pleinement répondu à toutes les exigences de la sainteté de Dieu, et tout l'amour qui est en lui peut se répandre sur le plus vil des pécheurs qui vient à lui au nom de Jésus. « C'est l'âme qui pèche qui mourra. » Or vous avez péché, et par conséquent vous méritez la mort; mais Christ a souffert la mort à votre place, et ainsi vous en êtes affranchis par la foi en l'œuvre de la croix. Encore : « Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire. » Or

c'est là encore ce que vous n'avez jamais fait et par conséquent vous méritez la malédiction ; mais Jésus a porté la malédiction à votre place, en étant pendu au bois, et ainsi vous en êtes affranchis par la foi en l'œuvre de la croix. Christ a souffert pour les péchés ; il est mort, le juste, pour les injustes ; il a été fait péché, il a été fait malédiction ; il a enduré la colère de Dieu ; il a supporté pleinement la pénalité à notre place ; il s'est abaissé jusqu'à la mort, il est descendu jusqu'au sépulcre, sous le poids de nos péchés, et ayant satisfait à *tout* ce qui était contre nous, il est ressuscité d'entre les morts, et il est monté dans le ciel en triomphe, et là il a pris place au milieu des splendeurs du trône de Dieu. A-t-il quelque péché sur lui maintenant ? Impossible ! *Il a été le péché*. Eh bien ! l'âme qui croit cela est aussi exempte de toute tache de péché que Christ lui-même. C'est à ma place qu'il est mort. Il a été traité comme j'aurais dû être traité ; et maintenant je suis traité comme il l'a été, et vu en lui devant Dieu. Ceci doit donner la paix si on le croit.

Mais vous dites que vous n'avez pas trouvé la paix. Pourquoi ? Que voudriez-vous avoir de plus ? Exigeriez-vous davantage que ce que Dieu exige ? Ce qui a satisfait aux demandes de la justice et de la sainteté de Dieu, ne satisferait-il pas aux demandes de votre cœur et de votre conscience ? La croix suffit à Dieu, ne doit-elle pas vous suffire ? Voudriez-vous que Dieu épanchât de nouveau son cœur ? Avez-vous besoin qu'une seconde croix soit élevée, et que Christ meure une seconde fois ? Pourquoi n'avez-vous pas la paix ? Est-ce le péché qui vous trouble ? Regardez à la croix, et voyez si le péché n'y a pas été entièrement jugé. Sont-ce des *péchés* ac-

tuels et positifs qui vous troublent? Regardez à la croix, et voyez s'il est un seul péché qui n'y ait pas été expié. Est-ce Satan qui vous effraye! Renvoyez-le à la croix, et dites-lui de revenir à vous s'il peut y trouver quelque chose qui manque. Est-ce la mort qui vous épouvante? Regardez à la croix, et voyez s'il reste quoi que ce soit de son aiguillon. Est-ce le jugement? Regardez à la croix, et voyez si le jugement tout entier n'y a pas été porté. Est-ce la justice de Dieu? Elle trouve dans la croix tout ce qui répond à ses exigences. Ainsi donc, mon cher enfant, que votre conscience troublée se tourne vers la croix, et qu'elle y trouve une paix que rien au monde ne peut ôter.

« Que le Seigneur vous accorde la grâce de croire au nom de son Fils Jésus-Christ, afin qu'en croyant vous ayez la vie par son nom.

« Croyez-moi votre bien affectionné, etc. »

C'était le premier janvier par une belle matinée, que je m'étais rendu à la station avec l'écrivain de cette lettre. Cela ne me plaisait guère de me trouver seul avec lui, parce que je savais bien qu'il me parlerait de Jésus et de mon âme; et c'était là les derniers sujets, dont, alors, j'aimasse à parler ou qu'on me parlât. Je fis à dessein quelques observations pour l'engager dans une conversation sur la ville où nous allions, et comme c'était une des plus anciennes villes du pays, j'avais toujours profité — autant du moins qu'un enfant peut le faire — de toutes les occasions de me mettre au courant de ces antiquités; aussi je pensais qu'il ne me serait pas difficile d'éviter par ce moyen les discours que je craignais si fort. Mais la portière du wagon était à

peine fermée, les roues n'avaient pas commencé à se mouvoir, que, se tournant de mon côté, il me demanda si j'avais la paix de l'âme ; et comme je ne lui répondais pas, au bout d'un instant, il me répéta tranquillement, mais avec sérieux, sa question. Chose étrange, quoique j'eusse entendu cette demande, sa vraie signification ne m'avait jamais frappé ; et même elle ne se présenta clairement à mon esprit que plusieurs mois après cette circonstance. Sans réfléchir aux termes de la question j'avais toujours pensé que cette expression, « obtenir la paix, » revenait à celle-ci : « recevoir le salut ; » et c'est dans ce sens que je les pris quand je répondis : « Non, je ne puis pas dire que j'aie la paix. » Mon ami parut avoir reçu l'impression que j'étais dans le trouble relativement au salut de mon âme, et que j'étais trop timide pour le désabuser. Je ne me rappelle pas tout ce qui suivit ; nous nous séparâmes à la station où nous descendîmes et je m'attendais à ne plus entendre parler de cela. Mais deux jours après je reçus la lettre que vous venez de lire, et après l'avoir lue je la jetai au fond d'un tiroir sans y répondre. Mais la question soulevée dans cette conversation, s'était emparée de mon âme, et je ne pouvais pas m'en défaire. C'est ainsi que Dieu commença d'agir avec moi. Le mois prochain, si le Seigneur le veut, j'espère vous parler du moyen dont il se servit pour continuer en moi son œuvre de grâce.

La suite prochainement.



La première guerre.

Chers enfants, c'est dans la Bible qu'il nous est parlé

de la *première* chose, dans presque toutes les diverses sortes de choses. Vous avez déjà entendu parler de la première semaine, du premier homme et de la première mort. Nous vous avons parlé aussi de la première ville, du premier navire, du premier arc-en-ciel et de la première tour. Maintenant nous aurons un récit de la première guerre; c'est-à-dire de la première guerre dont il nous soit parlé. Il y eut probablement des guerres avant le déluge; il est même probable qu'il y en eut, car nous lisons que « la terre était remplie de violence » (Gen. VII, 11); mais la première guerre qui nous soit rapportée, c'est celle dont il nous est parlé dans Gen. XIV. Prêtez votre attention aux questions suivantes.

1^o Quels furent les combattants dans cette première guerre?

2^o Quel fut le sujet de cette première guerre?

3^o Comment finit la première guerre?

4^o Quelle instruction pouvez-vous, mes jeunes amis, retirer de tout ce récit?

1. Ceux qui prirent d'abord part à cette première guerre, furent quatre rois, avec leurs armées, d'un côté, et cinq rois, avec leurs armées, de l'autre. Vous pouvez lire leurs noms dans le chapitre! Le plus fort d'entre les quatre, le roi d'Hélam, paraît, avec le secours des trois autres, avoir prévalu contre les cinq, et avoir eu le dessus pendant douze ans. En la treizième année, les cinq rois se révoltèrent, et ne voulurent plus servir le roi d'Hélam. Alors le roi d'Hélam vint, avec les trois rois qui étaient de son côté, pour combattre contre les cinq rois qui avaient secoué son joug. Mais je ne crois pas que ni eux, ni leurs guerres, eussent été mentionnés

dans la Bible, n'eût été qu'Abram, l'ami de Dieu, dut prendre part à la lutte. Vous demanderez peut-être : Comment cela pouvait-il être ? Ceci nous conduit à la seconde question.

2. Quel fut le sujet de cette première guerre ? Vous allez le voir. Vous vous rappelez ce que vous avez lu, le mois dernier, de Lot, neveu d'Abram ; comment il se sépara de son oncle, et comment, quoiqu'il fût de beaucoup le plus jeune, il fit choix de la partie du pays qu'il préférait, au lieu de laisser ce choix à son oncle. Chers enfants, n'agissez jamais d'une manière égoïste. Laissez toujours aux autres ce qu'il y a de meilleur, et soyez contents de ce qui peut vous échoir pour votre portion. Cherchez surtout le bien de vos parents et de ceux qui sont plus âgés que vous, et tâchez de leur plaire plutôt que de vous complaire à vous-mêmes. Lot voulut avoir son choix, et « demeura dans les villes de la plaine, et dressa ses tentes jusqu'à Sodome » (Gen. XIII, 12). C'est là la première fois que Sodome est mentionnée ; mais il nous est dit, dans le verset suivant, que « les habitants de Sodome étaient méchants, et grands pécheurs contre l'Éternel. » L'Écriture appelle Lot « ce juste » (2 Pier. II, 8), et nous savons qu'il fut délivré ; mais il n'avait rien à faire près de Sodome. Si, à l'époque dont nous parlons, il n'avait pas pensé plus aux richesses, qu'il ne pensait à son oncle ou à l'Éternel, il n'aurait pas dressé ses tentes près de ce méchant lieu. Et voyez à quoi cela conduisit. Le roi de Sodome était un des cinq rois qui s'étaient révoltés contre le roi d'Hélam. Et quand le roi d'Hélam et les trois rois qui lui étaient en aide, eurent vaincu les cinq autres, le pauvre Lot fut fait prisonnier. « Ils prirent donc toutes

les richesses de Sodome et de Gomorrhe, et tous leurs vivres; puis ils se retirèrent. Ils prirent aussi Lot, fils du frère d'Abram, qui demeurait dans Sodome, et tout son bien, puis ils s'en allèrent. » Ce fut là ce qui amena Abram dans la mêlée. Abram apprit ce qui avait eu lieu; et, au lieu de dire: « Eh bien! il n'a que ce qu'il mérite — il n'aurait pas dû être si égoïste, et alors il n'aurait pas été fait prisonnier, » au lieu de parler ainsi, il nous est dit: « Quand donc Abram eut appris que son frère avait été emmené prisonnier, il arma trois cent dix-huit de ses serviteurs nés dans sa maison, et il poursuivit [ces rois] jusqu'à Dan. » Sa troupe était bien petite pour lutter contre quatre rois et leurs armées, fiers de leurs succès, et revenant de la défaite de leurs ennemis. Mais « la course n'est point aux légers, ni aux forts la bataille » (Ecclés. IX, 11). Je pense que vous direz que cela est vrai, quand vous aurez lu la réponse à notre prochaine question, savoir:

3^o Comment finit la première guerre? Elle finit par la victoire complète d'Abram, et la délivrance de Lot d'entre les mains de ses ennemis. « Et il ramena tout le bien [qu'ils avaient pris]; il ramena aussi Lot son frère, ses biens, les femmes et le peuple. » Ce n'était point pour Sodome, ni pour son roi, qu'Abram avait combattu, mais pour Lot. Néanmoins le roi de Sodome fut content de ce qu'Abram avait prévalu contre ses ennemis, et voulut récompenser Abram. Mais Abram refusa. « J'ai levé ma main, dit-il, à l'Éternel, le Dieu fort, souverain, possesseur des cieux et de la terre, [en disant]: Si je prends rien de tout ce qui est à toi, depuis un fil jusqu'à une courroie de soulier, afin que tu ne dises point: J'ai enrichi Abram. » C'était au nom de

Dieu qu'Abram avait combattu pour la délivrance de Lot; c'était l'Éternel qui lui avait donné la victoire, et c'était de l'Éternel seul qu'il voulait recevoir sa récompense.

C'est ici qu'il nous est parlé pour la première fois de Melchisédec, roi de Salem, et sacrificateur du Dieu fort, souverain. Il bénit Abram et apporta du pain et du vin pour lui et pour sa troupe fatiguée. Lisez le chap. VII de l'épître aux Hébreux, et vous verrez quel type de Christ nous est présenté dans Melchisédec.

4. Quelle instruction pouvez-vous retirer de tout ce récit? Non pas, certainement, que la guerre est une bonne chose, ni que ceux qui aiment Jésus peuvent maintenant y prendre part. La guerre n'avait pas été défendue au temps d'Abram, et pendant bien longtemps après, elle ne fut pas encore défendue. Mais Jésus et ses apôtres la défendirent entièrement. Dans les temps dont parle l'Ancien Testament, il était permis au peuple de Dieu de faire la guerre, et quelquefois même cela leur était commandé. Abram fit bien, sans doute, dans le cas qui est devant nous. Ce ne fut pas pour se complaire à lui-même qu'il tira l'épée, ni pour s'enrichir, ni pour s'attirer des louanges, mais pour délivrer son neveu; et ce fut par la puissance de Dieu qu'il fut vainqueur.

Nous pouvons apprendre, chers enfants, par ce que vous venez de lire, que ce qui semble être la voie la plus directe pour s'enrichir, peut être en réalité un chemin bien dangereux. Le pauvre Lot, en cherchant avidement à avoir plus, perdit tout ce qu'il avait. Apprenez aussi à éviter les mauvaises compagnies. « Le compagnon des fous sera accablé. » Ne vivez donc pas « selon

le conseil des méchants » — ne vous arrêtez point « dans la voie des pécheurs — et ne vous asseyez point au banc des moqueurs. » Voici encore une solennelle leçon que nous enseigne la première guerre, c'est que Dieu peut vous garder d'un danger extérieur ou vous en arracher, à cause d'un autre, tandis que vous restez vous-mêmes sous sa désapprobation. Dieu délivra Lot, par le moyen d'Abram, et, tandis qu'il le faisait, les serviteurs et les biens du roi de Sodome furent aussi délivrés; mais ce ne fut pas à cause du roi de Sodome. Il était encore un rebelle contre Dieu; et, comme il continua de vivre dans le péché, un sort plus terrible le frappa plus tard. Chers enfants, il se peut que vous ayez été préservés de danger, ou relevés de maladie, à cause des parents pieux que vous avez, ou des amis qui priaient pour vous. Mais si vous n'êtes pas, vous-mêmes, venus à Jésus, et si vous n'avez pas cru en lui, vous demeurez toujours exposés à la colère de Dieu, et sous la sentence de la mort éternelle. Venez à Jésus à l'instant même. Hâtez-vous d'écouter la voix de la sagesse. Les retards sont dangereux. Si le jour présent est négligé, il peut être suivi d'une éternité sans espérance, pleine de ténèbres et de misère.

Je vous dirai encore que la première guerre que l'Écriture rapporte, est un type de la dernière guerre dont cette terre sera témoin; et celle-ci sera suivie des temps du vrai, du grand Melchisédec, du Roi et Sacrificateur béni, de notre Seigneur Jésus-Christ. Les chap. XIX et XX de l'Apocalypse parlent de ces événements, comme le font aussi beaucoup d'autres portions de l'Écriture; mais je n'essayerai pas maintenant d'entrer dans ce sujet.

QUESTIONS SUR « LA PREMIÈRE GUERRE. »

1. Pourquoi pouvons-nous regarder comme probable qu'il y avait eu des guerres avant le déluge?
2. Quels furent les combattants dans la première guerre dont il nous est parlé?
3. Lequel paraît avoir été le plus fort d'entre les quatre rois?
4. Qu'est-ce qui l'amena, lui, et les trois qui étaient avec lui, à faire la guerre contre les cinq?
5. Quel pouvons-nous supposer être le motif, pour lequel les guerres de ces rois sont mentionnées dans les Ecritures?
6. Quelle sorte de gens étaient les habitants de Sodome?
7. Qui fut fait prisonnier avec les habitants de Sodome?
8. Qu'aurait pu penser ou dire Abram, quand il l'eut appris?
9. Que fit Abram?
10. Quel en fut le résultat!
11. Qui offrit de récompenser Abram?
12. Pourquoi Abram refusa-t-il la récompense?
13. De qui nous est-il parlé en rapport avec ces choses, et que fit-il?
14. De qui fut-il type? Citez le chapitre qui le prouve.
15. Par qui la guerre fut-elle entièrement défendue aux croyants?
16. Était-elle défendue ou permise dans les temps dont parle l'Ancien Testament?
17. Que pouvez-vous apprendre par ce récit, au sujet des richesses?
18. Que pouvez-vous apprendre encore, au sujet des mauvaises compagnies?
19. Quelle pourrait-être votre condition, tout en recevant des bénédictions dans les choses extérieures, à cause de vos amis pieux?
20. Quel peut être le résultat d'avoir négligé le jour présent?





L'école buissonnière*.

Lettre d'une sœur à son frère.

Te souviens-tu, mon cher frère, d'une circonstance de notre enfance, qui s'est représentée, ces derniers temps, à mon esprit? Nous allions alors à l'école de Mlle P....; je pouvais avoir sept ans et toi cinq et demi. Or un beau matin nous sortîmes de la maison à 9 heures, avec nos livres; maman nous avait, comme à l'ordinaire, donné à chacun un morceau de pain et une pomme que nous portions dans nos petits paniers, pour les manger à dix heures. Arrivés à la rue, nous pensâmes et l'un de nous dit que c'était bien ennuyeux d'aller

* La locution proverbiale : *Faire l'école buissonnière*, signifie : Aller jouer, se promener, au lieu de se rendre à l'école.

à l'école par un si beau temps et que ce serait bien plus agréable de nous promener. Nous résolûmes donc d'aller, non loin de la ville, à la promenade des bosquets, et de revenir à midi comme si nous avions été à l'école ; personne, sans doute, ne s'en apercevrait et nous nous promettions ainsi un grand amusement. Nous nous acheminâmes donc vers les bosquets, nous nous installâmes sur un banc couvert d'un toit, à quelque distance duquel était un torrent traversé par un pont dans le genre de celui qui est représenté ci-dessus. Nous étions d'abord bien joyeux, nous entendions chanter les oiseaux, nous admirions les buissons tout en fleurs, nous nous entretenions de toute espèce de sujets, et nous félicitations de notre escapade. Tu me disais que nous étions comme des Robinsons. Bientôt nous nous mîmes à faire notre petit repas. Ensuite.... le temps nous parut bien long, si long que, quand il sonna onze heures au clocher voisin, nous croyions que c'était midi et que nous fûmes tout désappointés et attristés, en comptant les coups, de voir que nous avions encore une longue heure à attendre avant d'oser rentrer à la maison. Et puis l'idée nous vint, qu'il pourrait bien passer quelqu'un qui nous connaîtrait et nous demanderait ce que nous faisons là ; idée fort peu réjouissante pour nous ! Alors il n'y eut plus de gaieté, plus de joie, et quand enfin la cloche de midi se fit entendre, nous nous hâtâmes de retourner chez nos parents. Mais, là encore, nous n'étions pas heureux : notre conscience nous reprochait de les avoir indignement trompés. Nous avons peur qu'on ne s'informât de ce que nous avons fait à l'école ; après avoir menti *par un acte*, nous aurions probablement été poussés à mentir *en paroles*. Dieu permit que nous ne fus-

sions pas mis à cette épreuve, et que notre maîtresse non plus ne nous dit rien sur notre absence du matin ; mais il s'écoula bien des jours avant que nous fussions de nouveau à *notre aise* avec notre père et notre mère : cela n'arriva guère que lorsque nous pûmes croire que l'affaire était trop ancienne pour que l'on y revînt, ou que lorsque nous l'eûmes oubliée nous-mêmes.

En y repensant maintenant, ce souvenir me donne ou plutôt confirme pour moi cette leçon : c'est qu'il est impossible d'être heureux dans *une voie de mensonge*, lors même qu'on est parvenu à la dérober à la connaissance de tous les hommes. En effet Dieu est là, toujours là ; il nous voit, nous connaît, nous entend, nous suit partout : c'est une grande folie que de s'imaginer que l'on puisse se cacher de devant lui ; ce fut là le premier effet de l'entrée du péché dans le monde. Adam et Ève se cachèrent parmi les arbres du jardin. — Alors l'Éternel Dieu appela Adam et lui dit : « Où es-tu ? » Et nous, mon cher —, lorsque nous pensions nous cacher parmi les arbres du bosquet et que nous nous sentions malheureux, cela ne venait-il pas de Dieu qui parlait à nos consciences et nous disait : Où êtes-vous ? que faites-vous, pauvres enfants ? C'est parce qu'il nous aime qu'il ne veut pas que nous soyons heureux dans le chemin du mensonge et du péché ; et qu'il a donné son Fils unique qui a porté sur la croix tous nos péchés et tous nos mensonges.

Confions-nous donc, mon cher frère, en ce précieux Sauveur qui s'est donné lui-même pour nous, afin de nous racheter et de nous purifier de toute injustice. Il nous sauve et nous sanctifie. Il nous délivre de l'esclavage de Satan, qui est le Père du mensonge, et nous

unit à lui qui est la Vérité; et ainsi il met la vérité dans nos cœurs et nous fait marcher dans la vérité.

Adieu, mon bien-aimé frère. Je suis toujours

Ta sœur qui te chérit

.

Ps. cxxxix.

1.

Dieu fort et grand ! tu vois toute ma vie,
Tu m'as connu, tu m'as sondé des cieux.
Où puis-je fuir ta science infinie ?
Eternel Roi, tu me suis en tous lieux.

2

Soit que je marche ou bien que je m'arrête,
Voici, Seigneur ! tu te tiens près de moi ;
Et pour parler, quand ma langue s'apprête,
Tout mon dessein est déjà devant toi.

3.

Vivant ou mort, dans les cieux, sur la terre,
Ceint de lumière ou ceint d'obscurité,
Partout ta main peut me saisir, ô Père !
Partout sur moi ton œil est arrêté.

4.

Que ta sagesse est sainte et merveilleuse !
Non, je n'en puis mesurer la hauteur.
Dieu de bonté, combien est précieuse
La vie en toi, l'œuvre de ta grandeur !

5.

Connaître, ô Dieu ! ton amour, ta puissance,
Sur mon sentier voir briller ta splendeur,
Sur toi fonder toute mon assurance,
Sont les seuls biens que souhaite mon cœur.



La robe blanche.*Apocalypse VII, 9-17.*

(Suite et fin de la page 24.)

Mais pour arriver dans ce beau ciel, où l'apôtre voyait d'avance les élus réunis, il y a quelque chose que tous doivent posséder, et sans laquelle personne n'osera se présenter devant Dieu. C'est la robe de justice, cette robe si parfaitement blanche et pure que Dieu ne peut y découvrir la moindre souillure. Ceux qui n'en seraient pas revêtus, ou sur la robe desquels se verrait la plus petite tache, seraient immédiatement chassés de devant le trône de Dieu, et ne pourraient plus y revenir.

J'espère, mes chers enfants, que vous sentez la nécessité d'être prêts à paraître devant Dieu, et que vous userez du moyen qu'il a mis à votre portée pour cela.

Si vous allez au Sauveur, si vous lui dites que vous vous sentez un pauvre misérable pécheur, que vous désirez ardemment que vos péchés vous soient ôtés, et qu'il vous revête de la robe de justice avec laquelle vous pouvez vous présenter devant Dieu, il écoutera très-certainement votre prière, et il ne vous renverra pas sans réponse ; car Jésus trouve son bonheur à bénir les petits enfants et à les délivrer de leurs péchés. Vous savez que lorsqu'il était sur la terre, il aimait les petits enfants, il les prenait dans ses bras et les bénissait. Eh bien ! il est toujours le même tendre et compatissant Sauveur, duquel tous osent s'approcher.

Je désire maintenant, mes chers enfants, que vous vous adressiez à vous-mêmes cette question : « Est-ce que j'aimerais être en la présence de Dieu devant son

trône? est-ce que j'aimerais entendre sa voix s'adressant à moi-même? — Si vos péchés ne sont pas lavés dans le sang de l'Agneau, de telle sorte que vous soyez revêtus de la robe de justice, vous serez effrayés à la pensée de paraître devant Dieu. Mais si vous êtes allés à Jésus, si vous croyez à ce que la Bible dit quant à l'efficacité de son sang pour vous purifier de vos péchés, vous êtes rendus parfaitement justes, et si vous mourriez aujourd'hui, vous seriez sûrs d'entrer en la présence de Dieu, et d'y trouver votre place marquée.

Dieu voit du ciel tout ce qui se passe ici-bas, et il divise toute l'humanité en deux catégories : ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, et ceux qui sont rachetés par le sang de Christ. — A laquelle de ces deux classes appartenez-vous? Êtes-vous déjà allés à Jésus, ou êtes-vous toujours dans vos péchés?

Il y a beaucoup d'enfants qui ne s'inquiètent pas du tout de leurs âmes, ou qui n'y pensent que quand il est trop tard. — Je vous conjure, mes chers enfants, de ne pas imiter leur triste exemple, et d'aller au Sauveur pendant qu'il en est temps encore, d'y aller aujourd'hui même. Pensez au bonheur de ceux qui peuvent dire : Je n'ai aucune crainte de me présenter devant le trône de Dieu, car lui-même m'a revêtu de la parfaite justice de Christ, et le sang de Jésus m'a acquis le droit d'entrer dans le ciel.

Ceux qui sont ainsi devant le trône de Dieu, sont pour toujours à l'abri des peines et des souffrances. « Ils n'auront plus de faim, ni de soif, le soleil ne frappera plus sur eux, ni aucune chaleur. » « Sa face est un rassasiement de joie, et il y a des plaisirs à sa droite

pour jamais. » — Pensez à cela, mes chers enfants, et allez à ce Dieu qui vous soignera et vous rendra heureux pendant toute l'éternité.



Un appel.

Mon cher petit ami,

Je me sens pressé de vous écrire quelques lignes, car depuis plusieurs semaines, mon cœur est animé d'un vif et sérieux désir quant à votre salut. Je vous ai eu constamment devant moi, ainsi que B. — depuis que nos réunions de prières ont commencé. Tous ceux de ma classe me tenaient à cœur, mais surtout vous deux, et maintenant que le Seigneur a répondu à nos prières en faveur de cette chère B., je suis doublement désireux de voir la même grâce vous être accordée. Cher —, je voudrais que vous « vinssiez à Jésus. » Quelle terrible chose ce serait pour vous, si Jésus venait, et que vous ne fussiez pas sauvé ! Quelle horrible angoisse remplirait votre cœur dans ce jour-là ! Votre condamnation serait d'autant plus grande que vous auriez eu le privilège d'entendre parler plus de mille fois de l'amour de Dieu pour les pécheurs, et de l'amour de Christ qui mourut pour des impies. Comme le Seigneur a été bon pour vous de vous avoir donné de tendres parents et amis pour vous parler de Jésus et de sa disposition à vous recevoir « tels que vous êtes. » Vous savez que vous êtes un pécheur, vous savez que vous êtes un impie et que vous avez besoin d'un Sauveur, sans lequel vous seriez à jamais perdu. Mon cher —, pourquoi mé-

prenez-vous son amour? Pourquoi êtes-vous si indifférent à votre propre salut? Pourquoi n'*allez-vous pas à Jésus*? Pourquoi ne croyez-vous pas au Seigneur Jésus-Christ? Son grand amour, en mourant sur la croix afin que vous viviez à toujours, ne touche-t-il pas quelque peu votre cœur ou ne l'attire-t-il pas à lui? Pensez à son amour, mon cher enfant. Pensez qu'il a souffert volontairement *pour vous*; pensez aux bénédictions que, par son *sang précieux*, il a acquises aux pécheurs. Vous êtes un pécheur, mon cher —, et il faut que vous soyez lavé dans son sang précieux, sinon, vous n'irez jamais au ciel, où Jésus est, et où aussi est maintenant votre cher papa. Non, telle est notre condition comme pécheurs, que si Jésus n'était pas mort, nous n'aurions jamais pu être pardonnés, — mais Jésus, au moyen de son sang répandu, a obtenu un pardon éternel. Ne voulez-vous donc pas croire en Jésus? Ne voulez-vous pas aller à lui immédiatement? tel que vous êtes? Quand vous aurez lu ceci, prenez votre Bible, et lisez le III^{me} chapitre des Romains, verset 9 à 26, puis demandez à Jésus de vous enseigner par son Saint-Esprit, et n'ayez aucun repos jusqu'à ce que vous puissiez dire : « Il m'a aimé et s'est donné lui-même pour *moi*. »

Mes salutations à votre chère mère.

Votre affectionné ami.

* * *



La maison de la vie.

« La maison de la vie! et où peut-elle être? » s'écrie peut-être quelque cher petit enfant! Eh bien! eh bien!

essayons de trouver où elle est et non-seulement où elle est, mais s'il nous est possible de l'acquérir; et si, tel est le cas, comment nous pouvons l'acquérir; car ce serait une triste chose pour nous de savoir qu'il existe une aussi heureuse demeure, et de ne savoir si nous pourrions jamais en jouir.

Maintenant, cher enfant, vous savez bien où n'est pas cette maison de la vie, n'est-il pas vrai? Ce n'est pas votre propre maison, quelque confortable qu'elle puisse être. Car il est très-possible que vous y ayez vu vous-même la mort; ou si cela n'est pas, vous pouvez avoir entendu vos chers parents parler de la mort de votre frère, de votre sœur, ou de vos amis. Ah! elle ne peut être la maison de la vie, si la mort y règne, n'est-ce pas, cher enfant?

Et ce qui est vrai de votre propre maison, est vrai de toute autre. Les palais et les chaumières se ressemblent en ceci; ils sont des maisons de mort. Et qu'est-ce qui les rend telles? pouvez-vous me le dire? Oui, je crois vous entendre répondre: « le péché. » C'est le péché, cher enfant. Et où y a-t-il sur la terre un lieu où le péché ne soit pas? Nulle part. Et parce que c'est un monde pécheur, c'est un monde mortel. « Le péché entra dans le monde, et par le péché la mort » (Rom. V, 12).

Mais je dois vous parler de la maison de la vie. Maintenant, comme la présence du péché est la mort, de même l'absence du péché est la vie, et où est l'absence totale du péché? Nulle part qu'au ciel. Eh bien! alors, le ciel est la maison de la vie. Oh! je ne puis vous dire tout ce qui est exprimé par ces mots: ni péché, ni cha-

grin, ni mort, ni pleurs, ni douleurs, ni obscurité, ni nuit ! Tout, tout est heureux, béni et pur !

Et maintenant permettez-moi de vous dire qui habite cette maison de la vie. D'heureux anges se tiennent dans ses rayons de soleil sans fin et contemplent leur roi, « le Seigneur de tous. » D'innombrables myriades d'êtres saints se prosternent autour de son trône ; mais surtout, Jésus y est et il est « la Vie » (Jean XIV, 6). Là croit « l'arbre de vie, » et là jaillissent les « eaux de la vie. » Oh ! quel heureux, heureux séjour, n'est-ce pas ?

« Mais puis-je jamais espérer d'y être, » dit peut-être quelque cher lecteur.

Oui, c'est là un lieu préparé pour — qui pensez-vous ? Les riches ? — oh ! alors les pauvres en seraient exclus. Les grands et les savants ? — oh ! alors les enfants et les ignorants ne pourraient y entrer. Non, il ne faut qu'une chose pour y arriver ; et c'est « *d'avoir la vie en Christ ;* » ou, en d'autres termes, de croire au Seigneur Jésus-Christ ; car avoir la vie en Christ ici-bas, c'est ce qui nous rattache à la maison de la vie en haut, où tend cette vie, et où elle se reposera bientôt. Et beaucoup, beaucoup de chers enfants ont cette vie, c'est-à-dire croient en Jésus. En est-il ainsi de vous, cher lecteur ? — Avez-vous la vie dont je parle ?

Et maintenant permettez-moi de vous dire comment on peut atteindre cette maison de la vie, pendant que nous sommes dans le corps. Quelques-uns y parviennent en s'endormant en Jésus. Mais l'apôtre Paul, écrivant par le Saint-Esprit, dit : « Nous ne dormirons pas tous » (1 Cor. XV, 51), et il parle de « ceux qui sont de Christ à sa venue » (vers. 23). C'est l'espérance du chrétien,

— que Jésus lui-même viendra pour le chercher, conformément à ses propres paroles : « Je reviendrai, et je vous prendrai avec moi ; afin que là où je suis, vous y soyez aussi » (Jean XIV, 3). Oh ! quelle grâce d'être pris dans la maison de la vie, par le « Prince de la Vie ! » C'est ce qui arrivera à tous ceux d'entre nous qui l'aimons, qui serons vivants lors de son arrivée.

Permettez-moi de vous demander encore, cher jeune lecteur, si vous croyez au Seigneur Jésus-Christ, si vous l'aimez, et si vous vous confiez en lui ? S'il n'en est pas ainsi, vous êtes encore « mort dans vos péchés » (Eph. II, 5) et en restant dans cet état, vous ne pouvez jamais entrer dans la maison de la vie. Mais si vous aimez Jésus, ou plutôt si vous êtes aimé de lui, cette maison bénie vous appartient ; la vie, et la vie éternelle, est votre partage. « Parce qu'il vit, vous vivrez aussi » (Jean XIV, 19).



Premières impressions religieuses.

Je n'ai aucun souvenir d'avoir eu quelque sentiment vraiment pieux avant l'âge de sept ans. A cette époque je commençai à éprouver quelque chose que je ne puis décrire ; c'était comme un sentiment de besoin ; il était si violent, qu'il me poussa à demander un soir à ma bonne de « m'enseigner à prier. » Elle ne voulut pas, je ne sais trop pourquoi ni comment ; mais le lendemain, dominé par le même sentiment toujours plus vif, je renouvelai cette demande, et sa réponse fut qu'elle ne pouvait m'apprendre ce que je devais demander à mon Père céleste. Alors mon cœur se tourna vers lui

pour lui adresser cette fervente requête : « Seigneur, enseigne-moi à prier. » Avec une égale ou une plus grande ferveur, la même prière fut présentée, après avoir posé ma tête sur l'oreiller, les deux soirs suivants ; je fus alors pleinement exaucé, et la prière me mit au cœur la pensée que mes péchés pouvaient être pardonnés pour l'amour de Jésus-Christ, et purifiés par l'action du Saint-Esprit. J'oublie maintenant les paroles précises, mais je n'oublie pas la puissance qui les accompagnait, ni la conviction bien distincte, que c'était pour l'amour de Celui qui nous aima et se donna lui-même pour nous, et par l'action du Saint-Esprit, que nous sommes justifiés et sanctifiés. Presque aussi tôt que la prière, la réponse sembla venir, remplissant mon cœur de reconnaissance et d'amour. Alors, en parfaite confiance, je me sentis capable de me reposer sur le sein de Jésus, de sorte que je peux regarder en arrière à cette époque de ma vie, comme à un temps de paix parfaite.

Je suis incapable de dire si, dans ce temps-là, il y eut quelque changement apparent dans ma conduite, tant est faible mon souvenir des pensées et des faits de ces jours-là ; mais je me souviens bien de leurs soirées — avec quels sentiments paisibles je posais ma tête sur mon oreiller, et combien l'esprit de supplication m'était de nouveau et toujours de nouveau accordé. Le soir qui suivait l'une de ces plus douces jouissances spirituelles, était, d'une manière spéciale, un nouveau temps de grâce ; et il m'était donné une capacité plus étendue de prier et de supplier, non-seulement pour moi-même, mais pour mon père, ma mère, ma sœur et mes frères, et (je crois, mais je n'en suis pas sûr) pour toute la famille humaine, pour chaque membre de laquelle, en ce temps-là, étaient réveillés, dans mon cœur d'enfant, de sincères désirs, que tous pussent venir et goûter l'immense bonté de notre Seigneur et Sauveur.



L'Éternel parlant avec son ami.

J'ai une chose à vous demander, cher lecteur, avant d'aller plus loin, — c'est que vous regardiez Gen. XVIII, et que vous le lisiez *seul*, si la chose est possible; mais que vous puissiez ou non le lire dans un lieu où vous êtes tout seul, je vous supplie de le lire avec une attention sérieuse et diligente. C'est au sujet de ce que ce chapitre nous dit que je vais vous écrire maintenant.

Vous pouvez voir ici avec quelle vérité Abraham « a été appelé ami de Dieu. » Comme un homme parle à son intime ami, ainsi l'Éternel parle ici avec Abraham. Il n'apparaît pas ainsi aux hommes de nos jours, sous la forme d'un homme, avec deux anges, sous la forme d'hommes, pour l'accompagner. Le premier verset du

chapitre suivant nous montre que c'étaient des anges ; et tout ce chapitre XVIII prouve que c'était l'Éternel lui-même qui resta en arrière avec Abraham, quand ces deux anges partirent pour aller vers Sodome. Mais quoique ce ne soit pas là la manière dont Dieu se montre à ses amis maintenant, il y a quelque chose de plus merveilleux encore qui a eu lieu, depuis les temps dont il nous est parlé ici. Le Fils de Dieu a été ici-bas sur la terre ; non pas pour une courte visite d'une heure ou deux, comme la visite faite à Abraham, mais pendant trente-trois ans et plus, il vécut sur la terre, un homme parmi les hommes. Un de ses intimes amis, celui qui « était à table dans le sein de Jésus, » dit de lui, longtemps après sa mort sur la croix : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché de la Parole de vie... ; ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous ayez communion avec nous ; or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie » (1 Jean I, 1, 3, 4). Que Dieu vous accorde, cher lecteur, de connaître ce que veulent dire ces précieuses paroles ! Elles sont assez simples pour qu'un enfant les comprenne, lorsqu'il est enseigné par le Saint-Esprit ; mais elles renferment des profondeurs d'une signification sainte et bénie, auxquelles la pensée de l'homme le plus sage sur la terre, par elle-même, ne saurait jamais atteindre.

Qu'elle est belle la description de notre père Abraham « assis à la porte de sa tente pendant la chaleur du jour, » lorsque levant ses yeux, il regarda ; et voici, trois hom-

mes parurent devant lui. » « Et, » nous est-il dit, « les ayant aperçus, il courut au-devant d'eux de la porte de [sa] tente, et se prosterna en terre. » Il ne nous est pas dit si Abraham savait au commencement qui étaient ceux qui le visitèrent. Mais nous lisons dans Héb. XIII, 2 : « N'oubliez pas l'hospitalité ; car par elle quelques-uns, à leur insu, ont logé des anges. » Et remarquez bien, chers enfants, avec quel profond respect ces hôtes furent reçus. Le vieillard courut au-devant d'eux, et se prosterna à terre. Souvenez-vous de ceci. Soyez aimables et respectueux envers tous, mais surtout envers ceux qui sont plus âgés que vous-mêmes, envers vos supérieurs, conduisez-vous avec respect. Ne vous hâtez pas de parler. N'agissez pas comme si vous étiez les égaux de ceux qui sont au-dessus de vous ; mais soyez contents de prendre et de garder la place la plus basse. Soyez « prompts à écouter, lents à parler, lents à la colère. »

Mon désir n'est pas d'écrire sur tout le contenu de ce chapitre. Passez les versets intermédiaires, commencez au seizième, et vous trouverez les deux hommes, ou les deux anges, comme ils sont ensuite appelés, se levant de là et partant pour Sodome : « Et Abraham marchait avec eux pour les conduire. » Mais l'Éternel retient Abraham, pendant que ces deux-là continuent leur chemin, et il demande : « Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire ? » Si vous aviez un ami de cœur, et que vous trouviez qu'il y a quelque chose d'une grande importance, qu'il a dérobé, comme un secret, à votre connaissance, vous commenceriez à douter de son amitié. Mais il était tellement vrai que l'Éternel considérait Abraham comme son ami, qu'il ne

voulut point tenir caché à Abraham ce qu'il était sur le point de faire. Sodome était un méchant lieu. Nous avons déjà vu comment les quatre rois avaient vaincu Sodome, et emmené Lot prisonnier, et comment Abraham avait délivré Lot et ses compagnons de captivité. Mais maintenant, l'Éternel lui-même était sur le point de détruire la ville coupable. Lot était encore là; et l'Éternel reste avec Abraham, et lui dit : « Parce que le cri de Sodome et de Gomorrhe est augmenté, et que leur péché est fort aggravé, je descendrai maintenant, et je verrai s'ils ont fait entièrement selon le cri qui est venu jusqu'à moi; et si cela n'est pas, je le saurai. » Les deux anges, voyant que l'Éternel avait ainsi commencé à parler avec Abraham, s'en vont. « Ces hommes donc partant de là allaient vers Sodome; mais Abraham se tint encore devant l'Éternel. »

Quelle bonté de l'Éternel de descendre ainsi, et de voir si ces méchants hommes avaient fait entièrement selon le cri qui était venu jusqu'à lui! Combien il est « tardif à la colère! » Combien il est prêt à pardonner! Il semble désireux de découvrir quelque raison, pour qu'il puisse user de miséricorde envers ces villes coupables, ou, du moins, prolonger à leur égard le temps de la grâce. Combien doit être terrible la colère d'un tel Être, lorsqu'à la fin il ne peut plus, dans sa justice, user de patience, mais qu'il est obligé de frapper en jugement. Chers enfants, un jugement plus terrible que celui qui frappa Sodome et Gomorrhe, attend le monde incrédule. Le Seigneur Jésus lui-même dit à ceux parmi lesquels il séjournait, que le sort de Sodome et de Gomorrhe serait plus supportable au jour de jugement que le leur. Et assurément, si au jour de jugement, le

sort des anciens habitants de Jérusalem et de Chorazin et de Bethsaïda, sera plus terrible que celui de Sodome et de Gomorrhe, le sort de tant de villes et de pays que nous pourrions nommer, qui ont entendu l'Évangile, sera plus terrible que celui de ceux dont nous avons parlé. Où en êtes-vous, cher lecteur? Appartenez-vous encore au monde incrédule, coupable d'avoir rejeté le précieux Évangile de la grâce de Dieu? Ou bien, avez-vous, comme Abraham, en croyant cet Évangile, été tiré hors de ce monde pour connaître Dieu comme votre ami, et pour communiquer avec lui? Si ce dernier cas est le vôtre, prêtez-moi encore un peu votre attention, et écoutez ce qui s'est passé entre l'Éternel et Abraham.

Abraham plaide pour Sodome. Lot est là. Il peut s'y trouver d'autres hommes justes, craignant Dieu; et il demande que s'il se trouve cinquante justes dans la ville, la ville soit épargnée à cause d'eux. Et que dit l'Éternel? « Si je trouve en Sodome cinquante justes dans la ville, je pardonnerai à tout le lieu pour l'amour d'eux. » Quel amour! Quelle compassion! Mais Abraham parle de nouveau. À supposer que des cinquante, il en manque cinq, qu'arrivera-t-il? « Je ne la détruirai point si j'y en trouve quarante-cinq. » Mais peut-être ne s'y en trouvera-t-il que quarante! « Je ne la [détruirai] point pour l'amour des quarante. » Et Abraham continue de cette manière; il parle de trente, puis de vingt, et enfin de dix. « Je prie le Seigneur de ne s'irriter pas, je parlerai encore une seule fois; peut-être s'y en trouvera-t-il dix? Et il dit: Je ne la détruirai point pour l'amour des dix. » Ceci termina l'entretien. « Et l'Éternel s'en alla quand il eut achevé de parler avec Abraham; et Abraham s'en retourna en son lieu. »

Plusieurs de mes jeunes lecteurs sont déjà, par la grâce, du nombre de ceux qui croient en Jésus, et savent qu'il les a délivrés « de la colère qui vient. » Je désire rappeler à ceux qui sont tels, que la colère demeure encore suspendue sur plusieurs de ceux qu'ils aiment. Des frères, des sœurs, des parents peut-être, ou des tantes, ou des oncles, des cousins aussi, des voisins, des camarades d'école, ou des compagnons de travail, peuvent se trouver encore exposés à la colère qui vient. S'ils meurent dans l'état où ils sont, ils sont perdus. Christ peut venir, et alors malheur aux enfants qui ne croient pas, aussi bien qu'aux hommes et aux femmes qui rejettent Christ. Mais nous en serions encore à rejeter Christ, comme ils le font, si l'Esprit de Dieu n'avait tourné nos cœurs vers Jésus. Ce qu'il a fait pour nous, il peut le faire pour eux. Oh! prions pour eux, comme Abraham pria pour Sodome. Combien Dieu fut prêt à accorder tout ce qu'Abraham avait demandé! Et de quelle manière bénie ne s'est-il pas montré de nos jours, comme celui qui entend la prière et y répond! Un grand nombre d'enfants convertis ont reçu une réponse à leurs prières pour la conversion des autres. Dieu veuille donner un esprit de prière à chacun des lecteurs chrétiens de « la Bonne Nouvelle! » Considérez le terrible état et le danger effrayant des âmes inconverties. Pensez que Dieu veut et peut sauver les âmes. Pensez à ce que Christ a souffert et à la valeur de son sang précieux. Pesez tout cela jusqu'à ce que vos cœurs brûlent au dedans de vous; puis allez répandre devant Dieu les désirs pour la conversion des pécheurs, qui rempliront ainsi vos cœurs. Quelque simple que soit le langage, Dieu, qui lit dans le cœur, entendra vos cris, et vous

donnera au delà de ce que vous pouvez demander ou penser.

QUESTIONS SUR

« L'ÉTERNEL PARLANT AVEC SON AMI. »

1. Quelle preuve nous fournit Genèse XVIII, que c'est avec vérité qu'Abraham fut appelé « ami de Dieu ? »
2. Quels furent ceux qui visitèrent Abraham dans sa tente pendant la chaleur du jour ?
3. Pouvez-vous mentionner quelque chose de plus merveilleux que de telles visites ?
4. Comment Abraham reçut-il ses hôtes ?
5. Que pouvez-vous apprendre par là ?
6. Quelle fut la grande preuve que l'Eternel donna, dans cet entretien, de son amitié pour Abraham ?
7. Sur quel sujet l'Eternel parla-t-il à Abraham ?
8. Que pouvons-nous apprendre, quant à l'Eternel lui-même, par ce qu'il dit à Abraham ?
9. Quels sont ceux dont le sort sera plus terrible au jour du jugement que celui de Sodome et de Gomorrhe ?
10. Quels sont ceux dont le sort sera plus terrible encore que celui des uns et des autres ?
11. Quelle fut la première demande d'Abraham pour Sodome ?
12. Jusqu'à quel petit nombre descendit-il ?
13. Comment ses prières furent-elles reçues ?
14. Quel est le caractère sous lequel Dieu s'est montré de nos jours ?
15. A quoi cela devrait-il nous encourager, nous qui, par la grâce de Dieu, croyons en Jésus ?

La maison de l'amour.

Votre père et votre mère vous aiment-ils, chers jeunes lecteurs? Si vous les avez encore, j'espère qu'ils vous aiment. Bien des chers enfants restent orphelins dans le monde, n'ayant ni père ni mère pour les aimer. Il est aussi des enfants ayant des parents, qui ne sont pas aimés d'eux comme ils devraient l'être. Oh! c'est bien triste de voir de chers petits n'être pas aimés de leurs parents. Vous vous souvenez peut-être de ce que Dieu dit, en parlant de son ancien peuple, les Juifs : « Une femme peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite? » et puis répondant lui-même à la question, il ajoute : « Oui, elle peut l'oublier » (Esaïe XLIX, 15). Oh! cela ne nous dit-il pas que nous sommes dans un monde qui n'aime pas?

Mais oui, nous le croyons, vos parents vous aiment; en est-il de même de vos frères et de vos sœurs? Vous aiment-ils en *tout* temps? Ne vous ont-ils jamais fait pleurer par leur méchanceté? et ne les avez-vous jamais fait pleurer par la vôtre? Ah! il est rare de trouver une maison où l'on ne connaisse pas de telles larmes. Et il est rare aussi de trouver une maison dont l'amour fasse sa constante demeure. Il peut la visiter, et même souvent; rarement il en est l'hôte habituel et permanent.

Mais je désire vous parler d'une maison où habite un amour continu et inaltérable; où la malveillance ne se montre jamais et où ne coulent jamais de pleurs; où l'amour n'est pas en visite seulement, mais où il *demeure* et domine tout. Cette maison est dans les cieux. C'est le domicile arrêté de Dieu, et « Dieu est amour »

(Jean IV, 16). C'est aussi la maison de Jésus. Et Jésus ne veut pas jouir seul de cette demeure. Son cœur aimant désire que d'autres en jouissent aussi. Et dans ce but, il a quitté son heureuse maison, il est venu dans ce monde afin de payer sur la croix la dette due à la justice de Dieu pour le péché. Et maintenant étant mort, « lui juste pour les injustes » (1 Pierre III, 18); « ayant ôté le péché par le sacrifice de lui-même » (Hébr. IX, 26), il est retourné à la maison de son Père, pour y attendre les conséquences bénies de sa mort pour les pécheurs. Et Jésus ne sera pas déçu dans son attente. Vous savez ce que nous lisons dans le chapitre LIII^{me} d'Esaië : « Il jouira du travail de son âme et en sera rassasié. » Et qui, pensez-vous, chers enfants, seront ceux qui habiteront avec Jésus et satisferont ainsi son cœur aimant? De pauvres pécheurs, qui ont cherché un refuge auprès de Jésus; ils sont les objets de son amour. Non pas qu'ils soient meilleurs que d'autres; mais parce que le Père les a attirés à Jésus, en sorte qu'ils croient en lui et qu'ils l'aiment d'un cordial amour. Tous ceux qui sont tels demeureront à jamais avec lui dans la maison de l'amour; et bien des chers enfants seront du nombre.

Et n'aimeriez-vous pas y être aussi, vous, cher lecteur, là où il n'y a point de caractère querelleur et méchant à corriger, et point non plus de mauvais traitements à pardonner? Je sais que vous aimeriez y aller. Oh! alors, croyez au nom du Fils unique de Dieu — du Seigneur Jésus-Christ. Allez à lui *maintenant*. Ouvrez-lui votre cœur méchant et pécheur. Dites-lui combien il est méchant et pécheur, et alors en confessant vos péchés à Jésus, vous recevrez de lui le pardon. Il vous

aimera ; et vous serez aimé du Père ; et bientôt vous serez introduit dans la maison de l'amour, pour chanter à jamais le cantique d'amour de concert avec tous les bien-aimés de Dieu. Oui, cher enfant, en croyant au Seigneur Jésus, vous serez rendu capable, de chanter avec sincérité, même ici - bas, les paroles de cette hymne :

« Je vais dans la maison du Père,
 Dans la demeure de l'amour,
 Dont Jésus-Christ, en qui j'espère,
 A fait mon éternel séjour.

—
 « A tous les rachetés il donne
 L'entrée en ce palais béni :
 Ils y recevront la couronne
 Et seront toujours avec lui. »



La lettre oubliée.

SECONDE PARTIE.

(Suite de la page 30.)

« Est-ce de Jésus que parle ce petit livre, Monsieur, est-ce de Jésus ? » me disait l'autre jour une petite fille, à laquelle je tendais un traité. Cette question fut pour moi un reproche tel que je n'en avais jamais reçu. Devant moi était un enfant — une petite fille, — dont je pouvais compter les années sur les doigts d'une main — avec un cœur si plein du Sauveur que ses premières pensées volaient à lui. Et qu'en était-il de moi, et, hélas ! de tant de ceux qui portent le nom de Christ ?

Pensais-je souvent à Jésus? Occupait-il la première place dans mon cœur jour et nuit? Lui qui souffrit pour moi en Gethsémané, lui qui mourut sur le Calvaire, aussi bien pour moi que pour elle, ah! la page de mes fautes, lavée par son sang, était infiniment plus noire que celle de cette enfant ne pouvait l'être. Et elle était là, avec son cœur rempli de Jésus, tout en allant à ses occupations journalières, le long de la grande route solitaire, et moi — comme il m'était difficile quelquefois d'élever le cœur avec la voix, même quand je m'agenouillais pour prier! Quand cette petite fille rencontre quelque difficulté, vous pouvez être sûr qu'elle dépose tout aux pieds de Jésus. Quelque pauvre qu'elle soit elle est plus heureuse, j'en réponds, que bien des enfants qui possèdent tout ce qu'on peut désirer en fait d'avantages extérieurs. Sans doute, son tablier est rapiécé et grossier; mais qu'importe? N'est-elle pas revêtue d'une robe de justice divine, plus riche que tous les plus beaux vêtements que le monde puisse offrir? Son extérieur est simple, mais, si nous pouvions regarder dans son cœur, quelle belle image de Christ nous y contempierions!

Je serais peiné pour vous, mes chers lecteurs, que vous eussiez, sur Christ et sur les chrétiens, des pensées semblables à celles que j'entretenais alors. — Pour être convaincu de la vérité de la Parole de Dieu et de ce qui y est écrit, concernant la corruption innée de la nature humaine, je n'ai qu'à regarder dans mon propre cœur et à y voir tous les mauvais désirs et les imaginations qui l'ont toujours traversé, d'aussi loin que je puis m'en souvenir. Si jamais il y eut des enfants placés de manière à n'avoir aucune tentation de pécher, j'en aurais

été un. Mais comment cette position si heureuse agit-elle sur moi ? Me fit-elle aimer Dieu et abhorrer le mal ? Je vais vous le dire. C'est à peine s'il y avait un plaisir coupable dont j'entendisse parler ou que je pusse concevoir, sans le désirer aussitôt. Oh ! quelle brillante image de l'avenir, des plaisirs mondains, je m'étais formée dans mon imagination, pour l'époque où je serais délivré des entraves de l'enfance. Au lieu de penser constamment à Jésus, comme la petite fille dont je vous ai parlé, j'avais honte de prononcer son nom. Je me suis comparé à elle, afin que vous puissiez observer quelle différence il y a entre un cœur régénéré et un cœur qui ne l'est pas. Moi, avec tout pour me garantir de la corruption morale, et me faire jouir de la vérité de Dieu, j'avais honte de prononcer le nom de Jésus, et je nourrissais mon imagination de toute espèce de mauvais désirs — elle, exposée probablement chaque jour à de fâcheuses influences, rattachant au ciel tous ses actes et toutes ses pensées. Je m'étonnais ordinairement du plaisir que pouvaient trouver les disciples du Seigneur à parler sur des sujets aussi secs et peu intéressants, tels que Dieu, et Christ, et la vie éternelle. Je ne pouvais m'imaginer par quels moyens ils en venaient à pouvoir écouter avec tant de plaisir, semblait-il, des sermons et des prières.

Tel avait été mon état jusqu'en janvier 18—. C'est alors que je reçus la lettre dont je vous ai donné une copie le mois dernier. Mais, comme je vous le dis, même avant ce temps-là, l'Esprit de Dieu avait souvent contesté avec moi.

Que je le voulusse ou que je ne le voulusse pas, il y avait des temps où la corruption de ma nature m'appar-



raissait d'une manière frappante, et je ne pouvais que trembler à cette vue. J'avais un caractère réservé, et (autant que je le crois) aucun de ceux qui me connaissaient alors, ne soupçonnait l'angoisse d'esprit qui me travaillait quelquefois, quand j'essayais de paraître très-gai. J'avais honte qu'on me crût anxieux sur mon salut, et je prenais grand soin de tenir mes lèvres fermées, quand quelqu'un m'entreprenait sur ce sujet. Le péché dominait donc ainsi sur moi. Bien qu'il me fît parfois frémir, cette horreur disparaissait bientôt et je devenais de plus en plus insouciant. En voici un exemple : —

Pendant plusieurs semaines, à l'exception d'une angoisse fugitive, ma conscience avait été tranquille. J'allais, selon toute apparence, retomber dans mon état habituel de totale indifférence. Mais le Seigneur ne

m'avait pas laissé à moi-même sans but. Le temps du réveil approchait, et j'avais pu suivre mon propre chemin, afin que ma méchanceté naturelle devint plus hideuse à mes yeux, chaque fois que l'Esprit de Dieu m'excitait à la considérer. Rien, à mon souvenir, ne réveillait ma conscience à un tel degré, que d'entendre parler de personnes qui recevaient le don céleste. Il plut à Dieu, pendant ce temps, de convertir plusieurs jeunes gens avec lesquels j'étais en relation ou que je connaissais de nom. En apprenant successivement ces conversions, je devins très-malheureux.

Je me rappelle bien l'après-midi, où cet état d'esprit atteignit son apogée. C'était un jour très-chaud. J'étais sorti pendant une grande partie de la matinée pour prendre l'esquisse d'un vieux château et du paysage d'alentour, et tout avait été mal. Les lignes n'étaient pas droites, la perspective était fautive, les détails en dehors de toute proportion. Vous pouvez concevoir l'effet que tout cela produisait sur moi. Après avoir dîné sur les rocs (je me tenais au bord de la mer) j'allai, probablement le seul malheureux de toute la société, avec mes parents et une ou deux connaissances, chez un ami, à peu de distance du rivage. On nous fit tous entrer dans un petit salon, dont l'unique fenêtre donnait sur le chantier d'un constructeur de bateaux. Au lieu de me joindre à mon frère et à ma sœur, comme je l'aurais fait dans toute autre circonstance, j'allai tout seul vers la fenêtre, et je passai mon temps, en partie à regarder une vieille barque qu'on avait remontée sur le chantier, et en partie aussi à penser à mon travail infructueux du matin.

Je ne me souviens pas exactement de ce qui attira

d'abord mon attention sur la conversation qui avait lieu dans la chambre. Je crois qu'il s'agissait de deux ou trois cas de conversion parmi des enfants, dont j'avais déjà entendu parler. Quoi qu'il en fût, ce qui suivit se grava profondément dans ma mémoire. Une lettre fut lue par mon père, et le contenu en était tel qu'il concentra toutes mes pensées. M'étant tourné un peu pour écouter, je vis tout le monde hors d'haleine d'attention. La lettre était d'une dame que je connaissais, et son style dénotait une grande joie et une profonde reconnaissance envers Dieu. Elle mentionnait un autre exemple de la grâce du Seigneur envers une jeune personne. Retournant promptement la tête contre la fenêtre, afin de cacher l'émotion avec laquelle j'écoutais, cette pensée me vint aussi distinctement que si elle avait été prononcée : « Tout le monde va être sauvé excepté moi ! » A mesure que phrase après phrase était lue, — car la lettre donnait un récit complet de la conversion, — elles tombaient comme des meules sur mon cœur. J'essayai d'éloigner ce sujet, en regardant les ouvriers vis-à-vis, mais cela ne me réussit pas. Ils enfonçaient de grands clous dans l'un des côtés de la barque ; et chaque coup de marteau qui résonnait à mon oreille, était pour moi comme un écho de : « Tout le monde excepté moi est sauvé ! » Les vieilles femmes et les petites filles qui babillaient en ramassant des plantes marines pour faire du feu sur le rivage, tous avaient pour moi l'air de se réjouir de ce qu'ils seraient sauvés, tandis que je demeurais perdu. Il n'y eut point de repos pour moi ce jour-là, et pendant plusieurs semaines je continuai à être dans l'anxiété au sujet de mon salut. Ballotté et agité dans mon âme, j'aurais pu dès lors comprendre

par expérience ce que signifiaient ces mots : « Trouver la *paix*. » Mais mes yeux étaient fermés, et tous les canaux, par lesquels la paix eût pu se répandre sur moi, semblaient complètement bouchés. On me disait simplement de croire au nom de Jésus, et je ne savais pas ce que cela voulait dire. Croire en Jésus ! Oui, je croyais qu'il était le Sauveur du monde en général, mais je ne pouvais pas me persuader qu'il eût expié MES péchés. Et même ce que je reconnaissais comme la vérité n'était qu'une théorie, fondée sur la parole de l'homme. Je croyais que Jésus était le Fils de Dieu, parce que je l'avais toujours entendu dire, et non parce que j'avais foi en Dieu qui le déclare dans la Bible.

Quant à mes tentatives de garder la loi, je ne supposais pas que cela me sauverait, mais je pensais que, en tout cas, j'allégerais par là le poids de ma culpabilité. J'essayai donc de le faire, et quelle en fut la conséquence ? C'est que, bien loin que le fardeau devint plus léger, il était toujours plus lourd, car quand je mesurais mes sentiments et mes actes à cette règle incomparable, ils me paraissaient beaucoup plus mauvais, que lorsque je ne songeais qu'aux notions ordinaires du bien et du mal. A la fin, je m'abandonnai au désespoir, et j'écrivis à un cher ami chrétien :

« Je ne puis faire le bien, je voudrais le pouvoir. »
 Un jour ou deux s'écoulèrent. En rentrant une après-midi d'une longue promenade, plus accablé que jamais, on me remit une lettre qui était une réponse à la mienne ; je me hâtai de monter à ma chambre pour la lire dans la solitude.

La suite prochainement.

Aimez-vous Dieu ?

En face d'une petite fille assise sur les genoux de sa mère se tenait un jeune homme d'un extérieur remarquable. Ils voyageaient ensemble dans une diligence. Pendant quatre heures la voiture avait parcouru des chemins difficiles, et les aimables manières de l'enfant avaient charmé les voyageurs — elle balbutiait des chants, levait fréquemment ses brillants yeux bleus sur sa mère, puis se laissant retomber d'une façon nonchalante et satisfaite dans ses bras, semblait dire par cette muette action : « Je suis heureuse ici. »

Depuis plus d'une heure la chère enfant — qui franchissait à peine le seuil de sa cinquième année — était l'objet des caresses du jeune homme, enchanté de sa beauté. Il avait applaudi à ses petits chants par des signes de tête, lui avait offert pour jouer son canif au manche d'ivoire, puis avait fini par trouver un irrésistible attrait jusque dans son regard même. Ces yeux bleus, pleins de la tendresse et de l'innocence d'un saint amour et d'une foi confiante, avaient fait battre son cœur d'une joie plus pure ; et, comme la diligence avançait, il commença à désirer que le terme du voyage ne fût pas si proche.

Depuis un quart d'heure l'enfant avait fixé le jeune homme d'un regard presque solennel, ne répondant pas plus à ses caresses qu'au sourire maternel dirigé sur elle.

Une préoccupation semblait empreinte sur ce jeune front que n'avait encore assombri aucun souci ; et com-

me la voiture venait de s'arrêter devant l'hôtel et que le mouvement confus de l'arrivée se produisait parmi les voyageurs, la petite fille s'avança vers le jeune homme et lui dit de sa voix enfantine : — « Aimez-vous Dieu ? »

Il ne comprit pas d'abord, au milieu du mouvement, et se pencha plus près ; et la voix de lui demander encore, clairement, vivement, tandis qu'un regard scrutateur et pensif plongeait dans ses yeux : « Aimez-vous Dieu ? »

Le jeune homme recula, en rougissant jusqu'à la racine des cheveux. D'un air confus et froissé il regarda l'enfant, qui, effrayée de son aspect, s'était cachée dans le sein de sa mère ; se tourna vers la portière de la diligence ; jeta encore un regard en arrière, comme s'il lui eût tardé de revoir ce touchant visage, puis descendit de voiture.

Il se rendit d'un pas précipité à son hôtel, mais la petite voix y alla avec lui. Il lui semblait qu'il y avait dans son cœur un écho qui répétait constamment la question : « Aimez-vous Dieu ? »

Plusieurs amis l'attendaient et s'étaient préparés à fêter son retour. Le plaisir promettait à tous ses jouissances ; mais le jeune homme n'y prit point de part : il sentait un vide qu'auparavant il n'avait jamais éprouvé. Son cœur languissait de revoir l'enfant, et à tout instant il croyait entendre la question :

« Aimez-vous Dieu ? »

Il se nommait Gilbert. Agé de 23 ans seulement, c'était un homme d'étude et réputé pour son savoir parmi ses amis. Il s'était déjà avantageusement fait connaître comme écrivain ; mais il n'avait jamais réfléchi, comme

il y pensait ce soir, à la solennelle importance de cette simple question :

« Aimez-vous Dieu ? »

Quoi qu'il fit pour occuper son esprit et détourner sa pensée, il ne pouvait échapper au souvenir de ce regard ardent de l'enfant aux yeux bleus, à cette douce voix qui balbutiait des chants, qui souriait, qui demandait d'une façon pénétrante :

« Aimez-vous Dieu ? »

Elle le suivit jusqu'au chevet de son lit, encore qu'il eût essayé de l'éteindre dans les jeux et la volupté. Il s'efforça de la repousser, mais il l'entendit jusque dans ses rêves.

Le soir suivant, il avait un rendez-vous avec une personne du monde pour assister à une scène de mondanité. Le sérieux des sentiments qu'avait éveillés l'aimable présence de l'enfant, n'avait encore rien perdu de sa force ; et, sans même s'en douter, le jeune homme, avec anxiété, lui fit la question :

« Aimez-vous Dieu ? »

— Que voulez-vous dire ? exclama la jeune personne toute surprise.

— Au moment où vous êtes entrée, je pensais à une aimable petite fille que j'ai vue hier, répliqua-t-il. Comme je descendais de voiture, elle leva soudainement son regard et m'adressa cette question.

— Et dites-moi, je vous prie, qu'est-ce qui la lui mit dans la tête ? Que répondites-vous ?

— Je suis honteux d'avouer que je n'étais pas préparé à répondre, répartit le jeune homme en baissant les yeux.

Cette nuit-là le plaisir n'eut pas de charmes pour lui ;

son sourire était forcé, et plus d'une fois on dit à son sujet : « Ce n'est plus lui ! »

.....

Les vêtements couverts de poussière et le corps affaibli de fatigue, un homme pensif traversait la principale rue d'une grande ville de l'Ouest. Comme il cheminait — apparemment absorbé dans une profonde méditation — son œil rencontra accidentellement une personne qui regardait par la fenêtre d'une élégante maison. Soudain sa contenance changea complètement. Il s'arrêta un instant, fixant son regard sur la fenêtre, et l'instant d'après il saisit la poignée de la sonnette. On l'introduisit dans la chambre même où se tenait la dame de la maison.

— Veuillez excuser mon importunité, dit-il, je n'ai pu passer devant la maison après vous avoir aperçue à la fenêtre. Je ne vous ai jamais oubliée non plus que votre petite fille, qui, il y a cinq ans, dans une diligence, m'adressa cette naïve question : « Aimez-vous Dieu ? » Vous en souvenez-vous ?

— Il me semble, répondit la dame avec un sourire, à cause de la circonstance que vous parûtes si stupéfait et si confus ; mais ma chère enfant faisait des demandes analogues à presque toutes les personnes qu'elle rencontrait.

— Son innocent visage est gravé dans mon cœur, dit le jeune homme avec beaucoup d'émotion. Je n'ai jamais, depuis ce jour-là, tenté de faire ce que ma conscience désapprouvait, sans me rappeler le regard ardent et profond qu'elle jeta sur moi en m'adressant cette question. Croyez-vous qu'elle se souviendrait de moi ? Absurde pensée ! bien sûr que non. Mais je la recon-

naitrais partout, en toute circonstance possible. Pourrais-je la voir, Madame? Est-elle ici chez vous? Il me tarde de la prendre dans mes bras et d'entendre encore une fois la voix dont Dieu s'est servi pour m'amener à lui.

Chose étrange! dans son pathétique épanchement il ne remarqua pas que la joue de la mère pâlisait, que sa lèvre se contractait, qu'elle avait soudainement porté sa main sur son cœur. Chose étrange encore, il ne remarqua pas l'absence de piétinements dans la chambre, et de tout ce qui aurait pu indiquer la présence d'un enfant.

Subitement, comme il cessait de parler, il lui vint un éclair d'intelligence. Il vit la paupière humide tournée du côté de la fenêtre, et la robe de deuil; il comprit ce silence intérieur....

— Madame, est-ce que l'enfant....?

— Elle est dans le ciel, prononcèrent d'une voix entrecoupée les lèvres tremblantes.

Le jeune homme alors se laissa tomber sur sa chaise, agité et muet — douloureusement affecté d'avoir si rudement déchiré cette plaie encore saignante du cœur d'une mère.

— Voilà une triste nouvelle, dit-il après un long moment; et sa voix fut troublée. Chère jeune enfant! c'est donc de la tombe qu'elle me parle maintenant!

La mère se leva et le pria de la suivre. Elle alla à une chambre en quelque sorte sacrée, où — dans une boîte — étaient les livres que l'enfant aimait : sa Bible, ses présents, ses joujoux.

— Voici, dit la mère, tout à fait brisée et sanglotante, voici tout ce qui reste sur terre de ma précieuse Nellie.

— Non, Madame, ce n'est pas tout. Je suis ici, par sa sainte onction, un monument de la miséricorde de Dieu. Avant qu'elle me fit la question — en ce jour mémorable — mon esprit était un chaos de doute, d'égarement, d'erreur. J'osais douter de l'existence d'un tout-puissant Créateur. Mon incrédulité l'avait défié, lui qui, dans son long support, m'a pardonné. Mon influence pour le mal était illimitée, parce que les hommes m'avaient choisi comme un conducteur. Je descendais aveuglément vers l'abîme — dans un vaste labyrinthe d'erreur — entraînant les autres avec moi. Madame, dans ce moment je serais peut-être un débauché, un libertin, un moqueur à l'égard de Dieu, n'eût été la question inattendue :

« Aimez-vous Dieu ? »

— Oh ! cette voix ! ce regard ! cette douleur presque infinie ! cette divine pitié, qui, par elle firent le jour dans mon âme ! Madame, ces larmes rendent témoignage que votre enfant a laissé plus qu'une précieuse poussière et de périssables jouets.

Entièrement brisé, cet homme puissant pleura comme un enfant. Tout ce qu'il avait dit était vrai : il tenait dans ses mains les cœurs des hommes ; car, sous le rapport du génie, il était un des puissants de la terre. Or, toute l'énergie de cet esprit extraordinaire fut employée à répandre la bonne nouvelle du salut de l'homme par le Christ Jésus.

Chers jeunes lecteurs, avant que vous ayez grandi sous l'action du mal et cherché les fausses jouissances du plaisir selon le monde, n'entendrez-vous pas, dans

vos cœurs, cette voix d'un enfant comme vous, qui demande :

« Aimez-vous Dieu ? »

Aimer Dieu, vous le sentez bien, ce n'est pas tenir à lui comme vous tenez à vos joujoux, c'est *répondre* à l'amour qu'il nous a montré. « Nous l'aimons, *parce qu'il nous a aimés le premier* » (1 Jean IV, 19). « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par lui » (1 Jean IV, 7). « Dieu a constaté *son amour, à lui*, envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. V, 8). L'homme déchu et pécheur — comme l'enfant issu de lui — n'a pas la gloire d'avoir aimé Dieu ; mais celle bien plus grande d'avoir été aimé de Dieu, quand il était, par nature, ennemi (1 Jean IV, 10). Et Dieu n'a pas seulement *déclaré*, mais « *manifesté* », « *constaté* » ou prouvé son amour envers nous. La plupart d'entre vous sont élevés par de bons parents. Or, vous ne doutez pas de leur amour. Pourquoi ? Simplement parce qu'ils vous ont dit : « Mon enfant tu sais que je t'aime ? » Non ; mais parce qu'avant que vous les pussiez comprendre et maintenant que vous les comprenez, ils vous entouraient et vous entourent à chaque instant des *témoignages* de leur amour. Mais il y a plus. Ce n'est pas vous qui, les premiers, avez aimé vos parents ; c'est parce que vous avez vu de l'amour en eux, que vous avez appris à les aimer. S'ils s'étaient montrés dépourvus de tout amour envers vous, vous pourriez même ignorer ce qu'ils sont, et vous croire orphelins et sous la direction des étrangers. Mais ils vous ont dit bien des fois : « Mon enfant ! » et ce précieux titre à

formé vos jeunes cœurs à la jouissance de cette relation, en même temps que vous étiez comblés des preuves de l'amour de vos père et mère. Bien-aimés enfants, Dieu ne vous a pas moins aimé que vos parents. Il a fait pour vous ce que vos parents ne sauraient faire : « Il a donné son Fils unique, afin que quiconque *croit* en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16). Parmi les actes d'amour par lesquels Jésus a marqué son passage ici-bas, il en est un surtout auquel il vous est doux de penser ; c'est que lorsqu'il rencontrait sur son chemin de jeunes êtres comme vous, il leur ouvrait ses bras disant : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas » (Marc X, 14). Or, cet amour que Jésus *témoignait* à des enfants de votre âge ou même plus jeunes que vous, c'est l'amour qui l'a conduit à porter « nos péchés en son corps sur le bois. » « Nos péchés, » chers enfants, c'est-à-dire les miens et les vôtres ; car vous savez bien que vous n'êtes pas sans péché, lors même que vous n'auriez pas commis de grandes fautes. Ne voulez-vous pas *croire* au témoignage de l'amour de Dieu ? « Et c'est ici le témoignage, que Dieu nous a *donné la vie éternelle*, et cette vie est *en son Fils*. Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean V, 11, 12).

Heureux sont ceux d'entre vous qui déjà ont reçu ce témoignage !



Celui qui croit au Fils a la vie éternelle,
 Dit encor Jésus-Christ au malheureux pécheur.
 Voilà la vérité qui réjouit son cœur !
 Oui, voilà l'Évangile, ou la Bonne Nouvelle.



L'avertissement angélique

ou

« ENFUIS-TOI POUR TA VIE. »

Ce sont là, chers enfants, les paroles adressées à Lot par les deux anges, dont la visite à Abraham nous a occupé le mois dernier. Vous vous rappelez qu'ils marchaient du côté de Sodome, pendant que l'Éternel s'arrêtait à converser avec son ami Abraham. Dans le chapitre XIX^{mo} de la Genèse, nous les voyons arriver à Sodome sur le soir, et y passer la nuit. Ils n'acceptèrent pas l'invitation de Lot aussi promptement qu'ils avaient accepté celle d'Abraham. Il y avait, en Lot lui-même et dans sa famille, bien des choses qui devaient paraître profondément tristes à de saints anges. Cependant,

après que Lot les eut beaucoup pressés, ils entrèrent dans sa maison, ce qui fut certes fort heureux pour Lot. Les habitants de la ville, grossiers, méchants et impies environnèrent la maison pendant la nuit, voulant faire violence à ses hôtes; mais les deux anges les frappèrent d'aveuglement, en sorte qu'ils ne pouvaient plus trouver la porte, et qu'ils se lassèrent de la chercher. Quelle folle obstination que celle de ces gens. Après cela les anges dirent à Lot qu'ils étaient venus pour détruire la ville et ils l'engagèrent à réunir tous ses parents pour s'enfuir avec eux. Lot sortit pour chercher ses gendres, et il les exhorta à se sauver avec lui, mais ce fut en vain. Chers enfants, si nous montrons nous-mêmes que nos cœurs sont fortement attachés au monde et à ses plaisirs, nous ne sommes pas en état de faire croire à d'autres qu'ils sont en danger. Lot « était aux yeux de ses gendres comme quelqu'un qui se moquait. » Que le Seigneur donne, à chacun de nous qui croyons, cette sainte conséquence de la vie, sans laquelle les plus forts avertissements à nos alentours ne seront jamais que comme un vain son.

Le matin parut. Il semble, d'après les vers. 15 et 23, que c'était une belle matinée. Mais la destruction était à la porte. Les anges qui devaient détruire la ville étaient déjà là. Ils dirent à Lot de se hâter. Comme ses gendres n'avaient pas voulu l'écouter, il devait prendre sa femme et ses deux filles qui étaient là, de peur, lui dirent les célestes étrangers, « de peur que tu ne périsses à cause de l'iniquité de la ville. » Le cas était pressant, néanmoins Lot différait; à la fin les anges durent saisir sa main et la main de sa femme et les mains de ses deux filles, « à cause de la pitié de l'Éter-

nel envers lui ; et ils le firent sortir, et le déposèrent hors de la ville. » C'est alors, quand ils l'eurent amené là et placé, lui et sa famille, en dehors de la cité maudite, qu'ils lui adressèrent ces solennelles paroles : « Enfuis-toi pour ta vie ; ne regarde pas derrière toi, et ne t'arrête en aucun endroit de la plaine ; enfuis-toi à la montagne, de peur que tu ne périsses. »

Nous voyons dans ce passage :

1° Un cri d'alarme : « Enfuis-toi pour ta vie. »

2° Un sérieux avertissement contre deux dangers particuliers : « Ne regarde pas derrière toi — et ne t'arrête pas. »

3° Une grave exhortation à chercher un refuge dans un lieu sûr : « Enfuis-toi à la montagne, de peur que tu ne périsses. »

1° Nous avons donc d'abord un cri d'alarme : « Enfuis-toi pour ta vie. » Chers enfants, si vous n'êtes pas encore allés à Jésus, ces paroles sont adressées à chacun de vous aussi certainement qu'elles l'étaient à Lot. Votre vie est en danger, non pas seulement votre vie naturelle, dont le souffle est dans vos narines. Non, la mort à laquelle vous êtes exposés, et sur le danger de laquelle je prie Dieu de vous réveiller, est infiniment pire que cette terrible mort par le feu, qui fut le partage des coupables habitants de Sodome ; car il y a un feu plus épouvantable que celui qui consuma les villes maudites, un feu qui ne sera jamais éteint. Il y a le ver qui ne meurt point, le feu inextinguible, auquel nous désirerions que vous échappassiez. Il y a une vie éternelle que nous désirerions vous voir saisir. Enfuis-toi donc pour ta vie, cher enfant, qui que tu sois, qui lis ces mots. C'est à toi que cette voix d'avertissement est

envoyée, c'est à tes oreilles que le cri d'alarme résonne. Dieu a déclaré, et il ne peut se démentir, que quoique le feu éternel ait été préparé, non pas pour l'homme, mais pour le diable et ses anges, il doit pourtant être la demeure de tous ceux, hommes, femmes, ou enfants qui vivent et qui meurent sans Christ. Ne dites pas que vous ne voyez point de danger. Les hommes de Sodome n'en voyaient point non plus le matin, au sujet duquel il est dit : « Comme l'aurore se levait, » et encore : « Comme le soleil se levait sur la terre, Lot arriva à Tsohar. »

Avec quelle rapidité le ciel se couvrit de nuages ! Quelle étrange, quelle inouïe pluie, non pas d'eau ou de neige, mais de « soufre et de feu, de la part de l'Éternel, » commença à tomber du ciel. Comme il était maintenant inutile de chercher à s'échapper ! Quelques-uns, tout au moins, dans cette ville, avaient été invités à s'enfuir ; dans la nuit qui venait de s'écouler, un moyen de s'échapper avait encore été mis à leur portée ; mais comme vous, ils ne voyaient pas de danger, et maintenant c'était trop tard. L'ardent déluge de la colère tombait de tous côtés, et il n'y avait plus d'espoir de l'éviter. Pour ne pas être surpris de même, prêtez l'oreille à ces paroles : « Enfuis-toi pour ta vie. »

Ne dites pas que c'est assez tôt ; que vous avez le temps d'y penser, que vous espérez bien vous sauver, mais pas encore. Des milliers de personnes ont entretenu, elles aussi, cette trompeuse espérance, et ont péri éternellement. Soyez assuré, cher lecteur, que le danger est sérieux et imminent. Personne ne peut dire avec quelle promptitude le Fils de l'homme peut être révélé dans les nuées du ciel, avec des flammes de feu ;

et même si vous ne deviez pas voir ce jour pendant que vous êtes encore sur la terre, avec quelle promptitude votre vie sur la terre ne peut-elle pas arriver à son terme ! En prêchant dernièrement, un dimanche soir, je remarquai surtout un enfant de onze à douze ans, aux yeux brillants, que je connaissais presque depuis sa naissance ; je ne me doutais guère que sa vie devait bientôt être retranchée. Le jeudi suivant je passai devant la maison de ses parents et j'aperçus une foule de gens. Je demandai la cause de ce rassemblement, et j'appris que ce petit garçon venait d'être rapporté mort. Il était revenu de l'école à quatre heures, puis ressorti pendant que sa mère était occupée, il s'était aventuré avec un autre garçon sur la glace, et, à quatre heures et demie tous les deux étaient noyés. « Ne te vante point du jour de demain ; car tu ne sais pas quelles choses un jour peut enfanter. » Que Dieu vous fasse la grâce d'agir comme fit une fois le Pèlerin de Bunyan. Quand il apprit que le lieu où il était né et où il avait vécu dans le péché, allait être consumé à cause de sa méchanceté, il s'enfuit bien vite pour se mettre en sûreté. Ses voisins le suivirent et cherchèrent à le ramener, mais il mit ses doigts dans ses oreilles pour ne pas les entendre, et il ne fit que courir toujours plus vite, en criant : « La vie ! la vie ! la vie éternelle !!! »

En second lieu. Nous avons un sérieux avertissement contre deux dangers particuliers. Lot et une partie de sa famille étaient maintenant hors de Sodome, tournant le dos à la cité condamnée. Mais ils n'étaient pas encore hors du danger. La destruction devait tomber sur toute la contrée environnante, aussi bien que sur Sodome. C'était à contre cœur qu'ils étaient venus jusque-là ; il

avait fallu que les anges les saisissent par la main pour les forcer de s'enfuir et maintenant encore il y avait pour eux deux dangers dont chacun pouvait être également fatal : regarder en arrière ou s'arrêter à mi-chemin ; dans l'un et dans l'autre cas, il eût autant valu pour eux ne pas avoir quitté leur maison à Sodome. Chers enfants, est-il quelqu'un de vous qui se soit réveillé au sentiment du danger ; est-ce que des mains amies — celles d'un père, d'un frère, d'une sœur ou d'un compagnon, ont saisi les vôtres, en vous pressant de vous sauver, tout en vous répétant : « Enfuis-toi pour la vie ? » Vous avez commencé à vous occuper dans vos pensées du péché, et de la mort, et de l'éternité, et de Dieu, et de Christ, comme vous ne l'aviez jamais fait précédemment. Vous éprouvez des désirs qui vous étaient complètement étrangers autrefois. Peut-être vous avez commencé à lire votre Bible, comme vous ne le faisiez pas ci-devant ; peut-être aimez-vous à vous retirer dans votre cabinet pour prier, et vous espérez de devenir un chrétien, un vrai chrétien, et d'être sauvé pour l'éternité. S'il en était ainsi de vous, cher lecteur, je mets ces paroles sur votre conscience : « Ne regarde pas derrière toi, et ne t'arrête en aucun endroit de la plaine. » Si votre face est tournée du côté de Dieu et de Christ, vous tournez le dos à tous vos coupables plaisirs d'autrefois, à tous les objets de vos recherches mondaines, à vos compagnons et à vos espérances. Bannissez-les entièrement de vos pensées. Les regretter au point de les chercher de nouveau en retournant en arrière, c'est s'exposer à la perdition. « Ne regarde point derrière toi. » Le péché est là, Satan est là, la mort est là. Il peut y avoir du plaisir, mais c'est un

plaisir coupable et de courte durée. Il peut y avoir des attraits de diverse nature, mais c'est l'appât dont Satan se sert pour vous séduire et vous perdre.... Le soleil peut y briller, mais il sera bientôt obscurci, et remplacé par les pluies de l'ardente colère. « Ne regarde point derrière toi. » Gardez-vous de tout attachement qui pourrait vous faire hésiter et vous ramener en arrière dans le lieu du jugement et de la mort.

« Et ne t'arrête en aucun endroit de la plaine. » Ne t'imagines pas que ton état soit en rien meilleur ou plus sûr, tant que tu n'es pas réellement arrivé au dedans du Refuge. Ne te fie pas à tes sentiments et à tes désirs actuels. De bons désirs, de bonnes résolutions, une réforme de la conduite ne sont pas choses sur lesquelles on puisse se confier. Ne t'arrête pas dans la plaine. Ils sont nombreux ceux qui ont éprouvé des désirs tels que les tiens, ceux qui ont pris de semblables résolutions, ceux qui ont réformé leurs habitudes comme tu as réformé les tiennes et qui ensuite sont retournés comme « le chien à ce qu'il avait vomi, et comme la truie, qui avait été lavée, qui se vautre de nouveau dans le borbier. » Il est tout à fait possible que vous lisiez votre Bible, que vous vous reliriez dans votre chambre pour prier, que vous pleuriez en entendant des sermons, que vous vous absteniez de péchés grossiers, et que néanmoins vous périessiez éternellement. Si vous vous mettez à vous appuyer là-dessus, ou à vous arrêter dans la plaine, cela seul montre déjà que « la montagne » est sans charmes pour vous, et si vous tardez ainsi, bientôt vous regarderez derrière vous « vers Sodome, » et il est à craindre que vous ne périessiez dans la destruction des

méchants. Que Dieu vous garde de vous arrêter à quoi que ce soit en deçà d'un salut positif et assuré.

3^o La place de sûreté est ici mise devant nous, avec une pressante exhortation de nous y enfuir sur-le-champ. « Enfuis-toi à la montagne de peur que tu ne périsses. » « La montagne » était la place où Abraham s'était entretenu avec l'Éternel ; elle exprime ainsi en type notre Seigneur Jésus-Christ qui est le seul trait d'union entre Dieu et les pécheurs. Jésus, quoique Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement, devint un homme et mourut pour les pécheurs sur la croix, afin qu'en lui nous eussions le pardon, et la paix, et le salut, et la vie éternelle. Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et maintenant il fait proclamer cette vérité : « Sachez donc, que par lui [Jésus] vous est annoncée la rémission des péchés..... et que quiconque croit est justifié par lui de toutes choses » (Actes XIII, 38, 39). En vous enfuyant vers lui, vous vous enfuyez réellement pour votre *vie*. La vie éternelle est inséparablement liée à l'acte de croire en lui. Lui-même a dit : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 14, 15). Si vous demeurez dans l'insouciance, vous périrez. Et si même, ayant déjà été réveillés, vous regardez derrière vous vers le péché et vers le monde, et si vous devenez de nouveau leur esclave, vous périrez aussi ; ne vous arrêtez donc pas là où vous êtes : si vous vous contentez de bons désirs et de sentiments religieux, et si vous vous arrêtez en deçà de la foi au Fils de l'homme qui a été élevé, il n'y a rien pour vous que la perte. Mais regardez à Jésus et vous êtes sauvés ;

regardez à lui comme l'Israélite sur le point de périr regardait au serpent d'airain, et vous vivrez. Alors la vie éternelle est à vous au lieu de la perdition, aussi sûrement que vous croyez en cet adorable Fils de l'homme. Et pourquoi? Parce qu'il est le Fils de Dieu aussi bien que le Fils de l'homme. Il a dû être Fils de l'homme, sans cela il n'aurait pas pu souffrir et mourir à notre place. Et s'il n'eut pas été le Fils de Dieu, ses souffrances ne nous auraient servi de rien. Mais « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » C'est là être sauvé en effet : « Celui qui a le Fils a la vie. En vérité, en vérité, je vous dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. » Chers enfants, vous êtes-vous enfuis ainsi pour chercher un refuge, pour saisir l'espérance qui est placée devant vous? Sinon, prêtez du moins maintenant l'oreille à la voix de la miséricorde, qui vous crie : « Enfuyez-vous pour votre vie. Ne regardez pas derrière vous. Ne vous arrêtez pas dans la plaine. Enfuyez-vous à la montagne, de peur que vous ne périssiez. »

QUESTIONS SUR « L'AVERTISSEMENT ANGÉLIQUE. »

1. Quels services les deux anges rendirent-ils à Lot pendant la nuit qu'ils passèrent dans sa maison?
2. Qu'est-ce qui empêche que nos avertissements à d'autres soient bien reçus?
3. Quelle preuve signalée avons-nous de la miséricorde de Dieu envers Lot?
4. Quelle est la mort, quel est le feu, auxquels vous êtes avertis d'échapper?
5. Pour qui ce feu avait-il été préparé?
6. Quel était le cri du Pèlerin de Bunyan pendant qu'il courait?

7. Quels étaient les deux grands dangers de Lot après que les anges l'eurent mis hors de Sodome ?
8. Qu'est-ce que représente « la montagne, » comme type ?
9. Pourquoi le Sauveur devait-il être le Fils de l'homme ?
10. Pourquoi devait-il être le Fils de Dieu ?

Nous ajoutons une question à laquelle chacun de nos jeunes lecteurs est invité à réfléchir devant le Seigneur ; ceux qui nous écrivent pourront y répondre ou non, selon qu'ils s'y sentiront disposés. La voici : « *Avez-vous cherché un refuge auprès de Jésus, et êtes-vous ainsi devenu participant de la vie éternelle ?* »



La maison de la joie.

Il y a quelque temps, chers enfants, on me demanda de faire une visite à une dame que j'aimais beaucoup et qui était au dernier période de la consommation. Le but de ma visite était de recevoir les derniers adieux de cette malade qui m'était attachée. Quand j'arrivai je trouvai d'autres personnes venues là dans le même but. Nous fûmes successivement reçus dans la chambre de la mourante. Un dernier baiser d'adieu fut échangé. Cette mourante était une mère ; elle allait laisser deux petites filles aux seuls soins de son mari. Mais elle les avait remises au Seigneur, car elle était chrétienne. Cependant la nature éprouva l'angoisse du départ ; nous l'éprouvions aussi, et quoique convaincus que nous la retrouverions dans la gloire, toutefois des larmes brûlantes coulaient sur nos joues, à la perspective d'être séparés, même pour un temps, d'un être si tendrement aimé. Oh ! quelle maison de larmes que celle-là ! Quelle

scène de chagrin et de détresse! Mais ce n'est nullement là un événement extraordinaire. Que de fois nous voyons, aux volets fermés et aux rideaux baissés d'un appartement, que la « mort est là. » Que de fois nous rencontrons dans les rues des personnes en deuil. Ah! tout cela nous dit bien que ce monde-ci n'est pas une maison de joie.

Et quand nous visitons un hôpital ou une infirmerie, nous voyons de longues rangées de lits, sur lesquels reposent les victimes de la maladie et de la souffrance. Et dans notre vie journalière, que de misères, que de besoins, que d'infortunes ne rencontrons-nous pas, qui nous disent et nous répètent que ce monde n'est point une maison de joie ou la demeure de la félicité.

Mais il y a une maison de joie; douce et précieuse pensée! Il y a une maison de joie, mais non pas ici-bas. « La joie est une plante qui ne peut croître sur le sol stérile de la nature humaine. » Telle est l'expérience de tous les enfants d'Adam ici-bas. Que dit David? « Je serai rassasié de ta ressemblance, quand je serai réveillé » (Ps. XVII, 15). Et pourquoi? Parce que « ta face est un rassasiement de joie » (Ps. XVI, 1). Ce monde, pour David quoique roi, n'était qu'une scène variée. Mais il regardait en avant et attendait d'être en la présence de Dieu, pour obtenir ce qu'il avait si ardemment désiré, savoir la joie.

Avez-vous jamais lu, chers jeunes lecteurs, la description de cette maison de la joie? de ses rues d'or, de ses murailles de jaspe, de ses portes de perles, de son fleuve de cristal, de ses cantiques sans fin et de ses bienheureux habitants? Si vous ne l'avez pas lu, prenez vos Bibles, ouvrez-les aux XXI^{mo} et XXII^{me} chapi-

tres de l'Apocalypse, et vous pourrez y lire tout ce que je viens de vous dire, et plus encore, car ces choses, en elles-mêmes, ne pourraient jamais constituer une demeure de joie. Le grand secret pour cela, le voici : c'est que *Jésus est là !* — lui, « qui, en vue de la joie qui lui était proposée, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et s'est assis à la droite du trône de Dieu » (Hébr. XII, 2). Oui, Jésus est là, comme nous le voyons dans la description de cette maison bénie : « L'AGNEAU est son flambeau » (chap. XXI, 25). Vos jeunes cœurs ne battent-ils pas à l'idée d'une pareille maison de joie !

Mais arrêtons-nous un moment. Cette maison de joie est une place préparée pour un peuple préparé. Et quelle est la préparation nécessaire pour y aller ? Simplement celle-ci : « Croire au Seigneur Jésus-Christ » (Act. XVI, 31). C'est la seule disposition qui nous rend capables de participer « à l'héritage des saints dans la lumière » (Col. I, 12). Êtes-vous ainsi préparé, cher petit lecteur ?

Bien des chers enfants ont cru en Jésus ; et il n'y en a pas peu qui sont déjà retirés dans leur maison de joie. Bientôt le nombre des bienheureux sera complet, et alors la porte d'entrée de cette maison bénie sera fermée. Une fois cela fait, on n'entendra plus de douce voix, disant : « Entre dans la joie de ton Seigneur ; » mais ces terribles paroles : « Retirez-vous, maudits ! »

Très-chers enfants, la bonne nouvelle que j'ai de nouveau le privilège de vous adresser est que, dans cette maison de la joie, une place *vous* est offerte. Voulez-vous l'accepter ? « Il y a encore de la place. » Venez donc — venez tous.



Le printemps

Voici le printemps. « L'hiver est passé ; les fleurs paraissent sur la terre ; et le temps des chants des oiseaux est venu. » Quelle belle saison que le printemps ! Les jours qui ont été si courts pendant l'hiver deviennent toujours plus longs et plus gais. Les rayons du soleil sont chaque jour plus brillants et plus chauds. Comme c'est agréable maintenant d'aller dans la campagne ou de se promener dans les vergers ou dans les jardins. Les haies et les arbres printaniers revêtent leur joli feuillage, les champs aux longs sillons commencent à montrer le fruit du grain précieux dont ils ont été ensemencés ; tandis que le crocus, la primevère, la violette, et d'autres fleurs de la saison ouvrent à nos yeux leurs jolis calices. Les oiseaux aussi commencent

à bâtir leurs nids, et à chanter leurs mélodieuses chansons. Bref, toute la création semble s'être réveillée à une existence nouvelle, et s'unir pour célébrer les louanges de Celui qui « créa les cieux et la terre, » et qui « rassasie à souhait tout être vivant, » « qui fait germer le foin pour le bétail, et l'herbe pour le service de l'homme. »

Dans le jardin d'Eden, où l'Eternel Dieu plaça le premier homme « pour le cultiver et pour le garder, » était tout arbre « agréable à la vue et bon à manger ; » et il y avait aussi « un fleuve pour arroser le jardin. » Quel bel et délicieux séjour ce devait être ; car avant que « le péché entrât dans le monde, et par le péché, la mort, » il n'y avait ni gelées pour nuire aux tendres bourgeons, ni nielles pour détruire les fruits des arbres du jardin, mais tout arbre, toute plante et toute fleur croissaient parfaitement. Quelle tâche agréable aussi, ce devait être pour Adam, secondé par sa femme Ève, de cultiver et de garder ce beau jardin, comme l'Eternel le lui avait commandé. Et comme ses fruits devaient être rafraichissants et délicieux, ses fleurs odoriférantes et brillantes, et ses arbres agréables et touffus. Mais, hélas ! maintenant, le péché est dans le monde, et la terre a été maudite à cause de l'homme ; et c'est pourquoi mainte fleur délicate est gelée dès le bourgeon, et n'atteint jamais son développement ; et mainte belle plante est tuée par le froid, ou détruite par quelque autre fléau. De même aussi, maint joli petit enfant dont on espérait beaucoup, cher au cœur de sa mère, meurt, sans avoir atteint son entier développement. Quelle triste chose de voir souffrir et mourir un petit enfant. Que d'enfants qui, une fois, avaient les joues

roses et de joyeux visages, sont frappés par la main froide de la mort, et sont accompagnés à la tombe par leurs parents et leurs amis affligés.

Il y a cependant un séjour plus haut que les cieux, où l'on ne connaît ni froid, ni nielle, ni chagrin, ni souffrance, ni mort; car le péché, qui est la cause de tout notre malheur ici-bas, ne peut y entrer. Le serpent non plus, avec toute sa finesse, ne peut y tromper personne, comme il le fit dans le terrestre Eden; car il n'a pas accès à cette sainte et céleste place. Là réside le Dieu béni, dans sa gloire et dans sa majesté; et là est aussi son bien-aimé Fils, le Seigneur Jésus-Christ. Autour du trône de Dieu se tiennent les saints anges, « ses ministres, pour accomplir sa volonté; » là sont aussi les âmes bienheureuses qui ont délogé pour être avec Christ; là encore sera bientôt rassemblée toute cette grande multitude qui chantera le nouveau cantique à l'Agneau qui a été immolé, et qui les a rachetés pour Dieu de toute tribu, langue, peuple et nation (Apoc. V). Et au milieu d'eux il y aura un grand nombre de chers petits enfants, qui ont cru au Seigneur Jésus, tandis qu'ils étaient encore sur la terre, et dont on entendra aussi les douces voix dans le cantique de louanges qui sera chanté à Dieu et à l'Agneau aux siècles des siècles.

Qui ne désirerait habiter ce séjour de la bénédiction, et « manger de l'arbre de vie qui est au milieu du Paradis de Dieu » (Apoc. II, 7)? Qui ne désirerait être en la présence de Dieu, « qui est un rassasiement de joie, » et à sa droite où il y a des « plaisirs pour jamais? » Qui n'aimerait à voir et à goûter ce fleuve pur de l'eau de la vie, clair comme du cristal, sortant du trône de

Dieu et de l'Agneau, sur chaque côté duquel est l'arbre de vie, portant douze fruits, et rendant son fruit chaque mois? (Apoc. XXII.) Mais comment pouvons-nous atteindre cette demeure bénie? Y a-t-il quelque chemin qui conduise de la terre aux cieux? Oui; il y a un chemin et seulement un. Le Seigneur Jésus dit : « Je suis le CHEMIN, la vérité et la vie; personne ne vient au Père que par MOI » (Jean XIV, 6). « Je suis la PORTE, si quelqu'un entre par MOI il sera sauvé » (Jean X, 9).

Nous ne pouvons aller à Dieu et à sa sainte demeure par aucune chose que nous puissions faire, mais nous pouvons être amenés à lui en croyant au Seigneur Jésus-Christ. Oui, Jésus, le Juste, mourut pour nous injustes. Celui qui ne connut point le péché souffrit sur la croix pour nous pécheurs, afin de nous *amener* à Dieu, et de nous communiquer une vie qui ne peut jamais mourir, et de nous rendre heureux éternellement en la présence de Dieu, notre Père céleste.

Jésus est maintenant à la droite du trône de Dieu dans les cieux, « couronné de gloire et d'honneur; » et de cette haute et sainte place il dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jean VI, 37), et : « Quiconque veut de l'eau de la vie, vienne et en prenne gratuitement » (Apoc. XXII, 17). Quelles bonnes et encourageantes paroles ! Puissiez-vous, chers enfants, écouter la douce voix du bon Berger, qui laissa sa vie pour ses brebis, vous souvenant qu'il a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez point; car à de tels est le royaume des cieux. »

La lettre oubliée.

TROISIÈME PARTIE.

(Suite de la page 64.)

Je demeurai longtemps assis, méditant en silence le contenu de cette lettre. C'était, en somme, ce que j'avais entendu mille fois auparavant, et maintenant je n'y trouvais rien dont je pusse me saisir pour me sauver. Le temps n'était pas encore venu où Dieu voulait animer de l'Esprit de vie des paroles, autrement mortes, et leur donner une puissance capable d'éveiller en moi des craintes, ou de calmer ma conscience troublée. Je ne puis m'empêcher quelquefois d'être étonné; quand je regarde en arrière à cette époque, et à d'autres semblables, que des paroles si puissantes et en même temps si simples, comme j'en avais souvent entendu, des paroles sur le plus important de tous les sujets et qui me sont revenues depuis avec tant de force, aient pu tant de fois être restées sans effet sur mon cœur, et je ne puis qu'adorer la miséricorde infinie de Dieu, qui, en son temps, a déchiré le voile épais qui était entre sa Parole et moi.

Je demeurai longtemps assis et silencieux; l'après-midi se passa, et je me levai, le cœur lourd, préoccupé de la grande question : « Vie éternelle ou éternelle mort? » toujours non comprise et non résolue. Je mis tristement la lettre de côté, et continuai comme du passé à pécher et à être misérable.

Peu de temps après cela, je fus, pour la première fois, mis en contact direct avec la puissance de Dieu

pour la conversion ; et, chers enfants, ce fut dans le cas de mon unique frère.

Je quittai le lieu de culte que j'avais coutume de fréquenter, dans un véritable désespoir, résolu en moi-même, ou d'obtenir le salut ce dimanche soir, ou d'en abandonner pour toujours la recherche. Je me dirigeai vers un jeune garçon que je connaissais un peu. Peu de temps auparavant, le Seigneur lui avait donné la connaissance de la vérité ; après lui avoir serré la main, j'attendis en désirant qu'il me parlât de mon état d'âme. Hélas ! il garda le silence. Peu à peu, l'assemblée se sépara, chacun s'en alla chez soi, mon jeune ami avec les autres. Je me rendis à la maison avec une dame qui était alors en visite chez mes parents. Dans cette assemblée, le Seigneur avait parlé à plusieurs cœurs malheureux, et elle m'engagea sérieusement à ne pas fermer plus longtemps l'oreille à sa voix. Elle me raconta, avec un sérieux que jamais je n'oublierai, quelques cas de conversion qui avaient eu lieu récemment. Chaque mot était pour moi une parole de feu et aujourd'hui encore je puis répéter presque tout ce qu'elle dit. Elle ne pensait guère combien était troublée la conscience à laquelle elle s'adressait, et nous ne songions guère l'un et l'autre à la scène qui nous attendait à la maison.

Montant à ma chambre à coucher (car l'heure était avancée), je fus surpris de ne pas y voir mon frère. Il avait marché devant nous, et je m'attendais à le trouver déjà endormi. Je redescendis pour le chercher et souhaiter une bonne nuit à ma mère. J'avais à peine ouvert la porte de sa chambre à coucher, qu'elle m'appela près d'elle, et me dit d'un cœur rempli : « Mon cher Charles

a saisi le Seigneur. » Je n'entendis rien de plus ; dans un transport de découragement et de rage, je m'enfuis en haut l'escalier et me jetai sur mon lit. Pendant quelque temps la voix de la passion étouffa toute autre voix. J'étais là gisant, tantôt me tordant dans une agonie morale, tantôt tremblant de colère, jusqu'à ce que je fusse appelé en bas pour m'agenouiller avec les autres pendant les prières et les actions de grâce au Seigneur ; et en entendant ces louanges solennelles, mon agitation se calma peu à peu.

« Sans doute vous ne pouviez résister plus longtemps à la lumière ! » va s'écrier quelqu'un de vous. Hélas ! je n'avais jamais été plus éloigné du royaume de Dieu qu'à ce moment-là. Dieu, qui voit toutes les choses secrètes, savait que je ne l'avais jamais cherché droitement. J'étais rempli d'orgueil, et cet événement le manifesta. Je m'étais, il est vrai, occupé de mon salut, je m'étais imaginé que je désirais de croire la vérité, mais l'égoïsme était à la base de tous mes efforts. Dieu n'exauce jamais les prières égoïstes, si ce n'est par des jugements. L'égoïsme est à la racine de tout péché ; et ce n'est qu'en recevant réellement Jésus, qu'il est détruit dans nos cœurs. Ce fut l'égoïsme qui nous perdit par la chute de nos premiers parents ; le désir de se glorifier, au risque d'encourir le déplaisir de Dieu. Ce fut l'égoïsme qui mit une arme entre les mains du premier meurtrier ; le désir d'obtenir pour soi, sans en être digne, ce qu'il plaisait à Dieu de départir à un autre. Ce fut l'égoïsme qui planta le premier bocage et tailla la première image, pour un culte idolâtre ; le dessein d'exalter ses propres désirs quant à la nature de Dieu, au-dessus de la propre révélation de Dieu.

La suite prochainement.

Quelques mots sur Samuel.

Ce que la parole de Dieu nous dit de l'histoire de Samuel pendant qu'il était encore jeune enfant, a quelque chose de bien intéressant : la Bible nous raconte d'abord comment sa pieuse mère le demanda au Seigneur, car pendant assez longtemps elle soupirait dans le désir d'avoir un enfant, et elle gémissait d'en être privée, mais lorsqu'elle cessa de soupirer et de gémir pour exposer sa peine au Seigneur et lui adresser sa prière, Dieu l'exauça, car lui-même a dit : « Invoque moi au jour de ta détresse, je t'en délivrerai et tu me glorifieras » (Ps. L, 15). Fidèle à sa promesse, le Seigneur ne tarda pas d'accorder un fils à Anne comme une grâce, comme un fruit de son amour, parce qu'elle avait prié du cœur, non des lèvres seulement ; c'était la prière de la foi. Anne est donc tout heureuse d'avoir un fils qu'elle nomma Samuel, ce qui veut dire : *demandé à Dieu*.

Souvent dans l'épreuve nous faisons à Dieu des promesses, nous contractons comme des engagements d'être plus fidèles, de nous consacrer à lui, mais lorsque l'épreuve est passée nous sommes les mêmes, nous continuons notre même chemin. C'est là ce que faisait Pharaon en Egypte, lorsque les jugements de Dieu tombaient sur lui : après avoir paru s'humilier, il s'endurcissait de nouveau et Dieu était obligé de le frapper encore. Profitons de cette leçon pour ne pas être comme lui. (Lisez cette histoire dans l'Exode chap. VII à XII.)

Anne ne veut pas faire ainsi ; lorsqu'elle a demandé son fils au Seigneur, elle a aussi promis de le prêter à l'Eternel et de le lui prêter pour tous les jours de sa vie.

Il y a quelque chose de touchant dans la manière dont cette pieuse mère consacre son enfant au Seigneur ; car il fallait s'en séparer au moment où une mère s'attache le plus à son fils et l'enfant à sa mère. C'est lorsqu'elle l'a sevré, au moment où il commence à parler, à marcher, à caresser sa mère, c'est alors que selon sa promesse, elle doit l'amener au tabernacle où Dieu faisait sa demeure et où son service avait lieu. Samuel dut alors se séparer de sa chère maman pour s'occuper du service de l'Éternel et cela tous les jours de sa vie.

Quel bonheur, mes chers enfants, pour un père et une mère qui l'ont compris, de pouvoir consacrer au Seigneur un enfant bien-aimé et de le lui consacrer pour toujours.

Quel bonheur, en même temps, pour un enfant qui désire d'aller au ciel, qui en connaît le chemin ou qui souhaite de le connaître, de pouvoir commencer à servir Dieu dès sa jeunesse, dès son enfance, et de le servir toute sa vie comme commencement de la vie du ciel ! Dans le ciel on ne fera rien autre chose et l'on trouvera là son parfait bonheur. Chanter les louanges de Dieu, le bénir, se réjouir en lui, en sa présence, sera la glorieuse occupation de tous ceux qui seront au ciel. Ne vaut-il donc pas la peine, chers enfants, d'être consacrés au Sauveur de bonne heure ; de passer là sa vie entière ? c'est bien alors qu'on peut donner des leçons, même quelquefois à des vieillards, comme faisait Samuel, car « de la bouche des enfants, même de ceux qui têtent, Dieu tire sa parfaite louange » (Matth. XXI, 16). N'aimeriez-vous pas, mes jeunes amis, avoir une telle position, et passer ainsi votre vie au service de l'Éternel, comme Samuel ?....

Mais pour cela le jeune Samuel dut se séparer de sa chère maman ; aussi le Seigneur nous dit que celui qui aime son père, ou sa mère, plus que lui, n'est pas digne de lui (Matth. X, 37). C'était un grand sacrifice pour son cœur, de même que pour celui de sa mère, mais le vœu de la mère était tel et le service du Seigneur l'exigeait. Ainsi sans doute l'un et l'autre sont contents de faire un tel sacrifice ; d'ailleurs si cela ne coûtait rien, ce ne serait pas un sacrifice et cela n'aurait pas beaucoup de valeur, car on donne sans peine quelque chose qui ne coûte rien.

Lorsque Dieu a donné son Fils, son bien-aimé, pour nous sauver, c'était sans doute pénible à son cœur ; ce n'était pas agréable de l'envoyer au milieu des méchants qui l'ont fait mourir, mais c'est en cela précisément que Dieu nous a montré son amour, sa bonté ; c'est en donnant son bien-aimé, en le livrant pour nos offenses. C'est aussi la bonne volonté de Jésus s'offrant pour nous, qui fait maintenant notre bonheur et qui le fera pendant l'éternité.

Le jeune Samuel était donc encore bien petit, lorsqu'il commença de servir le Seigneur à Silo ; il n'avait probablement que trois ans. Eh bien ! c'est à cet âge-là que sa mère le conduisit au tabernacle vers Héli. C'était dans ce tabernacle que Dieu faisait sa demeure au milieu de son peuple. Samuel ne paraît pas avoir fait de plaintes à ce sujet ; il se soumit de bon cœur, accomplissant en cela le vœu de sa mère ; il est heureux de pouvoir servir Dieu et de croître ainsi en sa présence, car le Seigneur lui vaut mieux que sa mère ; et il sait aussi sans doute qu'un jour dans le tabernacle du Seigneur vaut mieux que mille ailleurs, car c'est lui qui

donne la grâce et la gloire (Ps. LXXXIV) et le jeune Samuel veut en être participant ; il veut, même dès son enfance, être tout à Dieu ; quoi qu'il lui en coûte il veut lui être consacré, et Dieu reconnaît le dévouement du jeune garçon et le bénit, il veut se faire bien connaître à lui, il lui parle, l'appelle pendant la nuit, car les ténèbres mêmes ne séparent pas de Dieu. C'est alors, quoiqu'il ne la comprit pas d'abord, que Samuel fait cette belle réponse : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute. » Samuel ne veut pas être sourd à la voix de Dieu, mais veut profiter de ses enseignements. Alors Dieu lui communique ce qu'il va faire à Héli, le grand sacrificateur, ce vieillard de près de cent ans, ce père de famille qui, ayant négligé d'instruire ses fils dans la voie du ciel, doit lui-même être instruit par un enfant ; c'était bien triste pour Héli qu'au lieu d'instruire Samuel, il faille que Samuel l'instruise, mais combien il devait être doux pour le jeune Samuel de pouvoir ainsi converser avec Dieu dès sa jeunesse comme il continua de le faire dans la suite.

Au reste lisez toute cette histoire dans les trois premiers chapitres du premier livre qui porte le nom de Samuel, le IV^me nous montre le châtement qui tomba sur Héli et sa famille désobéissante.

Je désire maintenant, chers enfants, vous faire quelques questions au sujet de ce que vous venez de lire : Êtes-vous dans la position de Samuel ou dans celle des fils d'Héli ? c'est-à-dire consacrés à Dieu ou méchants et désobéissants ?

N'aimeriez-vous pas être consacrés, comme Samuel, au service de l'Éternel dès votre jeunesse, dès votre enfance même ?

Si vous désirez d'appartenir au Seigneur, écoutez sa parole, lisez-la avec attention et dites-lui, vous aussi : « Parle, Seigneur, ton serviteur ou ta servante écoute ; » cette parole de vie vous montrera le chemin, elle vous conduira à Jésus le Sauveur, le véritable ami des enfants, des pécheurs, qui veut les sauver et les bénir pour l'éternité.

Plusieurs d'entre vous ont des pères, des mères, qui ont prié et qui prient encore pour eux, ils vous ont, comme Anne, consacrés au Seigneur, et même avant votre naissance, et ils l'ont fait depuis : ne voulez-vous pas, comme Samuel, que leurs vœux soient accomplis ? S'ils vous ont devancés dans le repos de Dieu, ne désirez-vous pas d'aller les joindre ? et s'ils n'y sont pas encore, ne désirez-vous pas y aller avec eux ou, s'il le faut, leur montrer le chemin ? Et ainsi, s'il est nécessaire, comme Samuel, donner des leçons aux vieillards, étant vous-mêmes à l'école de Dieu ; afin que, quoi qu'il en soit, vous soyez de ceux qui entreront par les portes dans la cité (Apoc. XXII, 14) et qu'ainsi tous ensemble nous chantions éternellement les louanges du Dieu sauveur qui nous a aimés jusqu'à la mort ?

C'est là mon vœu et ma prière pour vous.

- Dans ses parvis tout est joie, allégresse,
Chants de triomphe, ineffables plaisirs ;
Là, plus de deuil, plus de maux, de tristesse,
Là, plus d'ennuis, de langueurs, de soupirs,
-
- Ses habitants ne craignent plus l'orage :
Ils sont au port, ils y sont pour jamais :
Un calme entier devient leur doux partage ;
Dieu, dans leur cœur, verse un fleuve de paix. »



Abraham et Isaac.

(Gen. XXII)

Il n'y a peut-être aucun exemple plus frappant de ce que l'Écriture appelle « l'obéissance de la foi, » que celui dont il est parlé dans ce chapitre. Il y a une telle chose que « l'obéissance de la foi. » La foi par laquelle un pécheur reçoit le salut, devient en lui la racine et la source de toute obéissance selon Dieu.

La foi d'Abraham avait déjà été grandement éprouvée. Quand Dieu lui apparut pour la première fois, ce fut pour l'appeler hors de son pays et de sa parenté. Il dut quitter tout ce qui lui était cher, et il dut le faire sans même connaître le nom du lieu où il devait aller. « Au pays que je te montrerai, » telle fut toute la direc-

tion que Dieu donna d'abord à Abraham. Mais il savait que c'était Dieu qui l'avait appelé « et il s'en alla ne sachant où il allait. » Après cela, sa foi fut éprouvée à l'égard du fils qui lui fut promis. Il aurait pu paraître impossible qu'à son âge il lui naquît un fils; et pourtant Dieu avait dit qu'il serait « père de plusieurs nations. » Mais Abraham crut Dieu; il crut que la chose s'accomplirait. Il n'eut pas égard même aux impossibilités apparentes que son cas présentait, mais il fut fortifié dans la foi, donnant gloire à Dieu, étant pleinement persuadé que ce qu'il a promis, il est puissant aussi pour l'accomplir. Mais quelque profondes que fussent ces épreuves de sa foi, l'épreuve qu'il eut à supporter quand ce fils fut devenu grand, ou pendant qu'il grandissait, fut de beaucoup plus profonde encore. C'est là le sujet du chapitre qui va nous occuper.

Nous lisons, dans le premier verset, que Dieu tenta Abraham. Cela ne signifie pas que Dieu demanda à Abraham de faire mal. Dans ce sens-là, « Dieu ne peut être tenté par le mal, et lui ne tente personne. » Tenter veut dire aussi éprouver, mettre à l'épreuve; et ce fut ainsi que Dieu tenta Abraham. Il l'éprouva bien fortement. Il s'agissait pour Abraham de montrer s'il y avait une chose, quelque chère qu'elle fût, qu'Abraham refuserait d'abandonner, sur l'ordre de Dieu. Et quoi de plus cher pour lui qu'Isaac? C'eût été peu de chose que d'abandonner sa propre vie; mais d'être appelé à abandonner son propre enfant, son unique — oh! c'était là vraiment être mis à l'épreuve. Autre chose est de se tenir près du lit de mort d'un enfant bien-aimé, et de le remettre avec calme et tranquillité entre les mains de Dieu, lorsque rien n'est laissé à notre choix,

et que nous ne pourrions par aucun moyen détourner le coup de la mort ; tout autre chose est d'avoir à décider, comme Abraham eut à le faire, s'il obéirait à Dieu en offrant son fils, ou s'il désobéirait en refusant de le livrer. La question était de savoir si Abraham aimait mieux son fils que Dieu qui le lui avait donné. Et voyez comment les paroles mêmes de l'ordre durent atteindre tous les sentiments du cœur du père. Si la mort vous a enlevé un frère, un père, ou une mère, pendant un certain temps vous ne pouvez supporter que son nom passe par vos lèvres ; et si quelqu'un venait à vous rappeler combien il vous était cher, ce serait assez pour briser votre cœur. Mais qu'est-ce que Dieu dit à Abraham ? « Prends maintenant ton fils, » et, comme si cela ne suffisait pas, il ajoute : « Ton unique. » Et ce n'est pas tout. Le nom même est mentionné, ce nom dont il avait été dit : « En *Isaac* sera appelée ta postérité. » Assurément cela doit suffire ! Assurément la pensée du père peut bien suppléer à tout le reste ! Mais non ; la description renferme encore ces paroles : « Celui que tu aimes ! » « Prends maintenant ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et t'en va au pays de Morija, et l'offre là en holocauste. » Mais quoique cet ordre ait dû atteindre jusqu'aux plus profondes affections du cœur d'Abraham, il ne paraît pas avoir hésité un moment sur ce qu'il ferait. Ce n'est pas qu'il ait agi sous l'empire de quelque excitation — faisant un jour ce qu'il eût regretté le lendemain. Non ; il eut toute la nuit pour bien considérer l'affaire, en sorte qu'il n'y eut point de précipitation. Et pourtant il n'y eut point de retard. Il fut prêt dès l'aube du jour, et se leva « de bon matin » pour accomplir ce que Dieu avait

commandé. Ce fut là, sans aucun doute, « l'obéissance de la foi. »

Cependant l'épreuve de sa foi n'était pas encore complète. Abraham voyagea deux-jours, avec Isaac et ses serviteurs, et ce ne fut pas avant le troisième jour qu'il « vit le lieu de loin. » Alors il laissa les jeunes gens avec l'âne, et ils s'acheminèrent ensemble, lui et Isaac. Comme ils s'approchaient ainsi du lieu du sacrifice, le silence de leur marche fut interrompu par la voix d'Isaac. « Mon père ! » s'écria-t-il. « Me voici, mon fils, » telle fut la réponse d'Abraham. Voici, dit Isaac, le feu et le bois; mais où est la bête pour l'holocauste ? » Assurément tout cela dut remplir jusqu'aux bords la coupe d'angoisse du père ! Mais il répond humblement : « Mon fils, Dieu se pourvoira lui-même de bête pour l'holocauste. » Et ils continuèrent leur chemin paisiblement.

Arrivés au lieu désigné par Dieu, « Abraham bâtit là un autel, et rangea le bois, » et ensuite il lia Isaac son fils, et le mit sur l'autel, au-dessus du bois. » Pour ce qui regardait l'intention du père, l'acte de sacrifice fut complet. « Abraham, avançant sa main, se saisit du couteau pour égorger son fils. « Quand il eut ainsi donné la preuve la plus certaine qu'il aimait Dieu plus qu'Isaac — que pour l'amour de Dieu il sacrifierait même son fils — « l'ange de l'Éternel lui cria des cieux, » et lui commanda de retenir sa main. Néanmoins, si Dieu lui avait permis d'ôter la vie à Isaac, l'obéissance d'Abraham n'aurait pas été plus complète qu'elle le fut, lorsqu'il se tint debout le couteau à la main et le bras élevé, pour faire ce que Dieu lui avait commandé.

Et maintenant, pourquoi suis-je entré dans tous ces détails? Afin que nous puissions mieux voir dans tout cela un tableau de choses plus bénies. Cher lecteur, si vous n'êtes pas encore heureux, si vous êtes encore inquiet et chargé, deux choses sont nécessaires pour vous donner la paix. L'une et l'autre se trouvent en Jésus, en sorte que vous n'avez besoin que de Jésus pour vous donner la paix; mais les deux choses auxquelles je fais maintenant allusion, sont bien distinctes, quoiqu'elles se trouvent toutes les deux en lui. L'une, c'est la certitude que Dieu vous aime. Si vous pouviez être tout à fait sûr que Dieu vous aime, vous auriez la paix — vous seriez heureux. Et permettez-moi de vous demander par quel moyen vous pouvez être assuré du fait, que Dieu vous aime? Si vous entendiez une voix du ciel, prononçant votre nom et déclarant que vous êtes l'objet de l'amour de Dieu, cela vous donnerait l'assurance du fait. Dieu a fait beaucoup plus que cela. Qu'est ce que la Bible? N'est-elle pas la Parole de Dieu? Ne croyez-vous pas que la Bible est la Parole de Dieu? et que dit la Bible? Voici ce qu'elle dit: — *que la preuve même de l'amour d'Abraham envers Dieu, de laquelle Dieu fut parfaitement satisfait, est la preuve que Dieu a donnée de son amour envers vous!* Quand Dieu vit le bras élevé pour ôter la vie à Isaac, cette parole se fit aussitôt entendre du ciel: « Parce que tu as fait cette chose-ci, et que tu n'as point épargné ton fils, ton unique; certainement je te bénirai, » etc. Dieu fut satisfait de l'amour d'Abraham, lorsqu'il vit qu'il n'épargnait pas son fils unique. Or c'est là la preuve même d'amour que Dieu vous a donnée. « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné

son *Fils unique*, afin que *quiconque* croit en lui, ne péricule pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » N'est-ce pas là la Parole-même de Dieu? La chose n'est-elle donc pas nécessairement vraie? Ne vous montre-t-elle pas que vous avez tout ce qu'il faut pour vous satisfaire à l'égard de l'amour de Dieu envers vous, tout ce qui satisfait Dieu lui-même à l'égard de l'amour d'Abraham envers lui? Et même bien plus encore; car Abraham en livrant à Dieu son fils unique, ne faisait que reconnaître le droit de Dieu. C'était Dieu qui avait donné à Abraham cet enfant, et il avait entièrement le droit de reprendre le don, dès que cela lui plairait. Mais quel droit avons-nous, cher lecteur, sinon à cette mort que nos péchés ont méritée? Dieu était le meilleur ami d'Abraham, et ce n'était qu'une gratitude convenable de la part de ce dernier, à concéder tout aussitôt Isaac à un tel ami. Mais en donnant son Fils unique pour nous, Dieu donna cette preuve merveilleuse, infinie, d'amour envers ses ennemis. « Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore *pécheurs*, Christ est mort pour nous. » Oh! puissiez-vous croire à cet amour! Vous direz peut-être : Je crains que cela ne soit pas pour moi! Ne faites-vous pas partie du « monde? » N'êtes-vous pas un *pécheur*? Croyez la Parole de Dieu, et soyez assuré que tout pécheur que vous êtes, vous êtes l'objet de l'amour — riche et infini — de Dieu.

Souvenez-vous aussi que, tandis qu'il ne fut pas permis à Abraham d'ôter la vie à son fils, Dieu a réellement donné son Fils pour qu'il mourût de la mort terrible de la croix. La mort de Christ est un fait accompli. Dieu épargna Isaac à Abraham, mais « Il n'a

pas épargné son propre Fils, il l'a livré pour nous tous. » Quel amour ! Chers enfants, pouvez-vous entretenir un doute ou quelque incertitude à l'égard de l'amour qui a été montré d'une telle manière ?

Néanmoins je puis bien supposer que vous disiez : « Je ne doute pas que Dieu m'ait aimé, en donnant son Fils afin qu'il mourût pour moi sur la croix. Et quelquefois quand je pense à cela, j'y trouve du soulagement ; et je sens un désir d'aimer Dieu, et d'aimer Jésus, à cause du grand amour qui a été montré envers moi. Mais ensuite, je trouve de si méchantes pensées qui s'élèvent, et de si mauvais sentiments, et je fais si souvent le mal, que quand je pense encore à l'amour de Dieu, il semble qu'il ne fait que me rendre pire. Traiter comme je le fais celui qui m'a tant aimé, me paraît bien pire, que s'il ne m'avait pas tant aimé. Et puis, qu'en sera-t-il de mes péchés ? Dieu est amour, mais il hait le péché ; n'est-ce pas ? Et n'est-il pas sûr qu'il le punira ? Comment puis-je être débarrassé de mes péchés ? »

Cher lecteur, avez-vous jamais senti ce qui vient d'être décrit ? C'est à cause de tout cela que j'ai dit que deux choses — qui se trouvent l'une et l'autre en Christ — étaient nécessaires pour vous donner la paix. Nous venons de considérer la première, savoir, la parfaite preuve que nous avons en Christ, du parfait amour de Dieu envers nous — pécheurs comme nous le sommes. Mais nous avons besoin de le connaître comme notre substitut, comme souffrant à notre place, pour avoir une parfaite paix. Et maintenant prenons un exemple. Supposez que vous ayez été Isaac, et qu'après avoir entendu votre père dire : « Dieu se pourvoira

lui-même de bête pour l'holocauste, » vous avez trouvé que vous deviez être vous-même la victime. Supposez que vous ayez été lié, pieds et mains, et placé sur l'autel. Supposez que vous ayez vu briller le couteau sur votre tête, et sur le point de descendre pour vous ôter la vie — vous auriez pensé que tout était fini, sans remède, n'est-ce pas? Toute votre pensée aurait été que la mort était devant vous. Mais quand vous auriez entendu la voix criant du ciel à Abraham, quand vous auriez vu tomber le couteau, ou qu'on ne s'en servait que pour couper les cordes qui vous liaient à l'autel; quand vous auriez été ôté de dessus l'autel, et que « le bélier, retenu à un buisson, » y aurait été mis à *votre place*, par-dessus tout, après que le couteau aurait frappé cette victime, et que son sang aurait coulé *au lieu du vôtre*; auriez-vous encore été dans la crainte? La mort du bélier, à la place de votre mort, n'eût-elle pas ôté toutes vos craintes, et ne vous aurait-elle pas donné l'assurance que le danger était passé et que vous étiez délivré? Cher lecteur, c'est là ce qui a eu lieu pour toute âme qui croit en Jésus. C'est là ce qui a eu lieu pour vous, si vous vous attachez à Christ, et que vous croyiez le message de son amour. « Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. » Nous étions tous exposés à la mort, à une mort plus terrible que celle qu'Isaac eut à craindre, lorsqu'il était couché sur l'autel, sous le couteau que son père avait levé. Si le coup que vous voyez suspendu au-dessus de votre tête, vient réellement à tomber sur vous, c'est pour vous la mort éternelle; mais écoutez; voici une voix du ciel: « Garantiss-le, » telles sont les paroles prononcées, — « j'ai

trouvé la propitiation : » Voyez la précieuse rançon. Celui qui a pris notre place, comme le béliet mis à la place d'Isaac, voyez-le cloué à la croix. Le coup suspendu sur lui n'est point arrêté, ni détourné de lui. Non ; il soupire ; il verse son sang, et expire. Il « est mort pour nos péchés. » « Il était navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités ; l'amende qui nous apporte la paix » (la peine qui nous était due, et qu'il dut porter, afin que nous pussions avoir la paix avec Dieu) « a été sur lui. » Oui, « l'Éternel l'ayant voulu froisser, l'a mis en langueur. » Il a « porté les péchés de plusieurs. » Cela ne suffit-il pas ? Ne pouvez-vous pas vous confier en ce Sauveur béni, qui a été froissé pour nous, puni à votre place ? Que Dieu vous donne de regarder à ce précieux Sauveur, et d'avoir ainsi la paix, — de regarder à lui et d'être délivré !

« Celui qui sur la croix pour toi donna sa vie,
 Dans la gloire est monté.

Ta dette est acquittée, et ton âme, affranchie ;
 Jésus l'a racheté. »

Ayant été justifié par le sang de Jésus, et sachant que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous désirez par-dessus tout, de lui plaire. Son amour vous pressera par une douce contrainte de marcher dans ses voies, et de vivre pour celui qui est mort et ressuscité pour vous.

Que Dieu daigne accorder cette grâce à chacun de ceux qui liront ces paroles, à cause de Jésus-Christ lui-même ! Amen !

QUESTIONS SUR « ABRAHAM ET ISAAC. »

1. De quoi Genèse XXII nous présente-t-il un exemple bien frappant ?

2. Quelles sont les deux occasions antérieures, dans lesquelles la foi d'Abraham avait été sévèrement éprouvée?
3. Lorsque nous lisons que Dieu *tenta* Abraham, dans quel sens ne devons-nous pas prendre le mot *tenta*?
4. Dans quel autre sens le mot *tentation* peut-il être employé?
5. En quoi l'épreuve d'Abraham différait-elle d'une épreuve ordinaire dans le cas de la perte d'un parent ou d'un enfant?
6. Quelle était la grande question dans cette épreuve d'Abraham?
7. Quelle fut la dernière circonstance qui dut remplir jusqu'aux bords sa coupe d'angoisse?
8. Dans quel moment l'ange de l'Éternel cria-t-il des cieux à Abraham?
9. Quelle est la première chose essentielle pour que nous ayons la paix?
10. Qu'est-ce que Dieu a fait pour nous assurer de son amour?
11. Quelle est la seconde chose sans laquelle nous ne saurions avoir la paix?



Petite Florence.

Flory était une charmante petite fille, âgée de onze ans, quand je la rencontrai quelques jours avant de quitter F.

Dieu avait donné à Flory de bons amis, un joyeux entourage et la santé. Mais j'appris, à peu près deux ans plus tard, qu'elle était morte. Une maladie subite l'affaiblit en quelques heures; sa bonne tante, qui servait

de mère à la pauvre orpheline, lui demanda, si elle, avait jamais prié?

— Oui, tante.

— Et pour quoi priez-vous, chérie?

— Pour que mon nom soit écrit dans le livre de vie de l'Agneau. Et je sais qu'il y est.

— Mais *comment* le savez-vous? demanda mademoiselle —.

D'un petit ton d'étonnement, Flory répondit : « Parce que quiconque demande reçoit. »

Quelques jours plus tard, alors que Flory était beaucoup plus mal, sa tante lui dit : « Vous avez été bien souffrante cette nuit, ma bonne amie. »

— Oui, répondit-elle avec son radieux sourire, mais je suis mieux maintenant.

— Ah! oui, vous êtes mieux maintenant, mais vous pouvez avoir une rechute. En supposant que le Seigneur voulût vous reprendre, seriez-vous heureuse de mourir?

Un peu effrayée, elle répondit : « Non, tante, je voudrais vivre encore un peu ; je ne crois pas être tout à fait assez bonne pour aller maintenant auprès de Jésus. »

— Mais vous vous souvenez, ma chérie, de ce que vous me dites l'autre jour? Vous pensez toujours ainsi, j'espère?

— Oui, tante, mais j'aurais beaucoup de choses à vous dire encore.

La conversation fut interrompue, et dès lors la petite Florence ne put plus avoir d'entretien avec sa tante; les accès revinrent bientôt. Puis, elle regarda tous ses parents et amis qui se tenaient debout autour de son lit, et elle s'écria : « Ah! je suis si heureuse ; je vais dans

la gloire ! » Voyant pleurer sa chère tante, elle dit : « Vous ne devez pas pleurer à cause de moi ; je vais dans la gloire ; » et, de ses doigts, elle essuya les larmes des yeux de sa tante. Flory envoya des messages à ses frères et à ses sœurs, et remercia ceux qui l'entouraient. Puis peu à peu elle s'éteignit ; mais on l'entendait encore murmurer : « Doux Jésus ! — robes blanches ! sang, *précieux sang* ! lui-même — bienheureuse. » Et elle expira.

Chers enfants, dans ce qui nous est d'abord dit de Flory, comme elle savait ou croyait savoir que son nom était écrit dans le livre de vie, on remarque deux choses. Premièrement, elle s'appliquait à elle-même, pécheresse, une promesse faite au peuple de Dieu. Secondement, sa confiance reposait sur le fait qu'elle avait demandé, et elle croyait que le Seigneur lui donnerait ce qu'elle avait demandé. Sans doute il y avait là de la véritable foi ; mais elle était si mêlée avec autre chose, que, quand la mort s'approcha, elle n'était pas tout à fait heureuse de mourir et sentait le besoin de s'entretenir longuement avec sa tante. Au lieu de cela, le Seigneur s'était évidemment révélé lui-même à son âme, et avait parlé lui-même avec elle ; de sorte que dans son départ triomphant, c'était Jésus lui-même — son précieux sang — et les robes blanches dans ce sang, qui la rendaient bienheureuse. Ce n'était ni parce qu'elle avait prié, ni parce qu'elle était assez bonne pour Jésus, qu'elle fut purifiée et sauvée à jamais, mais bien parce que Jésus fut tout à fait assez bon pour elle, et son sang assez précieux. Puissiez-vous connaître ce précieux Sauveur et savoir qu'il vous appartient.



« Mon père ne me tenait-il pas la main ? »

Un père et son petit garçon descendaient un jour une route par laquelle passaient quelques bœufs qu'on menait au marché. Une de ces bêtes prit fantaisie d'enfiler un sentier justement au moment où le petit garçon et son père le traversaient. Le conducteur courut en avant avec son bâton levé pour faire rebrousser chemin à l'animal, qui s'obstinait à descendre le sentier, en courant droit contre le petit garçon. Pendant quelques instants, sa grosse tête et ses cornes furent tout près de l'enfant, sa poitrine velue touchait son visage, et ses durs sabots écrasaient presque ses pieds; cependant le garçon ne recula pas d'un pouce, ne cria pas, et ne montra pas le moindre signe de crainte; mais *tenant la main de son*

père, il resta tout à fait tranquille, ne paraissant pas même effrayé, jusqu'à ce que son père, après de grands efforts, réussit à détourner la tête de l'animal qui passa outre.

Quand le père et son petit garçon arrivèrent à la maison, la chose fut racontée, et on s'étonna tant soit peu de la paix parfaite et de la tranquillité que le garçon avait conservées dans des circonstances aussi dangereuses.

— Comment se fait-il que tu n'aies pas eu peur? lui dit sa mère.

— Peur! s'écria l'enfant d'un air surpris et souriant. Eh! pourquoi? *mon père ne me tenait-il pas la main?*

Cela fut dit d'un ton de si entière confiance, que l'entretien en fut tout à coup terminé.

Maintenant, mes chers petits lecteurs, n'y a-t-il pas pour vous, dans cette petite anecdote, une leçon des plus importantes? Si vous aviez toujours la même conscience de la présence de votre Père céleste, et la même confiance en lui, n'en seriez-vous pas très-heureux? Mais qui sont ceux qui ont droit à une telle bénédiction? Seulement ceux qui ont réellement cru au Seigneur Jésus-Christ (Jean I, 12). Croire au Seigneur Jésus-Christ, c'est se confier en son précieux sang pour ôter tous vos péchés; car quoique vous soyez peut-être très-jeunes, vous êtes des pécheurs, et vous avez autant besoin du sang de Christ, que le plus vieux et le plus méchant homme qui ait jamais existé. Sans cela, mon cher petit lecteur, vous ne pourrez jamais entrer dans le ciel. Vous ne pourrez non plus jamais être heureux, vraiment heureux dans ce monde, à moins que vous n'ayez confiance en ce précieux sang. Mais si, mainte-

nant, vous êtes rendus capables de croire que *tous* vos péchés sont effacés par le sang de Christ, vous êtes sauvés, et sauvés pour toujours. Oui ! pour toujours sauvés. Le ciel est votre patrie, et Dieu, votre Père ! Pensez, mon cher enfant, quel Père il est ! Y a-t-il quelque chose qui soit trop difficile pour lui ? Pouvez-vous jamais être hors de sa vue ? N'est-il pas toujours près ? Et si, croyant au Seigneur Jésus-Christ, vous vous efforcez toujours de penser à lui et à toute sa bonté, et de faire les choses qui lui sont agréables, vous **CONNAITREZ** et *sentirez* que votre Père est toujours près ; et dans quelque peine que vous puissiez être, vous pourrez dire, avec une heureuse confiance : « Mon Père m'a tenu par la main. » (Phil. IV, 9 ; 2 Tim. IV, 17 ; Ps. XXXVII, 24.)



La lettre oubliée.

TROISIÈME PARTIE.

(Suite et fin de la page 91.)

Ce fut la violence, fille de l'égoïsme, qui amena un déluge d'eau sur le monde, pour détruire la race humaine. La terre, couronnée par Dieu d'un arc-en-ciel de promesse, sortit de son baptême d'eau ; mais à peine ce premier arc-en-ciel s'était-il évanoui sur le sommet de l'Ararat, que l'égoïsme — la satisfaction propre par de coupables moqueries — avait attiré une malédiction perpétuelle, sur un tiers de la population du globe. Ce

fut l'égoïsme qui conduisit Lot à Sodome, et chassa Jacob de la maison paternelle, pour ne plus jamais contempler la face de sa mère. Ce fut l'égoïsme qui vendit Joseph en Égypte, et l'égoïsme qui y lia Israël dans des chaînes d'amère affliction, pendant l'espace de quatre cents ans. Mais surtout ce fut l'égoïsme qui vendit notre bien-aimé Sauveur pour trente pièces d'argent et le cloua à une croix ignominieuse. C'est dans cette merveilleuse scène que nous découvrons la vraie nature du *moi*, du moi humain — et, en contraste avec elle, la nature de Dieu. C'est là que l'égoïsme se dépouille lui-même et se montre dans toute la hideuse horreur de sa nudité, en regard et autour des agonies du Rédempteur de l'homme. C'est là que nous contemplons le Fils du Très-Haut, qui était descendu du sein de son Père, pour passer ici-bas une vie de souffrances, comme jamais homme n'en passa, afin que ses rebelles persécuteurs pussent participer à la gloire avec lui-même. C'est là que nous le voyons souffrant par la main de l'homme une mort d'angoisses infinies, parce que l'homme préfère les gages du péché, gagnés par LUI-MÊME, à la vie éternelle qui est le don de Dieu.

Je voudrais m'arrêter ici. Il y a quelque chose de si touchant dans cette scène, qu'il est étonnant que le monde entier, en la considérant, ne chasse pas, d'un commun accord, l'esprit impur de l'égoïsme, et ne mène pas deuil sur son péché, comme le fera le résidu d'Israël dans les temps encore à venir*, chacun à part. Mes chers jeunes lecteurs, j'aimerais que vous vous arrêtassiez aussi. Réfléchissez-y, et non pas un moment

* Zach. XII, 10-14.

seulement — voulez-vous encore persister à exalter cet esprit impur de l'égoïsme et à le mettre au-dessus du saint Sauveur qui était si compatissant et si désintéressé, qu'il mourut pour ses plus grands ennemis?

L'égoïsme, dis-je, était la cause secrète de mon malaise, et je vous prie de vous en souvenir. Je dois vous dire que toutes mes sérieuses impressions s'effacèrent et je serais fâché de vous donner l'idée que ma douleur était une vraie douleur de mes péchés. Partout où est un cœur qui se repent de ses péchés, et désire — quoique faiblement — de plaire à Dieu, je crois que Dieu ne permet jamais au pécheur de s'en débarrasser, jusqu'à ce que l'œuvre de la conversion soit accomplie. Où il y a eu un désir sérieux du salut, et ensuite un retour à l'insouciance et au péché, la cause secrète en est l'égoïsme. Le désir lui-même a la nature du péché, et les rechutes successives sont toujours plus profondes et plus sombres, qu'aucune de celles qui ont précédé cet état.

Ainsi en était-il de moi. Durant des mois je rejetai toute pensée relative à l'important sujet qui avait, pendant quelque temps, attiré mon attention. Je me vouai aux affaires passagères et aux vanités de ma vie journalière et rêvai, pour l'avenir, des plaisirs et des honneurs mondains.

Vers le terme de cette sombre période, eut lieu la scène par laquelle s'ouvre ce petit récit; et quoique je parvinsse à chasser pour un temps toute pensée qui y avait rapport, la semence jetée sur les eaux devait se retrouver après plusieurs jours.

« Qu'est-ce? » pensais-je, en tenant dans ma main une enveloppe bleue — « Ah! la lettre de M^r M.; —

et celles-ci? Oh! elles sont de Mr — et de M^{me} — ! C'était un samedi soir, je fouillais mon pupitre pour chercher quelque papier dont j'avais besoin dans ce moment; mais la vue de ces lettres tourna mes pensées dans une autre direction. J'avais besoin de quelque chose pour passer l'heure qui allait suivre; et souhaitant quelque chose de mieux, je sortis les lettres et les lus soigneusement d'un bout à l'autre. Mes chers lecteurs, cette nuit-là je passai dans mon lit des heures sans sommeil. La voix de Dieu m'avait frappé par ces lettres, et l'affreuse apparition de mes péchés me terrifia, comme je ne l'avais jamais été auparavant. Ce n'était plus la pensée des peines futures (auxquelles je désirais échapper, en chérissant ma nature pécheresse, et voulant la conduire avec moi jusqu'au ciel) qui préoccupait surtout mon esprit. C'était la grandeur de mes péchés, et la colère d'un Dieu justement offensé. J'eus durant quelques jours un combat intérieur, et ensuite je cherchai auprès d'un de mes plus chers amis, instructions et conseils.

Il serait inutile d'essayer, dans les limites de cet article, d'esquisser l'œuvre qui, pendant trois semaines, s'opéra dans mon esprit. Ma conviction de péché devenait chaque jour plus profonde; dans aucune occasion précédente, je ne m'étais senti si réellement misérable. Je cherchais la paix, et pendant un temps, je ne pus la trouver. Ce fut quand j'étais seul, — seul avec l'Esprit de Dieu — qu'il me la communiqua enfin. Je passai en revue tous les désirs coupables que je pouvais rappeler à mon souvenir, et je les opposais ensuite au Fils de Dieu. Tout à coup un sentiment de l'atrocité qu'il y avait à comparer Christ, même un instant, avec quel-

que autre chose, dans les cieux ou sur la terre, m'accabla; et ce fut alors, que le Seigneur m'adressa ces paroles bénies : « *C'est une chose véritable et digne d'être entièrement reçue, que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier !* »

« *Dont je suis le premier !* » Ce n'est que lorsqu'on a reconnu cela, que le cœur humain est disposé à recevoir Christ. Jusqu'alors, quoiqu'il puisse y avoir un sentiment réel du péché, il y a toujours une part secrète d'égoïsme qui tient la porte du cœur fermée à Christ. C'est dans le cœur vide et brisé que Jésus entre. Dieu veuille qu'il y en ait beaucoup de tels pour lui aujourd'hui parmi mes lecteurs. « Voici, » — ce sont ses paroles — « voici, je me tiens à la porte et je heurte; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi. »

J'ai commencé cette troisième partie par la citation d'une de ces lettres qui furent le moyen dont Dieu se servit pour réveiller en moi la conscience du péché; je la terminerai par quelques phrases de cette lettre.

« Nous ne faisons jamais le bien avant d'être allés à Jésus comme de pauvres pécheurs perdus. *Tout est mal*, imparfait et misérable jusqu'alors; il n'y a aucune force pour faire le bien, tant que nous n'avons pas reçu une vie nouvelle en croyant en Jésus. »

« C'est vraiment une chose pénible d'apprendre que nous avons des cœurs *entièrement* mauvais et trompeurs. Dieu nous le dit dans sa parole; mais nous sommes si lents à croire ce qu'il nous dit sur nous-mêmes, qu'il permet que nous le découvriions par les tristes

fruits qui sont les résultats du mal qui est au dedans de nous. »

« Même dans le cœur et dans les voies d'un enfant, on peut trouver les semences de toutes les choses terribles que Dieu déclare sortir du cœur de l'homme, et les péchés dans lesquels nous tombons si fréquemment, ne font que prouver la corruption totale de la source dont ils découlent. O mon cher — ! quel soulagement pour ceux qui croient ce que Dieu leur dit sur eux-mêmes, de croire aussi ce qu'il leur dit de Jésus ; l'un est aussi vrai que l'autre — le Dieu, qui nous fait connaître à nous-mêmes, dans tout l'odieux de nos péchés, nous dit aussi qu'il a tant aimé le monde que de donner son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »



La maison de la paix.

La plupart d'entre vous, chers lecteurs, savent qu'il y a plusieurs sortes de paix. Il y a ce que nous pouvons appeler une paix extérieure, qui existe quand il n'y a rien de propre à nous troubler dans nos circonstances de tous les jours ; et il y a une paix intérieure, qui est la paix de l'âme. L'une et l'autre sont à désirer, mais surtout la paix de l'âme.

Il y a aussi la paix de l'homme et la paix de Dieu ; elles diffèrent beaucoup l'une de l'autre. La paix de l'homme n'est pas ce qu'elle dit être ; car l'Écriture nous déclare que l'homme criera : « paix, » même à la veille de la destruction (1 Thess. V, 3) ; et encore que

« il n'y a point de paix pour le méchant, a dit mon Dieu » (Ésaïe XLVIII, 22). De là vient que l'homme, *comme homme*, ne sait pas ce qu'est la paix, en tant qu'il ne connaît pas le « Dieu de paix » (Phil. IV, 9). — Et de là vient que le monde est éloigné de la paix et du bonheur.

N'en est-il pas ainsi, chers enfants? Regardez autour de vous et voyez régner partout la confusion et le désordre. Voyez les débats, les divisions et les disputes abonder de toutes parts. Ah! oui, le cœur de l'homme est bien, selon le langage de la Parole de Dieu, « comme la mer qui est dans la tourmente, quand elle ne se peut calmer, et que ses eaux jettent de la bourbe et du limon » (Es. LVII, 20).

La terre aussi est pleine de violence. Comme il en était anciennement quand « Dieu vit la méchanceté de l'homme qui était grande » (Gen. VI), ainsi en est-il maintenant. Le monde ne progresse pas en bien, mais va « en empirant, séduisant et étant séduits » (2 Tim. III, 13).

N'avez-vous pas entendu parler, chers enfants, des terribles guerres qui ont dernièrement sévi dans différentes parties du monde? Des milliers et des milliers ont été tués, laissant des multitudes de petits orphelins. Même le récit de ces batailles était vraiment lamentable.

Non-seulement l'homme est en guerre avec ses semblables, mais tout homme qui n'aime pas Jésus est en guerre contre son Créateur. N'est-ce pas une triste chose? Oui, en guerre contre Dieu! Car « l'insensé dit en son cœur: Il n'y a point de Dieu » (Ps. XIV, 1). C'est-à-dire, s'il pouvait réaliser ses propres pensées,

il n'y aurait point de Dieu. Ah ! quel monde pécheur — quel monde perversi que celui dans lequel nous vivons. Et c'est le péché, le péché qui a fait tout cela ! Car où est le péché, là est la confusion et toute espèce de mal.

Mais, chers enfants, je puis diriger vos regards vers une scène qui est l'inverse de celle-là ; vers un séjour de joie — une maison de paix, là-haut ; où les combats sont inconnus, où les disputes ne parviennent jamais ; où la paix coule comme un fleuve ; où sourit le Dieu de la paix, où règne le Prince de paix, et où les enfants de paix se réjouissent ; où il n'y a ni circonstances extérieures pour abattre, ni sentiments intérieurs à déplorer, mais où tout, tout est, merveilleusement et éternellement, paix.

Mais je voudrais, chers enfants, que vous prissiez cette paix au sérieux, *maintenant*. En quelque mesure, quiconque connaît Jésus comme son Sauveur, la possède même dans ce monde. En effet Jésus l'a promise : « Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix » (Jean XVI, 33). Précieuse pensée, n'est-ce pas ? Comme Jésus, qui, pendant l'orage impétueux, dormait tranquillement et paisiblement, et qui ne se réveilla que pour calmer les craintes de ses compagnons. Oh ! si dans ce monde il est un objet qu'on puisse envier, c'est le sort d'un heureux et paisible chrétien !

Mais, hélas ! — je m'imagine entendre quelque cher petit enfant dire en tremblant : — « Hélas ! je ne suis pas chrétien ! » Quoi, cela peut-il être vrai ! Pas chrétien ! Pensez ce que cela implique, cher enfant. Eloignement de Dieu, et association avec les mauvais esprits ; tourments ici-bas, et ensuite une misère éter-

nelle. Que vous importe qu'il y ait une maison de paix en haut, si vous ne voulez pas y entrer? A quoi vous sert que nous parlions de ses joies, si vous ne les désirez pas? Et pourquoi ne seriez-vous pas les bienvenus? Oh! oui, Jésus dit : « Venez. » Êtes-vous trop indignes? Oh! non! « *Quiconque* veut, qu'il vienne. » Venez donc, cher enfant. Il peut être vrai que jusqu'à cet instant vous n'avez pas été chrétien; mais *maintenant* regardez à Jésus, croyez en Jésus, confiez-vous en l'efficace de son sang, et alors vous sentirez toujours plus que sa paix est votre paix : Cette paix que le monde ne peut ni donner, ni ravir; cette paix que l'Écriture appelle : « La paix de Dieu qui surpasse toute intelligence » (Phil. IV, 7).

Et puis, outre l'avantage de posséder cette paix ineffable dans vos âmes maintenant, outre le privilège de connaître Christ, qui est « notre paix » (Ephés. II, 14), vous aurez la certitude d'être bientôt recueillis dans la maison de paix d'en haut. Vous pourrez alors en parler comme de *votre* demeure, de *votre* héritage, en communion avec tous les saints. Quelle bienheureuse société vous y rencontrerez! Venez donc, cher enfant, choisissez votre lot avec le peuple de Dieu, et quand même ce choix vous ferait perdre quelque chose ici-bas, ces pertes seront plus que compensées même dans ce monde; et quant au monde à venir, ce qui est exprimé dans une hymne est la vérité :

« Là, plus de maux, plus de tristesse ;

Les peines du désert ont pris fin pour jamais.

Là tous les cœurs heureux, dans l'allégresse,

Savourent l'éternelle paix ! »

Le chêne et l'arbrisseau.

On dit que le chêne est superbe.
 Pour donner raison au proverbe
 D'un seul exemple il me suffit.

Un chêne à qui les ans n'avaient fait que profit,
 D'un air très-satisfait, fier comme l'opulence,
 Pensait à sa grandeur. (Quand on est vieux, l'on pense.)
 Près de lui se trouvait un modeste arbrisseau
 D'apparence chétif, sans rien qui le fit beau.

Un jour, l'arbre à l'humeur hautaine,
 Vous comprenez que c'est le chêne,
 Lui dit, d'un fort dédaigneux ton :

Pauvre petit, quelle comparaison
 Entre le Roi des bois et l'arbuste fragile ?
 Sur la terre où tu vis, n'es-tu pas inutile ?
 Tandis que moi, je suis le plus bel ornement
 De la riche nature, et que non-seulement
 Je suis aimé partout, mais partout nécessaire !
 Un bûcheron survint pour juger de l'affaire ;
 Et, sa hache à la main, il décida bientôt
 Que puisque le grand chêne était monté si haut,
 Il fallait qu'il tombât. Alors, sur sa parole,
 La hache en l'arbre entra. (La hache est le symbole
 Du divin jugement.) Puis un instant après
 Tombait avec fracas le maître des forêts.
 Ainsi doit périr l'homme en qui l'orgueil est maître,
 L'homme déchu, pécheur, qui, pour ne point connaître
 Son état devant Dieu, dort sur la vanité.
 Mais toi, mon cher enfant, accepte la bonté
 Du Dieu pour qui juger est un travail étrange ;
 Accepte, car tu n'as rien à perdre à l'échange :
 Pour l'amour de Celui que meurtrit le roseau
 Il vaut mieux n'être qu'arbrisseau.



Une promenade au bord de la mer

Dans le milieu de l'été dernier, je passai quelques jours au bord de la mer ; le dimanche j'allai au petit village pêcheur de L., où je fus bien heureux dans le culte du Seigneur, et dans la communion de quelques-uns de ses chers enfants. Dans la soirée, moi et ma femme qui m'avait accompagné, nous retournâmes à notre logement à S. distant d'environ trois milles (une heure ou 5 kilomètres) du village ; la soirée était délicieuse. Nous longeâmes le rivage, ayant la mer à notre droite. C'était très-joli d'entendre le bruit des vagues qui arrivaient doucement sur le sable de la plage ; c'était aussi un beau spectacle de voir de petits bateaux

pêcheurs et de plus grands bâtiments, cinglant à distance. La campagne de même était ravissante, les champs de blé étaient presque mûrs, et les arbres, en grand nombre, avaient revêtu leur aimable verdure. L'air, en outre, était calme et serein, et le brillant soleil d'été se couchait dans toute sa splendeur. Certainement « l'Éternel est bon envers tous ; et ses compassions sont au-dessus de toutes ses œuvres » (Ps. CXLV, 9).

Comme nous cheminions, en jouissant de cette vue, et nous entretenant ensemble « de la bonté et des compassions du Seigneur, » un garçon de dix à douze ans, au visage honnête et ouvert, s'approcha de nous en témoignant le désir d'entrer en conversation avec nous, ce à quoi nous consentîmes volontiers. Il nous conta alors que son père était un pêcheur, qui demeurait dans le village que nous venions de quitter, et que lui-même allait à S. pour s'occuper à pêcher des huîtres. Il nous parla aussi d'autres choses qui lui tenaient à cœur ; ainsi il nous informa qu'il y avait eu récemment beaucoup de maladies dans le village, que lui-même avait été si malade qu'on pensait qu'il allait mourir. « Et si vous étiez mort, dis-je, où seriez-vous allé et que seriez-vous devenu ? » Aussitôt qu'il eut compris ma question, il répondit : « Au ciel sûrement. » Une fois commencée, la conversation continua comme suit.

— Comment savez-vous que vous seriez allé au ciel ?

— Parce que je lis la Bible, surtout les dimanches, et que je n'ai jamais rien fait de mal.

— Vraiment ! jamais ?

— Non, jamais ; car maman me surveille et ne me laisse jamais sortir depuis six heures.

— Quoi ! supposez-vous donc que toutes les mauvaises choses sont commises après six heures ?

— Oui, sans doute ; car alors les gens vont boire, et il y en a quelquefois qui sont mis en prison ; et les maisons aussi sont souvent dévalisées pendant la nuit : et je n'ai jamais fait de telles choses.

— Eh bien ! je suis content de savoir que votre mère prend tant de soin de vous et que vous avez été préservé de si mauvaises compagnies et de si méchantes actions ; cependant vous avez bien fait des mauvaises choses pendant votre vie, n'est-ce pas ?

— Non, point du tout.

— Quoi ! ne fîtes-vous jamais *rien* de mal ? Par exemple, n'avez-vous jamais dit un mensonge ou quelque chose de ce genre ?

— Non, jamais.

— Eh bien ! pensais-je, ce pauvre petit garçon se trouve très-bon. Mais comme je savais que ses pensées étaient contraires à la parole de Dieu qui déclare que « tous ont péché » (Rom. III, 23), et que « il n'y a point de juste, non, pas même *un seul* » (Rom. III, 10), je désirais qu'il reconnût qu'il était pécheur et que Jésus-Christ était le Sauveur des pécheurs. Ainsi après quelques instants de silence je lui dis : « Bien, vous dites que vous lisez la Bible, et j'en suis bien aise ; mais n'avez-vous pas vu que Dieu nous dit, que nous sommes tous pécheurs, — oui, tous, chacun de nous, jeunes aussi bien que vieux ; que nous sommes nés dans le péché ; que nous avons des cœurs méchants ; que nous avons tous de mauvaises pensées ; que nous avons tous commis de mauvaises œuvres ? Il est vrai qu'elles peuvent ne pas nous paraître mauvaises, mais Dieu connaît

tout ce que nous pensons aussi bien que tout ce que nous disons ou faisons ; et il ne laissera pas passer un seul péché. Je veux vous faire une question. Supposons un garçon plus grand et plus fort que vous, qui vous frapperait et vous battrait, ne le frapperiez-vous pas à votre tour, si vous le pouviez ? »

— Oui, certainement.

— Et si vous ne pouviez pas lui donner des coups, n'éprouveriez-vous pas tout au moins de la haine contre lui ?

— Oui.

— Eh bien, mon garçon, je ne doute pas que vous ne m'ayez dit la vérité ; mais je dois vous rappeler que, selon la Parole de Dieu, *la colère est un péché* ; et vous avez montré que *vous aviez de la colère dans votre cœur*, et que l'occasion seule vous manque pour la mettre en action. Je n'ai pas l'intention de vous blâmer, mais je voudrais vous faire voir que vous êtes *pécheur*, et que puisque vous avez le péché dans le cœur, vous n'êtes pas prêt pour le ciel, à moins que vous ne soyez lavé de vos péchés dans le sang de Jésus-Christ, et rendu parfaitement net, car Dieu ne peut souffrir aucun péché. Ainsi donc, comme Dieu dans sa bonté a envoyé son cher Fils pour mourir sur la croix pour des pécheurs — afin que, par l'effusion de son précieux sang, tous ceux qui croient en lui obtiennent le pardon de leurs péchés, et soient rendus capables de paraître en la présence de Dieu, et de demeurer toujours avec lui, — oui, Jésus-Christ, qui souffrit une fois pour les péchés, lui juste pour les injustes, est maintenant ressuscité et assis à la droite de Dieu dans les cieux, où il attend le moment de venir chercher et prendre auprès de lui tous

ceux qui viennent à Dieu par lui. J'ai la confiance, mon cher garçon, que vous serez enseigné de Dieu à reconnaître que vous êtes vraiment un pécheur, et qu'ainsi vous serez amené à vous confier en Christ comme en votre Sauveur.

Peu après cette conversation, ce petit garçon candide, mais rempli de propre justice, nous quitta pour continuer sa route, tandis que nous-mêmes poursuivions notre jolie promenade.

Et maintenant, mon cher lecteur, quel effet la lecture de ce récit véritable a-t-elle produit sur votre cœur? Savez-vous, que quelque jeune que vous puissiez être, vous êtes par nature un pécheur, et que vous avez offensé Dieu en pensées, en paroles et en actes? La parole de Dieu qui est la vérité, nous dit que « la folie est liée au cœur d'un enfant » (Prov. XXII, 15), et que « la pensée de la folie, c'est le péché » (Prov. XXII, 9); et quel est l'enfant qui n'a pas eu souvent de folles pensées, et n'a jamais entretenu des sentiments de méchanceté ou de colère contre quelqu'un, sans parler de tant de paroles et de tant d'actes coupables? Mais quel bonheur il y a, pour celui qui est enseigné de Dieu, de savoir qu'il est *un pécheur* — de savoir aussi que Jésus-Christ est venu dans le monde, pour sauver des pécheurs (1 Tim. I, 15). Il disait lui-même : « Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs à la conversion » (Luc V, 32); et aussi, comme vous l'avez souvent entendu : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez point; car le royaume de Dieu est à ceux qui sont tels » (Luc XVIII, 16).

Puissiez-vous donc entendre sa douce voix pour venir à lui, comme à votre Sauveur et y apprendre le pardon

de vos péchés, par son précieux sang. Alors vous n'aurez plus peur de Dieu, mais vous serez en paix avec lui et vous le connaîtrez comme votre Père céleste, qui vous aime d'un amour parfait; et à cause de son grand amour pour vous, vous serez contraint de l'aimer; vous désirerez aussi lui plaire et faire sa sainte volonté.



L'Agneau de Dieu.

Jean I, 29.

Mes chers enfants. — Un des caractères les plus précieux sous lesquels le Seigneur Jésus-Christ se révèle à nous, est celui d'*Agneau de Dieu*. Il a beaucoup d'autres titres encore; il est parlé de lui dans l'Écriture comme du Juge, du grand Souverain Sacrificateur, du roi des Juifs, etc., etc., mais le titre d'Agneau de Dieu, est un des plus bénis pour nous. Dans le premier chapitre de l'évangile de Jean, nous lisons que Jean Baptiste, voyant Jésus venir à lui, le désigna comme étant « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » Le jour suivant, le voyant de nouveau, Jean dit : « Voilà l'Agneau de Dieu. » Les Juifs auxquels il s'adressait, devaient comprendre ce qu'il voulait dire en appelant Jésus « l'Agneau de Dieu, » car le prophète Esaïe avait parlé de celui qui serait « conduit comme un agneau à la houcherie, » et qui devait « donner son âme en sacrifice pour le péché. » — De plus ils voyaient le sacrificateur offrir matin et soir un agneau, et à la fête

annuelle de Pâque, l'agneau était égorgé, pour leur rappeler, non-seulement la sortie d'Égypte, mais aussi pour attirer leur attention sur la grande délivrance que Dieu voulait opérer, en les retirant de l'empire de Satan et de la mort, par le moyen de l'Agneau que lui-même donnerait.

Vous savez, mes chers enfants, que Dieu créa l'homme bon, et que Satan le tenta à pécher contre lui. Mais Dieu est saint, et sa loi est très-sainte, ainsi le péché ne peut subsister devant lui; il est juste et pour cela il doit punir le péché; s'il ne le punissait pas, le péché serait ainsi encouragé, et les hommes deviendraient toujours plus pervers.

Mais Dieu est plein d'amour, il ne veut pas punir ses pauvres créatures pécheresses, quoiqu'elles le méritent, c'est pourquoi il a pourvu à un moyen de punir le péché, en sauvant le pécheur. C'est là ce que l'Évangile nous dit, et l'Évangile est une bonne nouvelle, puisqu'il nous apprend de quelle manière Dieu a sauvé le pécheur, tout en punissant le péché, et comment il peut pardonner au coupable, sans mettre de côté sa sainte loi.

La loi de Dieu exige que le péché soit puni; ainsi la condamnation devait tomber sur nous, mais Dieu, dans son grand amour, a voulu sauver le pécheur, c'est pourquoi il a envoyé son propre Fils afin qu'il subit le châtement à notre place. Et son cher Fils, notre bien-aimé Seigneur Jésus-Christ, bien qu'il connût que pour nous sauver, il devait déposer sa gloire, et venir ici-bas souffrir la mort, s'est mis volontairement à notre place, afin de nous retirer d'une perdition éternelle.

Vous n'avez aucune idée, mes chers enfants, des cruelles souffrances que le Fils de Dieu a endurées, afin

que nous puissions jouir du bonheur éternel. Lorsqu'il était sur la croix, percé par les clous qui déchiraient ses membres bienfaisants, il souffrait, non-seulement les douleurs les plus aiguës du corps et de l'esprit, il n'était pas seulement exposé à toute la malice de Satan, aux insultes et aux moqueries de ses meurtriers, mais ce qui était pire encore, lui, qui était saint, qui avait en horreur le mal, était « chargé » de tous les péchés de l'humanité; car « le Seigneur, » est-il écrit dans Esaïe, « a mis sur lui l'iniquité de nous tous. » Et pendant que Jésus était ainsi fait péché pour nous, Dieu cacha sa face de son Fils bien-aimé, et les flots de la colère de Dieu l'atteignirent. Ce fut pour Jésus un moment d'inexprimables souffrances, dont le poids, lorsqu'il était dans le jardin de Gethsémané, lui fit suer des grumeaux de sang, et le fit s'écrier : « O Père ! s'il était possible que cette coupe passât loin de moi, » mais il accepta la volonté de Dieu, et immédiatement il s'écria : « Toutefois non point ce que je veux, mais ce que tu veux. »

Dès le commencement, Dieu savait ce qui devait arriver; il avait prévu la chute de l'homme, et préparé sa délivrance dès les temps éternels. Aussitôt qu'Adam et Ève eurent péché, Dieu, dans sa grande miséricorde, leur dit qu'il avait pourvu à un moyen de les sauver; mais comme il ne voulait pas envoyer son Fils immédiatement, il ordonna au peuple de lui offrir des sacrifices, qui annonceraient et préfigureraient Christ et sa mort. Par ces sacrifices, Dieu enseignait au peuple, que l'humanité devait être sauvée par le sang de Jésus, le véritable Agneau de Dieu. Nous lisons qu'Abel ap-

porta un agneau en offrande à l'Éternel ; cet agneau était une figure du Seigneur Jésus-Christ.

Je désire, mes chers enfants, que vous compreniez bien ce qui est dit ici sur ce sujet, et je prie Dieu, que par son Saint-Esprit, il scelle dans vos cœurs l'instruction que nous pouvons en retirer.

Lorsqu'un Juif offrait un sacrifice à Dieu, il confessait, par cet acte même, son mauvais état, il reconnaissait qu'il méritait la mort, et que la sainteté de Dieu exigeait que le péché fût expié. Vous ne comprendrez jamais toute la valeur du sang de Christ si vous ne vous reconnaissez pas pécheurs et entièrement perdus. C'est parce que nous méritions la mort que Jésus l'a soufferte ; il s'est mis à notre place pour subir le jugement de Dieu, comme une personne se mettrait à la place d'une autre pour souffrir la punition que celle-ci méritait.

Jésus savait que la loi de Dieu était « sainte, juste et bonne, » c'est pourquoi il n'a pas voulu la mettre de côté, mais plutôt expier lui-même le péché, comme elle le demandait ; en agissant ainsi, il a, comme dit l'Écriture, « magnifié la loi de Dieu et l'a rendue honorable. »

Et maintenant, chers enfants, si vous croyez réellement en Jésus, comme étant l'Agneau de Dieu, qui a expié vos péchés par le sacrifice de lui-même, vous n'avez pas à craindre la punition de Dieu, car il ne réclamera pas deux fois le salaire de nos péchés ; il l'a demandé à notre Sauveur, qui a entièrement acquitté notre dette. Si vous sentez dans vos cœurs que vous méritez la mort, et un éternel bannissement de la présence de Dieu, comme châtiment de vos péchés, et si vous vous confiez de tout votre cœur en Jésus, comme

en l'Agneau de Dieu sans défaut et sans tache qui est mort à notre place, Dieu, pour l'amour de lui, vous pardonnera tous vos péchés.

Vous voyez donc pourquoi Jésus-Christ est appelé « l'Agneau de Dieu, » et quel intérêt vous avez à le connaître comme tel, car s'il n'était pas venu s'offrir en sacrifice, vos péchés n'auraient pas pu vous être ôtés.

Ce que je vous dis là, mes enfants, est une chose étonnante et merveilleuse, car qu'y a-t-il de plus merveilleux que Dieu ait donné son propre Fils pour sauver les pécheurs? C'est une chose qu'aucun homme n'aurait pu imaginer, et c'est la preuve la plus éclatante de la grâce et de l'amour de notre Dieu. Quand l'homme a péché et s'est rebellé contre lui, ce Dieu Tout-Puissant aurait pu anéantir le monde et l'humanité, et créer des milliers de mondes plus beaux encore que le nôtre, et les peupler d'êtres qui l'auraient servi fidèlement et constamment. Mais le cœur et l'amour de Dieu n'eussent pas été satisfaits, c'est pourquoi il a formé et exécuté le magnifique plan de la rédemption par le don de son propre Fils pour leur rançon.

Ne voulez-vous pas, chers enfants, en voyant ce surprenant amour de Dieu, lui donner aussi votre cœur? Et ce n'est pas pour ses amis que Dieu a livré son Fils. « Dieu montre son amour envers nous, en ce que, lorsque nous n'étions que *pécheurs*, Christ est mort, » et cela pour ceux qui étaient « *sans Dieu*. » Il est mort pour ceux qui le haïssaient et qui l'ont crucifié.

Quand vous pensez à ce qu'il en a coûté au Fils de Dieu de vous racheter, quand vous pensez à son inexprimable angoisse dans le jardin de Gethsémané, et à

son agonie sur la croix, alors qu'il était chargé de la malédiction de Dieu pour tous nos péchés, n'êtes-vous pas disposés à vous écrier : « Certainement il n'y eut jamais d'amour semblable à celui-là. » Et en effet il n'y en eut jamais, chers enfants; la Bible nous dit qu'il « surpasse toute intelligence. » C'est cet amour qui fonde le cœur le plus dur. C'est cet amour qui sera le sujet de nos louanges pendant toute l'Éternité.

Dans l'Apocalypse, il est souvent question de « l'Agneau de Dieu qui a été immolé. » Nous y lisons que toute la réunion des saints tombe devant lui et l'adore; ils ont des harpes dans leurs mains, et toutes ces harpes et toutes ces voix sont d'accord pour chanter ses louanges en disant : « Tu as été mis à mort, et tu nous as rachetés à Dieu par ton sang. »



Je voudrais être heureuse!

Telle était la manière de s'exprimer d'une pauvre enfant, que le Seigneur avait couchée sur un lit de douleurs, et dont la figure défaite et les yeux enfoncés disaient trop bien qu'elle allait bientôt quitter ce monde de souffrance et de peines. Une personne veillait près d'elle, en désirant le salut de cette enfant; et c'est par cette amie qu'elle entendit parler de la bonne nouvelle de Jésus qui descendit ici-bas pour « sauver des pécheurs. » Mais cependant elle ne pouvait pas se réjouir, car elle ne savait pas (par le moyen du Saint-Esprit) que Jésus avait ôté tous ses péchés par le sacrifice de lui-même; et quelque jeune qu'elle fût elle ne

pouvait être heureuse tant qu'elle ne savait pas que tous ses péchés étaient pardonnés.

J'avais prêché sur le Psaume XXXII, et j'avais montré que le bonheur dont il est là question, ne pouvait être connu et senti réellement qu'autant que nous savions que tous nos péchés étaient pardonnés par le sang de l'Agneau. Cette même soirée, dans la chambre de la malade, je répétais la même précieuse bonne nouvelle; redisant sa phrase favorite : « Je voudrais être heureuse, » je dis alors à cette petite fille : « Si vous pouviez voir Jésus entrant par la porte et qu'il vous dit que vos péchés sont pardonnés, cela ne vous rendrait-il pas heureuse ? » « Certainement, certainement, » répondit-elle. « Eh bien, ma chère, si vous croyez qu'il mourut pour vous, il vous dit dans sa parole, que vous *êtes* sauvée, et ainsi vous serez heureuse à jamais. » Sa figure sembla s'illuminer, en écoutant ce témoignage merveilleux d'amour et de grâce; elle le crut et se réjouit, et le vendredi suivant elle délogea pour être « toujours avec le Seigneur. » Peu de mois après, la chère amie qui m'avait prié de la visiter s'en alla aussi vers le Sauveur, pour l'amour duquel elle avait cherché les pauvres et trouvé parmi eux cet agneau du troupeau.

Et maintenant, mes chers enfants, êtes-vous heureux ? Si vous l'êtes, qu'est-ce qui vous procure le bonheur ? Croyez-vous en Jésus ? C'est ce qui fit que le pauvre geôlier — put se réjouir, — c'est ce qui rendit cette petite fille heureuse, — c'est ce qui rendra heureux tous ceux qui reçoivent Jésus : « Bienheureux est celui dont les transgressions sont pardonnées, et dont les péchés sont couverts » (Ps. XXXII, 1).





L'hôpital.

Quelques-uns de mes jeunes lecteurs ont-ils jamais été dans les salles d'un hôpital, où l'on voit de chaque côté de la chambre une rangée de lits propres, dont chacun est occupé par quelque pauvre patient? Chers enfants, si vous possédez de bons parents et des demeures confortables, priez pour ceux qui, dans la pauvreté et la maladie, ne peuvent avoir de main de mère pour arranger leurs oreillers; et qui cependant sont reconnaissants de ce que des maisons sont préparées pour ceux qui n'en ont point, des médecins, des gardes et des remèdes pour ceux qui, s'ils étaient négligés et abandonnés, souffriraient et mourraient.

Il y a quelque temps que j'allai, avec un ami, visiter le nouvel et vaste hôpital à D. C'était à l'heure où le bon chapelain fait la prière dans la salle d'école. Nous pensions qu'au lieu de pouvoir causer avec quelques-uns des pauvres habitués de la maison, nous devrions nous contenter de regarder le bâtiment. A notre agréable surprise, on nous invita à visiter une ou deux des salles de malades, et une jolie jeune femme nous conduisit à travers de longs corridors au pied de l'escalier de pierre qui conduisait à la chambre que nous cherchions.

Nous entrâmes ; huit ou dix lits étaient occupés, chacun par quelque pauvre malade, et des gémissements se faisaient entendre à chaque instant. Nous passâmes de l'un à l'autre, et enfin une pauvre fille près de sa fin attira notre attention. Je lui demandai si elle pouvait lire. « Non, dit-elle, j'aimerais le pouvoir. »

— Croyez-vous vous guérir ?

— Je crains que non, répondit-elle en pleurant.

— Et vous le désirez pourtant, n'est-ce pas ?

— Oui, je ne voudrais pas mourir.

— Le craindriez-vous ?

— Oui, je ne suis pas prête.

Je lui parlai de Jésus et lui répétais ce verset : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous donnerai du repos. »

— Oui, j'aimerais aller à Christ, mais je ne le puis pas telle que je suis, je ne suis pas prête.

Comme mon cœur souffrait en voyant cette jeune fille malade et troublée. Les joues en feu, les yeux pleins de larmes, elle écoutait avidement les paroles que me rappelait ou me suggérait sa réponse.

« Tel que je suis, pécheur et misérable,
Me confiant au sang qui fut versé pour moi,
J'entends ta voix d'amour, ton appel charitable ;
Agneau de Dieu, je viens à toi ! »

Nous visitâmes encore plusieurs lits de malades ; comme je m'approchais, mon ami disait à un patient angoissé : « Vous devez aller à Christ, vous devez vous confier pleinement en lui ; je ne dis pas avec présomption, mais vous devez vous confier en lui avec assurance. » Quelques-uns étaient insoucians, plusieurs agités, et un ou deux, je crois, avaient déjà trouvé le Sauveur qui dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. »

Une pauvre femme qui ne pouvait pas lire, demanda en pleurant : « Dois-je périr par manque de secours ? » « Non, répondis-je ; cela ne peut être, car Dieu voyant que vous étiez perdue, a envoyé son Fils dans le monde, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Puis à sa demande, je lui lus deux fois ce verset et les suivans du troisième chapitre de l'Évangile de Jean.

A notre visite suivante nous trouvâmes nos pauvres amis dans le même état. La jeune fille atteinte de consommation, Susanne Clerc, à laquelle j'avais envoyé une copie de : « Tel que je suis etc. » avait réussi à en apprendre deux versets en priant une des malades de les lui lire. Elle les récitait avec une sérieuse simplicité qui m'allait au cœur.

Enfants, ne voulez-vous pas prier pour les pauvres malades ? Et si Dieu a béni quelques-uns de vous en lui donnant des biens temporels, procurez-vous la joie d'en faire part à ceux qui souvent sont dans le dénuement

le plus grand. Combien de misères et de pauvreté il y a autour de nous. Faites-vous ce que vous pouvez pour consoler quelque affligé ou subvenir aux besoins d'un enfant pauvre? Vous pouvez n'avoir pas beaucoup à donner, eh bien! donnez un sou, une bonne parole, un acte de dévouement. Tâchez chaque jour de votre vie de faire quelque chose pour quelqu'un. Souvenez-vous que :

« Je ne mérite rien de plus que mes semblables

Et Dieu m'a cependant donné plus qu'à plusieurs. »

Et pensez à l'amour de Celui qui « se donna *lui-même* pour nous. »



Celui qui souffre avec patience.

Nous nous sommes occupés, le mois dernier, de l'amour qu'Abraham manifesta envers Dieu en offrant Isaac, et de l'amour que Dieu constata envers nous en donnant son Fils unique pour mourir à notre place, afin que nous fussions sauvés. Mais il y a des enseignements pour nous dans la soumission d'Isaac à la volonté de son père, ainsi que dans celle du père en le livrant à Dieu. Isaac devait être un jeune homme — non plus un enfant — quand il alla avec son père à la montagne de Morija. C'est pourquoi si Isaac avait voulu résister à son père en employant toutes ses forces, il est des plus probables que son père n'aurait pas réussi à le lier et à le coucher sur le bois de l'autel. Quelle est donc belle, cette soumission à son père! Se livrer sans ré-

sistance entre les mains de son père, alors que celui-ci était sur le point de lui ôter la vie — c'était là quelque chose d'aussi merveilleux que l'acte d'Abraham offrant le bien-aimé de son cœur au Dieu qui demandait ce sacrifice de la main de son serviteur.

La soumission volontaire et passive d'Isaac, chers enfants, ne nous rappelle-t-elle pas celui qui est plus grand qu'Abraham ou Isaac, et duquel il est écrit : « Il a été navré et affligé, toutefois il n'a point ouvert sa bouche ; il a été mené comme une brebis à la boucherie, et comme un agneau muet devant celui qui le tond ; en sorte qu'il n'a point ouvert sa bouche. » C'était ce passage d'Ésaïe LIII, que l'eunuque éthiopien lisait dans son chariot, quand Philippe l'accosta et commença, par cette écriture, à lui annoncer Jésus. La question de l'eunuque était : « De qui est-ce que le prophète dit cela ? Est-ce de lui-même ou de quelque autre ? » Philippe répondit : « de JÉSUS. » C'est lui qui, patient comme un agneau, fut emmené pour être crucifié. Il se laissa clouer à la croix ; et il y resta suspendu, en butte à toute espèce d'insultes et d'outrages, jusqu'à ce que ayant épuisé la coupe des souffrances, il dit : « Tout est accompli, » et il remit son esprit.

« Oui, Jésus nous aima plus que sa propre vie,

Lui qui, pour nous sauver, souffrit tant de douleurs. »

Ce n'est que lorsque nous considérons ce qu'est Jésus, et que nous pensons à son pouvoir et à sa gloire, que nous pouvons comprendre combien c'était chose merveilleuse et bénie de sa part, de souffrir avec cette soumission toute passive. Une brebis ou un agneau, si doux et calme dans tous ses mouvements, est conduit à la boucherie et ne fait aucune résistance : Mais il ne

sait rien de la mort qu'il va souffrir. On dit qu'un petit enfant sourit à son meurtrier qui allait lui ôter la vie; mais lui aussi ignorait le danger qui le menaçait, et s'il l'avait connu il n'aurait eu aucune force pour y résister. Un criminel peut se soumettre à la force de la loi, et subir patiemment le châtement qu'il sait avoir mérité, tout comme il sait qu'il ne pourrait s'y soustraire. Un petit garçon supportera parfois la violence d'un de ses camarades tellement plus grand et plus fort que lui, qu'il lui serait inutile d'y opposer résistance. Mais tous ces exemples ne peuvent expliquer la soumission de Jésus à tout ce qu'il dut endurer. Il n'y avait pas en lui ignorance, comme dans le cas de l'enfant ou de l'agneau. Il connaissait tout ce qui l'attendait : « J'ai à être baptisé d'un baptême; et combien suis-je pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli! » (Luc XII, 50.) « Or il arriva, comme les jours de son élévation s'accomplissaient, qu'il dressa sa face résolument pour aller à Jérusalem » (Luc IX, 51). Il connaissait tout ce qu'il devait souffrir. Et il n'avait pas mérité ses souffrances, comme dans le cas du criminel justement puni par les lois de son pays; c'est là ce que même le brigand, qui était crucifié avec lui, déclarait hautement. S'adressant à son compagnon, il lui rappelle qu'ils se trouvent dans la même condamnation, puis il ajoute : « Pour nous, nous y sommes justement, car nous recevons ce que méritent nos crimes : *mais celui-ci [Jésus] n'a rien fait qui ne se dût faire* » (Luc XXIII, 41). Et ce n'était pas par impuissance ou parce qu'il n'aurait pu être secouru, qu'il se résignait ainsi à souffrir. C'est là ce que ni ses disciples ni ses ennemis ne pouvaient comprendre. Ils savaient que, quant à eux, s'ils avaient pu se garantir de la souff-

france, ils l'auraient fait ; et leurs cœurs égoïstes se refusaient à croire que quelqu'un consentit volontairement à souffrir s'il pouvait s'en dispenser. « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix » (Matth. XXVII, 40). « Il a sauvé les autres : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu. . . . Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même » (Luc XXIII, 35, 37). Telles étaient les bravades injurieuses qu'on lui adressait alors qu'il était à l'agonie sur la croix. Mais certainement celui qui a fait les mondes et qui soutient toutes choses par la parole de sa puissance, aurait pu écraser ses ennemis au lieu de les laisser le mettre à mort. Celui qui guérissait les malades, qui nourrissait des multitudes, qui marchait sur les eaux, apaisait les tempêtes, ressuscitait les morts, — n'était certes pas dans la nécessité de souffrir de la part de l'homme, à moins qu'il ne souffrit volontairement par obéissance à son Père et pour l'amour de l'homme. Aussi, pour ne rien dire de sa propre puissance, la parole qu'il adressa à Pierre, tirant l'épée pour défendre son Maître, suffit amplement pour montrer que c'était de son bon gré, et non pas par nécessité, qu'il souffrait : « Penses-tu que je ne puisse pas maintenant invoquer mon Père, et il me fournira plus de douze légions d'anges ? Comment donc seraient accomplies les Ecritures, qui disent qu'il faut que cela arrive ainsi ? » Voilà pourquoi il souffrit volontairement et volontiers : pour accomplir les Ecritures, pour glorifier son Père sur la terre, pour faire la volonté de son Père, pour abolir le péché par le sacrifice de lui-même, pour sauver éternellement tous ceux qui, par grâce, le reçoivent comme leur Sauveur. « J'ai exposé mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues

à ceux qui me tiraient le poil ; je n'ai point caché mon visage en arrière des opprobres ni des crachats » (Ésaïe L, 6). Adorable Jésus ! béni soit ton nom éternellement ! Si tu t'étais sauvé toi-même , tu n'aurais pas pu être notre Sauveur ! Mais tu as voulu toi-même porter nos péchés en ton corps sur le bois.

Et non-seulement, chers enfants, si nous croyons en Jésus, notre salut a été assuré par sa soumission volontaire à la colère de Dieu à notre place ; mais encore par la patience avec laquelle il souffrit , soit de la part de Dieu, soit de la part des hommes, il est devenu un modèle pour nous. Si c'est par la mort volontaire du Seigneur Jésus à notre place que nous sommes affranchis, assurément ce doit être notre place de souffrir patiemment tous les torts et toutes les afflictions que nous pouvons avoir à endurer : « Car vous avez été appelés à cela ; car Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude (Es. LIII, 9), qui lorsqu'on lui disait des outrages, ne rendait pas d'outrage, et quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement » (1 Pier. II, 21-23).

Mais ce n'est pas seulement par ses souffrances pour nous sur la croix que Jésus nous est en exemple ; c'est par toute sa vie ici-bas. « Prenez mon joug sur vous, nous dit-il, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes » (Matth. XI, 29). Vous rencontrerez bien des gens, jeunes et vieux, qui regarderaient comme un imbécile et un lâche le garçon qui, étant frappé, ne frapperait pas à son tour, ou qui se laisserait ridiculi-

ser ou insulter par d'autres. Vos propres sentiments, peut-être, vous pousseraient aussi à rendre coup pour coup et injure pour injure. Mais, chers enfants, quand vous êtes ainsi tentés, pensez à Isaac, ou, ce qui vaut beaucoup mieux encore, pensez à Jésus. Dans le chap. XXVI de la Genèse, nous lisons qu'Isaac fut indignement traité par les Philistins, ses voisins. L'Éternel l'avait fait prospérer extérieurement; « il avait du menu et du gros bétail et un grand nombre de serviteurs; et les Philistins lui portèrent envie. » Rien, dans ces contrées, n'est plus important que l'eau, et tout particulièrement avec de grands troupeaux de bétail, que pourrait-on faire sans eau? Eh bien! ces envieux Philistins avaient comblé tous les puits qui avaient été creusés par Abraham, et Isaac les creusa de nouveau, et il trouva dans la vallée un puits d'eau vive. « Mais les bergers de Guérar contestèrent avec les bergers d'Isaac, en disant : L'eau est à nous. » Que fit donc Isaac? Est-ce qu'il rassembla ses esclaves, est-ce qu'il les arma pour la bataille, est-ce qu'il les conduisit combattre et détruire ces ennemis? Non, quand ils contestaient pour un puits, il le leur laissait et en creusait un autre; et comme ils disputaient pour ce dernier aussi, « il s'éloigna de là, et il creusa un autre puits, pour lequel ils ne contestèrent pas; et il appela son nom Réhoboth, » ce qui signifie *largeur*; car il dit : « L'Éternel nous a mis au large, et nous fructifierons dans ce pays. » Au lieu de disputer avec eux, il cédait à ceux qui lui faisaient tort et qui l'outrageaient, nous présentant ainsi par avance quelques reflets de l'esprit de Jésus. Mais c'est Jésus lui-même qui dit : « Bienheureux les pauvres en esprit, bienheureux les débonnaires. » Ainsi que nous l'a-

vons vu, il était doux et humble de cœur ; et il nous commande d'aimer nos ennemis, de faire du bien à ceux qui nous haïssent, et de bénir ceux qui nous maudissent. « Moi, je vous dis : Ne résistez pas au mal ; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi l'autre » (Matth. V).

Puisse l'exemple de Jésus nous attirer sur ses traces dans le chemin où il a marché. Amen !

QUESTIONS SUR

• CELUI QUI SOUFFRE AVEC PATIENCE. •

1. Quel âge environ Isaac pouvait-il avoir quand il alla avec son père à la montagne de Moriija ?
2. Quel beau trait de son caractère cela nous montre-t-il en lui ?
3. Quelle fut la réponse de Philippe à la question de l'eunuque Ethiopien ?
4. Indiquez quelques exemples supposés de souffrance patiente, dont il est facile de se rendre compte ?
5. En quoi la souffrance volontaire de Jésus diffère-t-elle de ces exemples ? Indiquez la première différence ?
6. Indiquez la seconde différence.
7. Quelle était la troisième ?
8. Quand Jésus aurait pu éviter la souffrance, pourquoi s'y soumet-il volontairement ?
9. Qu'est-ce que Christ est ainsi devenu pour nous, de plus que Sauveur ?
10. Qu'avons-nous à apprendre pratiquement de tout cela ?
11. Quel exemple de ce genre avons-nous dans le premier livre des Ecritures ?



« C'est Dieu qui vous envoie. »

Ketty allait passer la journée avec M^{me} Carson. M^{me} Carson n'avait pas de petite fille et elle aimait tendrement Ketty. Le soleil brillait quand elle se mit en route. A midi des nuages s'amassèrent au ciel, et dans l'après-midi il commença à pleuvoir.

— Vous pouvez passer la nuit ici, Ketty, dit M^{me} Carson ; votre mère ne vous attendra pas par cette pluie.

— Dormir loin de maman, — pensa la petite fille, cette idée agitait son petit cœur. Quand M^{me} Carson quitta la chambre, Ketty regarda à la fenêtre : pluie, toujours pluie, rien que pluie. « Oh ! que j'aimerais qu'il cessât de pleuvoir jusqu'à ce que je sois retournée à la maison, » dit Ketty ; mais il n'y en avait pas d'apparence ; les gouttes, au contraire, tombaient toujours plus vite. Des larmes remplirent les yeux de l'enfant. « Papa, » dit-elle, — « papa, ne voulez-vous pas venir chercher Ketty ? » Son papa ne pouvait l'entendre, car il était bien loin d'elle.

Alors Ketty pensa à Dieu. Dieu pouvait l'entendre. Dieu connaît tout. Elle demanda donc à Dieu que, si telle était sa volonté, il dit à sa mère de l'envoyer chercher. Ce fut pour elle un grand soulagement de penser à Dieu. C'est Dieu qui envoyait la pluie. Il en connaissait chaque goutte. C'est Dieu qui avait donné la vie à Ketty, c'est Dieu qui prenait soin d'elle et qui voyait où elle était alors. « Si Dieu trouve qu'il vaut mieux pour moi de rester ici loin de maman, » pensa-t-elle, « *je puis y rester.* » Mais son petit cœur était bien gros

à cette idée, et des pleurs coulaient de ses yeux. « Je puis, je puis rester, si Dieu le juge à propos ; » et de nouveau elle fondait en larmes.

Tandis qu'elle faisait tous ses efforts pour se sentir contente, qui est-ce qui arrivait à la porte, si ce n'est Bridget, avec un grand parapluie, pour la reconduire à la maison ? Les yeux de Ketty brillèrent de plaisir.

— Votre maman m'a envoyé vous chercher, dit Bridget.

— Non, Bridget, dit la petite fille d'un air doux et sérieux, c'est Dieu qui vous envoie.

— C'est possible, dit Bridget, mais c'est votre maman qui m'a transmis cet ordre.



Prière pour les chers enfants.

Toi-même, convertis leur cœur,
Toi-même, introduis-les, Seigneur !
Dans le sein de ta vraie Eglise
Que ton sang divin racheta,
Lorsque, mourant sur Golgotha,
Pour toujours tu te l'es acquise.



Au nom de tes compassions,
O bon Sauveur ! nous te prions
D'avoir pitié de leur faiblesse ;
De ton amour qu'ils soient remplis
Et par Toi rendus accomplis
En toute chrétienne sagesse !





Ce que fit la tromperie.

Plusieurs d'entre vous ont appris, dès leur première enfance, à détester et à fuir le mensonge. C'est par la parole de Dieu que ceux qui vous enseignent vous montrent combien c'est une chose triste et condamnable de dire des mensonges. Dieu est un Dieu de vérité. Il ne peut mentir. Plutôt que de manquer à sa parole, il livra son propre Fils à la mort de la croix. Il dit que quiconque aime et pratique le mensonge ne vivra pas avec lui dans le séjour de la gloire où il habite. « Tous les menteurs auront leur portion dans le lac brûlant de feu et de soufre. » Vos amis peuvent donc bien vous enseigner à avoir peur du mensonge. Dieu soit loué pour

tous ceux et par tous ceux d'entre vous, mes chers lecteurs, qui ont des amis qui leur donnent de tels enseignements. Au reste, Dieu enseigne cela dans sa parole, que vos amis le fassent ou non.

Mais la Bible ne fut pas écrite en un jour. On commença de l'écrire dans le temps de Moïse, et la dernière partie n'en fut écrite que mille cinq-cents ans plus tard, quand Jean était dans l'île de Patmos, et s'il fallut tout ce temps pour écrire la Bible, d'abord un livre ou une série de livres, par un saint homme inspiré de Dieu; puis un autre livre ou une autre série de livres, par un autre, nous pouvons être certains que nous ne trouverons pas tout dans le premier livre. De même que le premier livre, dans lequel vous apprenez les lettres, ne vous enseigne pas tout ce que vous lisez maintenant, ainsi dans la Bible la volonté de Dieu fut graduellement révélée. Beaucoup de choses que le Nouveau Testament déclare mauvaises n'étaient pas aussi positivement défendues dans l'Ancien Testament. Quant au devoir de dire la vérité, par exemple, vous chercheriez en vain dans la Genèse un précepte tel que celui-ci : « Ne mentez pas l'un à l'autre ; » mais vous avez cette injonction dans le Nouveau Testament (Col. III, 9). Il est vrai que le neuvième commandement, des dix donnés au Sinaï, était : « Tu ne diras pas de faux témoignages contre ton prochain ; » mais même cela n'avait pas été dit encore du temps de Jacob ; et ce précepte ne défendait pas en termes exprès toute contre-vérité, mais seulement une espèce — savoir le faux témoignage contre son prochain. C'est pourquoi quand vous lisez dans l'Ancien Testament qu'Abraham, Isaac et d'autres disent ce qui n'était pas vrai, vous devez vous souvenir que le men-

songe n'avait pas été aussi expressément et aussi strictement défendu qu'il l'a été dès lors, dans les dernières portions de la parole de Dieu. Et comme nous avons le bonheur de posséder toute la parole de Dieu, nous ne devons jamais nous excuser d'en transgresser quelque partie, par le fait que, dans d'autres parties, nous voyons des hommes pieux des anciens jours, agir d'une manière différente.

Christ est notre modèle aussi bien que notre Sauveur. « Et vous savez qu'il a été manifesté, afin qu'il ôtât nos péchés; et il n'y a point de péché en lui » (1 Jean III, 5). « Lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a point été trouvé de fraude » (1 Pier. II, 22).

Mais quoique le mensonge ne fût pas expressément défendu dans les temps anciens et quoiqu'il ne soit pas toujours condamné quand il en est fait mention, le tout premier livre de la Bible nous en montre de tristes effets. Prenez Genèse XXVII, et en partant de là suivez les détails subséquents de l'histoire de Jacob, vous trouverez là une leçon sur les effets de la fausseté aussi solennelle et impressive que si l'acte de mentir eût été dès lors aussi formellement défendu qu'il le fut plus tard.

Isaac était devenu très-âgé et avait perdu la vue. Il avait deux fils jumeaux, Esaü et Jacob, Esaü était l'aîné et fort adonné à la chasse. Il était tout velu, même aux mains et au cou. Jacob, le plus jeune, avait la peau douce et des goûts tout différents de ceux d'Esaü. Au lieu de chasser les bêtes fauves, il menait une vie de berger, et gardait les troupeaux. Avant que l'un et l'autre fussent nés, l'Éternel avait dit aux parents que

l'aîné serait asservi au moindre. Isaac savait donc que c'était la volonté de Dieu et selon son conseil, que Jacob, son fils cadet, héritât de la bénédiction promise à Abraham et à lui-même. Bien plus, Esaü avait vendu son droit d'aînesse à Jacob. L'Écriture parle de lui comme d'un « profane qui, pour un mets, vendit son droit d'aînesse. » Il ne se souciait point des promesses de Dieu à Abraham et à son père Isaac ; de sorte qu'un jour qu'il était fatigué et affamé, voyant une gamelle de potage entre les mains de Jacob, il vendit son droit d'aînesse pour l'avoir. Esaü semble avoir été le favori de son père, et Jacob était celui de sa mère. Quand Isaac fut devenu vieux et aveugle, pensant qu'il allait mourir, il pria Esaü d'aller chasser du gibier, puis de lui apprêter de la venaison dont il était grand amateur, en lui disant qu'après cela il le bénirait avant de mourir. La mère entendant cet ordre, et n'ayant pas assez de foi pour attendre de Dieu seul l'accomplissement de ses conseils à lui selon ses propres voies, résolut de tromper Isaac, et elle engage Jacob à se joindre à elle pour cela. Elle l'envoie au troupeau chercher des chevreaux qu'elle prépare comme aime Isaac, puis il doit faire croire à son vieux père qu'il est Esaü et ainsi obtenir la bénédiction qu'Isaac entendait donner à Esaü. Jacob est effrayé, et dit : « Voici, Esaü mon frère est un homme velu, et je suis un homme sans poil. Peut-être que mon père me tâtera, et il me regardera comme un homme qui a voulu le tromper, et j'attirerai sur moi sa malédiction, et non pas sa bénédiction. » Mais Rebecca pourvoit à cela. Elle couvre les mains et le cou de son fils de peaux de chevreaux, et l'envoie avec le mets savoureux vers son père. Il entre le mensonge

à la bouche. « Je suis Esaü, ton fils aîné, » puis prétendant avoir fait comme son père lui avait commandé, il l'invite à manger. Mais Isaac est surpris de ce qu'il a sitôt trouvé le gibier qu'il a apprêté en venaison et il en demande la cause. Quelle triste réponse ! Combien elle montre qu'un mensonge conduit à un autre. Il dit : « L'Éternel ton Dieu l'a fait rencontrer devant moi. » Le père lui demande de s'approcher afin qu'il le tâte. Chers enfants, nous pouvons mentir en *actions* aussi bien qu'en *paroles* ! et il en était ainsi dans le cas qui nous occupe. La voie de mensonge dont Rebecca et Jacob étaient coupables réussit à tromper Isaac. « Jacob donc s'approcha de son père Isaac, qui le tâta, et dit : Cette voix est la voix de Jacob ; mais ces mains sont les mains d'Esaü. Et il le méconnut ; car ses mains étaient velues comme les mains de son frère Esaü, et il le bénit. » Cependant, il n'était pas entièrement convaincu, car il dit : « Es-tu toi-même mon fils Esaü ? » Et il répondit : « Je le suis. » Ainsi rassuré, le pauvre patriarche âgé et aveugle accepte le mets de son fils et prononce sur lui la bénédiction prophétique : « Que les peuples te servent, et que les nations se prosternent devant toi ! Sois le maître de tes frères, et que les fils de ta mère se prosternent devant toi ! Quiconque te maudira soit maudit, et quiconque te bénira soit béni ! » Jusqu'ici Jacob et sa mère semblent prospérer dans leur tromperie.

Mais quels en furent les résultats ? Jacob était à peine sorti qu'Esaü arriva ; « qui, lui aussi, apprêta des viandes d'appétit et les apporta à son père, et lui dit : « Que mon père se lève et qu'il mange de la chasse de son fils, afin que ton âme me bénisse. » Quelle ne dut pas être

l'angoisse du père! « Qui es-tu? » lui dit-il. « Je suis ton fils, ton fils aîné Esaü, » répond-il. « Et Isaac fut saisi d'une fort grande émotion, et dit : Qui est, et où est celui qui a pris de la chasse et m'en a apporté? J'ai mangé de tout avant que tu vinsses, et je l'ai béni; et aussi il sera béni! » Mais ce n'était pas seulement Isaac qui souffrait. Figurez-vous la détresse d'Esaü. « Sitôt qu'Esaü eut entendu les paroles de son père, il jeta un cri fort grand et amer, et il dit à son père : Bénis-moi aussi, bénis-moi, mon père! » C'était sans doute la volonté de Dieu que le droit d'aînesse et la bénédiction passassent à Jacob. D'ailleurs Esaü avait vendu son droit d'aînesse et ainsi Jacob avait droit à la bénédiction. Mais chercher à l'obtenir par d'aussi tristes moyens que le mensonge et la tromperie — donner lieu au vieux père de dire à son fils aîné : « Ton frère est venu avec artifice et a emporté ta bénédiction, » — c'était bien amer en effet? Et quand Isaac raconte à Esaü tout ce qu'il avait accordé à Jacob, il cria : « N'as-tu qu'une bénédiction, mon père? Bénis-moi aussi, bénis-moi, mon père! Et Esaü, élevant sa voix, pleura. » Ses larmes furent bientôt taries, son chagrin fit bientôt place à la haine. Il eut Jacob en haine et il dit en son cœur : « Les jours du deuil de mon père approchent, et alors je tuerai Jacob, mon frère. » Alors Rebecca commence à éprouver les conséquences de son péché. Elle apprend les menaces d'Esaü, et pour garantir la vie de son cher Jacob, elle l'envoie à l'étranger, jusqu'à ce que la fureur de son frère fût passée. Elle lui parle d'un séjour de peu de temps, et de son espérance qu'Esaü oubliera ce que son frère lui avait fait : « J'enverrai ensuite, ajoute-t-elle, pour te tirer de là. Pour-

quoi serais-je privée de vous deux en un même jour? » Hélas ! le « quelque temps » se changea en vingt ans environ ; et Rebecca ne revit plus son fils chéri. Tel fut pour elle le fruit de sa tromperie.

Le temps me manquerait pour vous raconter tout ce que Jacob eut à endurer chez son oncle Laban, réalisant la vérité de cette parole : « De la mesure dont vous mesurerez il vous sera mesuré. » Puis, au bout de vingt ans d'exil Jacob revient au pays, et la première nouvelle qu'il apprend, c'est qu'Esau vient à sa rencontre avec quatre cents hommes. Lisez tout le chapitre XXXII et vous verrez comment, même après un intervalle de vingt années, le péché que Jacob avait commis portait encore ses fruits amers. Cependant sa vie fut épargnée. Dieu entendit son cri, et changea le cœur d'Esau, de telle sorte qu'ils se rencontrèrent comme des amis : mais assurément il souffrit assez pour offrir un sérieux avertissement à tous les âges contre la tromperie dont il avait été coupable, et contre le manque de confiance en Dieu, manque de foi qui fit tomber et lui et sa mère dans ce déplorable piège.

QUESTIONS SUR « CE QUE FIT LA TROMPERIE. »

1. Quelle preuve merveilleuse Dieu avait-il donné de sa véracité?
2. Combien de temps a-t-on mis pour écrire la Bible?
3. De quelle manière, dans la Bible, Dieu révèle-t-il sa volonté?
4. En quels points Esau et Jacob différaient-ils l'un de l'autre?
5. Quel était le conseil de Dieu à leur égard?
6. Pourquoi Esau est-il appelé « un profane »?
7. Qu'est-ce qui effraya Jacob quand sa mère lui proposa de tromper son père?

8. Comment sa mère y pourvut-elle ?
9. Comment pouvons-nous nous rendre coupables de mensonge, autrement que par des *paroles* ?
10. Qui furent ceux qui eurent à souffrir de la tromperie de Rebecca et de Jacob ?



La maison du repos.

Savez-vous, cher enfant, ce que c'est que d'être fatigué ? Fatigué d'avoir été agité sur un lit de douleur ? Fatigué de la longueur de vos fréquents voyages ? Fatigué d'attendre ce que peut-être vous n'obtiendrez jamais ? Fatigué de travaux et de peines continuels ? Ou, ce qui vaudrait mieux, fatigué des soi-disant plaisirs de ce monde ? Vous avez sans doute éprouvé un sentiment de lassitude, provenant de l'une ou de l'autre de ces causes. Et s'il en est ainsi, votre esprit a été en quelque sorte disposé à apprécier le repos. Vous en avez pu jouir jusqu'à un certain point et pour un moment, mais seulement pour vous fatiguer de nouveau. Le repos d'aujourd'hui peut vous fortifier pour la course ou les travaux de demain ; mais la fatigue vous accablera sûrement de nouveau, et vous fera de nouveau soupirer après le repos. De même que nous mangeons pour avoir de nouveau faim, — que nous buvons pour avoir de nouveau soif.

Le Seigneur Jésus connaît ces sentiments de fatigue qui sont chez les hommes, c'est pourquoi il leur adresse ces paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos » (Matth. XI, 28). Puis à ceux qui ont accepté son repos, il dit encore :

« Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur : et vous trouverez le repos de vos âmes » (vers. 29).

Chers enfants, vous voyez que c'est du repos de *l'âme* que le Seigneur parle ici : « Le repos de *vos âmes*. » Oh ! combien l'homme ne peut-il pas être fatigué par l'inquiétude et l'agitation de son âme ! Et comme il est plus pénible d'avoir l'âme troublée que le corps fatigué. C'est ce qui est exprimé dans l'Écriture : « L'esprit de l'homme soutiendra ses infirmités, mais qu'est-ce qui pourra soutenir un esprit abattu ? » (Prov. XVIII, 14.) Ah ! qui est-ce *qui le peut*, cher enfant ? Même le Seigneur Jésus, qui ne connut pas le péché, quand il dut subir le châtiment que faisait tomber sur lui le fardeau du péché de l'homme, s'écria dans l'amertume de son âme : « Ma vigueur est desséchée comme de la terre cuite au feu ; ma langue est attachée à mon palais ; et tu m'as mis dans la poussière de la mort » (Ps. XXII, 15). Et encore : « L'opprobre m'a rompu le cœur, et je suis languissant » (Ps. LXIX, 20).

Mais maintenant tout cela a pris fin. Jésus a achevé l'œuvre. Le travail de son âme a cessé, et il est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux ; il se repose dans la douce conscience d'avoir glorifié son Père sur la terre. Et maintenant il offre à tous ceux qui sont fatigués et chargés, — car nul autre ne saurait l'apprécier, — un heureux repos — repos de péché et repos en Dieu. Repos sans égoïsme, repos dans son amour précieux. Oh ! avez-vous la conscience d'avoir des besoins que Jésus seul peut satisfaire ? S'il en est ainsi, il attend pour faire grâce.

Mais quelques-uns de vous ont déjà accepté ce repos,

c'est-à-dire le salut en Jésus; c'est pourquoi il voudrait que vous trouvassiez chaque jour du repos. Et comment? En apprenant de Jésus. « Apprenez de moi, » dit-il, « car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos. » Oh! oui, cher jeune chrétien, si vous voulez trouver du repos, apprenez de Jésus. Si vous désirez avoir l'esprit tranquille, apprenez de Jésus. « Revêtez-vous, comme des élus de Dieu saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité; vous supportant les uns les autres, et vous pardonnant les uns aux autres; » ou, en d'autres termes, apprenez de Jésus, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Et remarquez-le, ce n'est pas le repos du *corps*, mais le repos de *l'âme* qui est ici promis. Il peut arriver à quelqu'un de vous, que son pauvre corps soit encore torturé de douleur; que quelque autre doive se livrer à de rudes travaux pour subvenir à ses besoins journaliers: néanmoins vous aurez du repos dans vos âmes et vous pourrez chanter joyeusement :

« Au prix du travail de ton âme,
Jésus! tu m'acquis le repos.
Et ton Saint-Esprit le proclame
A tes brebis, à tes agneaux. »

Eh bien! outre ce repos pour vos âmes, Dieu place devant vous en haut une maison de repos — de repos pour le corps aussi bien que pour l'âme; où, selon le langage du patriarche ancien, « les méchants ne tourmentent plus personne, et où demeurent en repos ceux qui sont fatigués » (Job III, 17). Cette demeure bénie, où le « doux chantre d'Israël » aurait voulu s'enfuir, quand il s'écriait : « Oh! qui me donnerait les ailes de

la colombe ! Je m'envolerais , et je me reposerais en quelque lieu » (Ps. LV, 6). Là, le Seigneur « se réjouira à cause de toi, et se taira [ou reposera] à cause de son amour » (Soph. III, 17).

Quel bel héritage que celui de l'enfant de Dieu ! Repos pour l'âme ici-bas, et repos pour l'âme et pour le corps à la fois, bientôt, dans la douce maison du repos, en haut ; où Jésus se repose avec Dieu, et où Dieu se repose en son amour, et où tous ceux qui nous ont devancés se reposent aussi, « attendant l'adoption, savoir la rédemption du corps » (Rom. VIII, 23).

Chers enfants, puissiez-vous connaître et posséder ces deux repos. Ils vont ensemble. Ne cherchez pas votre repos ici-bas. Ecoutez les paroles de Dieu : « Levez-vous et marchez ; car ce pays n'est plus un lieu de repos pour vous, parce qu'il est souillé » (Mich. II, 11). Ceux qui ne connaissent pas Jésus cherchent leur repos dans ce monde. Ne sachant rien du « repos qui reste, » ils s'efforcent de trouver sur cette terre, dans ses honneurs ou ses richesses, quelque chose sur quoi ils puissent se reposer. Mais vous connaissez la maison bénie du repos, où, au milieu du trône, est l'Agneau qui a été immolé. Et vous connaissez les joyeux cantiques qu'on chantera continuellement dans cette maison du repos. Et vous savez *qui* sont ceux qui les chanteront. Et vous savez *pourquoi* ils les chanteront ; et ne puis-je pas ajouter : *vous* espérez les chanter aussi quelque jour. Eh bien ! si vous désirez être *bientôt* dans le repos en gloire, vous devez *maintenant* vous reposer en ce Jésus, qui dit encore : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. »



La partie en bateau, le dimanche.

Mes chers enfants,

Dans l'année 1843, j'habitais avec ma famille une petite ville de bains au sud de l'Angleterre. C'était la coutume, pendant quelques mois de cette année-là, qu'un chrétien vint d'une ville voisine prêcher l'évangile le soir du jour du Seigneur. Pour l'une de ces soirées, dans le mois de juillet, on proposa que la prédication se fît en plein air au lieu de la faire dans notre lieu de réunion habituel. En sorte que vers cinq heures et demie du soir, nous nous rassemblâmes sur le rivage; il y avait de grandes poutres éparses sur la plage. Le prédicateur se plaça sur l'une d'elles, tandis qu'une multitude se pressa tout autour pour écouter ses paro-

les ; il y avait aussi quantité de passants qui s'arrêtaient quelques minutes, puis se remettaient en marche. Parmi ces derniers étaient trois jeunes garçons. Ils s'arrêtèrent aussi un instant, puis se précipitèrent au bord de l'eau, s'élançèrent dans un bateau, et s'éloignèrent. On n'y fit guère attention ; le prédicateur continua, les auditeurs paraissaient très-attentifs. Une demi-heure environ s'était écoulée, depuis que le bateau, monté par les trois garçons, avait quitté le rivage, quand tout à coup un cri se fit entendre : « Ils ont chaviré ; » chacun se précipita au bord de la mer. Nous étions près de la station du sauvetage. Les bateliers de service partirent immédiatement dans un de leurs canots, pour voir s'ils pourraient sauver les pauvres garçons. C'était une scène des plus désolantes, car personne ne pouvait dire avec certitude *qui* était dans le bateau. Une jeune femme descendit directement à la baie aussitôt qu'elle apprit la nouvelle, craignant que son mari ne fût du nombre des naufragés, vu qu'il avait quitté la maison peu auparavant. Les parents, se tordant les mains d'angoisse, s'informaient si l'un de leurs fils n'était peut-être pas une des victimes. A la fin — quoique en réalité il se fût passé peu de temps — le canot de sauvetage revint sans avoir pu retrouver les corps des noyés. Tout ce que les matelots avaient recueilli consistait en une casquette appartenant à l'un de ces malheureux garçons. Les parents s'amassèrent autour pour voir s'ils reconnaîtraient la casquette. Elle fut reconnue par un homme du nom de T. W. ; c'était celle de son fils. Ce fut comme un fil pour faire découvrir qui étaient les deux autres. On avait vu, la veille, les trois jeunes gens aider au fossoyeur à creuser une fosse, ne pensant

guère que sitôt après, d'autres auraient à accomplir le même service pour eux. Deux de ces garçons étaient fort peu intéressants; le troisième, le fils de T. W., s'était, contre le gré de ses parents, lié avec eux. Un instant avant l'accident, T. W. avait enjoint à son fils de ne pas sortir de la maison avant son retour. Il n'avait fait qu'aller jusqu'à son champ, où il était encore, quand la nouvelle du malheur arriva jusqu'à ses oreilles. Pauvre homme! son cœur lui disait que son fils était un des naufragés. Cette crainte fut bientôt changée en certitude quand, comme il est dit plus haut, il vit la casquette trouvée par les bateliers. Qui peut décrire l'angoisse de ce père? Son fils avait péri en commettant un acte de formelle désobéissance!

Oh! mes chers enfants, l'Écriture ne parle pas en vain quand elle dit: « Enfants, obéissez à vos parents, » et encore! « Honore ton père et ta mère. » Maintes fois, vous ne pouvez découvrir le pourquoi de leurs ordres; mais la Parole dit: « Obéissez. » Une bénédiction est attachée à l'obéissance — une malédiction à la désobéissance. Combien peu le pauvre garçon pensait quelle serait l'issue de cet acte de désobéissance. Que dut-il éprouver quand il vit le danger? Que n'aurait-il pas donné pour avoir été là où son père l'avait laissé? Les désirs étaient inutiles à cette heure; c'était alors *trop tard*. Dieu use de longanimité et de miséricorde maintenant. Dans sa grâce infinie il ne punit pas tous les actes de désobéissance par un jugement aussi signalé. Il est disposé à recevoir l'enfant désobéissant et pécheur, qui lui confesse ses péchés, et en cherche le pardon par le sang du Seigneur Jésus-Christ. Mais quelquefois nous voyons sa main étendue pour le juge-

ment, comme dans le cas que nous venons de lire — et pourquoi? N'est-ce pas un avertissement pour d'autres? n'est-ce pas pour nous montrer que, quoiqu'il use de long support envers nous, le péché n'en est pas moins toujours haïssable à ses yeux, et que s'il n'est pas confessé et ôté par la foi en Celui qui mourut afin que nous eussions la vie, un jugement doit le suivre.

Je voudrais vous faire remarquer une autre chose : ces garçons, sans égard pour le jour du Seigneur, avaient donné leurs cœurs au plaisir. Ils s'étaient, il paraît, accordés pour aller ensemble ce soir-là en bateau. Sur leur chemin pour se rendre au rivage, ils avaient passé près d'un serviteur de Dieu, qui, alors même, annonçait un message de pardon par le sacrifice du Seigneur Jésus, à tous ceux qui en éprouvaient le besoin. Ces pauvres compagnons, dominés par le désir de leurs cœurs, passèrent outre. Une heure de plaisir valait mieux pour eux que d'écouter la bonne nouvelle de la vie éternelle et du bonheur, offert gratuitement à tous ceux qui, comme des pécheurs coupables et perdus, veulent aller à Jésus. C'était la dernière occasion qui leur était présentée d'entendre ces heureuses nouvelles. Sans doute ils pensaient comme tant d'autres, qu'ils avaient encore bien le temps de s'occuper de ces choses. Quel avertissement! Nous ne savons pas combien tôt *notre dernière* occasion peut arriver. Ne différez pas, bien-aimés enfants. Ne renvoyez pas, même d'une heure, de vous réfugier auprès de ce bon Sauveur qui est toujours prêt à recevoir tous ceux qui vont à lui.

Votre ami affectionné,

J.-G. E.



Énoch, Élie et l'Église à l'arrivée de Christ.**I.**

Il y a longtemps, bien longtemps, quelques siècles seulement après le commencement du monde, alors que les hommes vivaient plusieurs centaines d'années, il y avait un homme pieux, nommé Énoch. Il vécut sur la terre autant d'années qu'il y a de jours dans l'année, c'est-à-dire 365 ans; pendant 300 de ces années, et ainsi pendant la plus grande partie de sa vie, il fut agréable à Dieu, il marcha avec lui. Énoch avait la foi en Dieu, sans laquelle il est impossible de lui être agréable; il croyait tout ce que Dieu lui disait; il croyait à l'arrivée du Seigneur pour juger les méchants et il en parlait à ses semblables. Énoch était aussi agréable à Dieu dans ce qu'il faisait, car il ne ressemblait pas au reste des hommes. De son temps, le monde était devenu extrêmement méchant. Les fils de Dieu s'étaient mariés avec les filles des hommes pécheurs, et leurs enfants avaient très-mal tourné. Les femmes étaient belles à voir, mais leurs cœurs étaient mauvais; les hommes étaient très-grands, forts et puissants, mais ils étaient très-corrompus et violents. Quelque beaux ou quelque grands que puissent être les méchants, leur sort n'est jamais digne d'envie. Peut-être avez-vous été au bord de la mer, ou au bord d'un lac dans un jour d'orage: là, vous aurez vu de grandes vagues s'avancer furieuses et écumantes; elles vous semblaient éclatantes de blancheur; mais aussitôt qu'elles arrivaient au rivage, elles se dissipaient, en sorte qu'il n'en restait rien, et vous

vous aperceviez que ce n'était que de l'écume. Eh bien ! Dieu dit que les méchants sont semblables à ces vagues impétueuses, jetant l'écume de leurs infamies.

Peut-être aussi avez-vous regardé le ciel par une belle et claire nuit ; alors vous avez vu les étoiles, brillant de leur belle clarté. C'est précisément ainsi, nous dit la Parole, que les justes brilleront à jamais. Mais parfois vous aurez pu voir aussi quelque chose qui paraissait tout aussi brillant ou même plus brillant qu'aucune des étoiles, mais qui n'était pas comme elles, fixé au firmament ; c'est ce que nous appelons une étoile filante, ce n'est absolument rien qu'une vapeur, qui, dans une seconde, brille et disparaît pour toujours. Or la Bible dit que les méchants, quelque grands et quelque glorieux qu'ils paraissent être, sont semblables à ces étoiles errantes, et que l'obscurité des ténèbres leur est réservée pour l'éternité. Énoch a parlé d'eux. Il devait être bien pénible pour ce pieux Énoch de voir autour de lui des hommes aussi méchants : le monde n'était pas pour lui le séjour du bonheur ; ce n'aurait pas été un plaisir pour lui d'y vivre presque un millier d'années, comme ce fut le cas de son fils Méthuselah.

Il me reste à parler de l'heureuse fin de cette histoire. Dieu prit Énoch sans lui laisser voir la mort ; il le transporta, c'est-à-dire il le fit passer de la terre au ciel, corps et âme, sans mourir. Il ne nous est pas dit si cela arriva de jour ou de nuit, ou si ses enfants (car il en avait plusieurs) le virent enlever. Quoi qu'il en soit, il avait disparu, et ils surent que Dieu l'avait pris. S'il était mort, ils auraient enterré son corps, mais on ne le trouva pas, parce que Dieu l'avait transporté. Heureux Énoch !

II.

Longtemps après qu'Énoch eut été enlevé ; et longtemps après le déluge qui avait détruit les méchants, la terre était de nouveau remplie d'hommes qui oubliaient Dieu et qui adoraient des idoles. Les enfants d'Israël, qui étaient le peuple de Dieu, agissant comme les fils de Dieu avant le déluge, s'unirent aux méchants qui ne connaissaient pas Dieu. Et ainsi il n'y avait plus rien qui pût arrêter les progrès de la méchanceté. Ceux qui aimaient véritablement le Seigneur n'osaient pas le dire ; mais quoiqu'ils fussent si faibles, Dieu prenait soin d'eux et remarquait qu'ils n'avaient pas fléchi leurs genoux devant une image, comme les autres qui ne le connaissaient pas. Même les serviteurs de l'Éternel, appelés prophètes, étaient recueillis, pour sauver leurs vies, par un homme pieux, qui en cacha cinquante dans une caverne et cinquante dans une autre et qui les y nourrissait de pain et d'eau. Le plus courageux de tous les prophètes alla aussi finalement se cacher dans une caverne. Son nom était Élie. Dieu lui avait donné une grande mesure de foi et de puissance, et il ne voulut pas que ce prophète demeurât longtemps caché, mais il le fit sortir de sa retraite et l'envoya faire son œuvre. Ainsi Élie alla, et dit et fit tout ce que Dieu lui avait commandé, et après cela l'Éternel lui promit de l'enlever aux cieux sans mourir.

Maintenant je veux vous dire comment Élie passa le dernier jour qu'il fut sur la terre. Il vint à tous les endroits où le Seigneur l'envoyait ; il fit ainsi plusieurs lieues ; il n'était ni malade ni faible, comme le sont en général ceux qui vont mourir ; c'est que son corps ne

devait pas mourir. Dans deux des lieux qu'Élie visita par l'ordre du Seigneur, en ce dernier jour, il y avait des écoles. Comme Dieu est bon de prendre soin des jeunes gens et de ceux qui sont désireux d'apprendre à connaître sa vérité ! Eh bien ! comme Élie sortait de la dernière de ces écoles, cinquante d'entre les fils des prophètes qui étaient là, le suivirent pour voir ce qui allait arriver ; car il leur avait été dit que l'Éternel voulait enlever Élie ce jour-là même. Mais ils n'allèrent pas bien loin ; ils ne croyaient pas *pleinement* que Dieu ferait ce qu'il avait dit ; ils ne pensaient pas qu'Élie serait *enlevé*, corps et âme, au ciel ; ils s'imaginaient qu'il pourrait bien être *élevé*, mais pour retomber quelque part sur la terre. Mais Élisée, serviteur d'Élie, avait plus de foi. Il savait que rien n'était impossible à Dieu. Il marchait avec Élie ; il ne voulut pas demeurer en arrière, et sa foi fut récompensée, car il obtint une double portion de l'esprit d'Élie, en le voyant au moment où il fut enlevé. Comme ils marchaient ensemble en parlant, et sans doute en parlant de leur Dieu, voilà un chariot de feu et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et Élie monta aux cieux par un tourbillon. Et Élisée ne le vit plus ; mais quoique son maître s'en fût allé, il avait toujours avec lui l'Éternel, Dieu d'Élie.

Heureux Élie ! quand, dès lors, il fut vu une fois encore par Pierre, Jacques et Jean, il était toujours un homme dans la gloire et s'entretenait avec Christ de la mort de celui-ci. Heureux Élie !

III.

Je vous ai parlé de deux hommes qui furent pris auprès de Dieu sans mourir, il y a bien longtemps. Main-

tenant je veux vous parler d'un grand nombre de personnes qui seront toutes ensemble enlevées dans les cieux sans mourir, un jour, bientôt, mais je ne puis vous dire quand. Énoch s'en alla tout seul. Élie de même. Énoch laissa toute sa famille dans un monde bien méchant. Élie laissa tous ses amis derrière lui. Mais maintenant le Seigneur Jésus-Christ a promis de descendre du ciel lui-même, et au moment où il viendra, tous ceux qui croient en lui entendront sa voix et seront ravis ensemble dans les nuées, à la rencontre du Seigneur en l'air, pour être toujours avec le Seigneur. Leurs corps ne doivent point mourir, mais ces corps mortels doivent être changés en des corps qui vivront à jamais; cela arrivera en un moment, en un clin d'œil, c'est-à-dire aussi promptement qu'il vous est possible de le penser. Plusieurs de ceux qui aiment Jésus sont maintenant couchés sur des lits de maladie. Il en meurt chaque jour; d'autres vivent dans la faiblesse et dans la souffrance; les uns sont très-âgés, les autres très-pauvres; tous ont des corps vils, des corps dans lesquels ils pèchent, des corps qui sont un fardeau pour eux et qui souvent les empêchent de servir Dieu comme leurs esprits voudraient le faire. Ah! comme ils seront donc bienheureux de sentir ces corps faibles, infirmes, pécheurs, changés en un instant, et rendus conformes au corps glorieux de Jésus. C'est là ce que promet la Bible, elle dit qu'ils seront semblables non pas au corps des anges, mais au corps glorieux de Christ. Vous savez qu'après sa résurrection, son corps put monter dans les airs, et s'en aller vers son Père; eh bien! il rendra ses rachetés tels que lui; il se les présentera sans tache, ni ride, ni rien de semblable, saints et irrépréhensibles,

même aux yeux de Dieu, glorieux et aimés aux siècles des siècles. Tous les enfants qui se confient en Jésus seront enlevés avec leurs parents et leurs amis pieux ; le plus pauvre, le plus chétif, le plus jeune, le plus inconnu des croyants ne sera point oublié en ce *moment*. Il ne nous est pas dit si ce sera de nuit ou de jour, ni si ceux qui nous entourent s'apercevront de cet enlèvement ; mais il nous est dit que ce changement arrivera. Le Seigneur viendra *lui-même* ; il n'enverra pas un tourbillon, comme il le fit pour Élie. Deux amis fidèles se promenant ensemble, ou travaillant, ou priant, ou servant Dieu de quelque autre manière, l'un à côté de l'autre, ne seront point séparés : ils seront transmués et enlevés ensemble. On n'aura pas le temps d'éprouver de la frayeur, parce que tout cela se fera en un moment.

Pensez souvent à ce grand événement, chers petits lecteurs. Prenez garde de vous attacher à quoi que ce soit sur la terre, à tel point que vous éprouviez du chagrin à la pensée de l'abandonner en un instant pour être avec Christ. Paul estimait toutes les autres choses comme du fumier, afin qu'il gagnât Christ. Christ s'est livré lui-même à la mort sur la croix, afin qu'il délivrât de l'enfer de pauvres pécheurs, et qu'il les prit dans le ciel pour être toujours avec lui. Ce sera le plus grand bonheur que d'être avec lui. Bienheureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. Et bienheureux sont tous ceux qui vivent et qui croiront en Jésus quand il arrivera. Jésus qui est la Résurrection et la Vie, dit des premiers : « Ils vivront ; » et des seconds : « Ils ne mourront jamais. » En effet, ceux qui sont morts dans le Christ ressusciteront premièrement ; ensuite nous, ceux qui seront vivants, nous serons ravis *ensemble avec*

eux dans les nuées, à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur que nous aimons. Les chrétiens, affligés de se voir, par la *mort*, séparés les uns des autres, se réjouiront quand *Christ* les ramènera ensemble.

N'oubliez donc jamais, chers enfants, les *trois* récits tirés de la Bible que je viens de vous rappeler ; les deux premiers sont des histoires d'événements passés ; le dernier vous parle de choses à venir.

Ce serait bien terrible pour vous, n'est-ce pas ? de voir vos parents, vos maîtres, vos amis, qui vous invitent à croire en Jésus, être tous enlevés avec lui, tandis que vous seriez laissés en arrière et que la porte du ciel serait fermée. Comme de pauvres pécheurs, allez à Dieu pour être pardonnés, en croyant que son Fils bien-aimé est mort pour sauver les pécheurs. Pensez au salut de votre âme avant de vous livrer à vos travaux ou à vos jeux, et n'allez pas vous reposer le soir sans vous demander si vous êtes prêts, au cas où le Seigneur Jésus viendrait, à vous envoler tout d'un coup dans son sein, et à vivre éternellement avec lui.

Le Seigneur compare son peuple bien-aimé, c'est-à-dire ceux qui ont le Saint-Esprit habitant en eux, à la douce colombe ; aussi l'appel qu'il leur adressera sera des plus doux, il ne les effraiera point ; ils s'enfuiront en paix et directement auprès de lui.

Jésus compare encore son peuple bien-aimé à des lis croissant parmi des épines, et il se compare lui-même à un homme qui descend dans un jardin pour y cueillir ces lis.

Êtes-vous doux, inoffensifs et purs, et prêts à vous élever de la terre pour chercher en haut un lieu de

repos? Christ accorde à sa colombe la grâce d'être tout cela. Y a-t-il en vous quelque chose du parfum de son nom, de sa grâce et de sa sainteté, en sorte que vous répandiez sa bonne odeur partout où vous vous trouvez, en y manifestant quelque chose de Jésus? Le Seigneur donne à ses lis d'être tout cela. Si vous connaissez et sentez que vous n'êtes pas comme la colombe ou comme le lis, regardez à Jésus pour qu'il opère ce changement en vous. Une vie nouvelle, la vie éternelle, la vie de Christ ressuscité, que vous obtiendrez en croyant en Jésus, doit être communiquée à vos âmes, pour vous rendre capables d'être *heureux* dans le ciel, avant qu'il se fasse un changement dans votre corps, pour que vous puissiez être enlevés au ciel. Il est parfaitement certain que si, par la foi, vous avez la vie de Dieu ou le Saint-Esprit en vous, vous serez aussi revêtus d'un corps glorieux, et que vous vous en irez en paix à la rencontre du Seigneur, quand il arrivera.

Oh! que Dieu veuille, pour l'amour de Jésus, qu'il en soit ainsi de vous tous, chers enfants, qui lisez ce petit livre!

Tout ce qui vient de vous être dit est fondé sur des déclarations claires et positives de la Parole de Dieu. Vous pouvez vous en convaincre, en cherchant dans votre Bible les passages suivants : Genèse V, 21-24 ; Hébr. XI, 5, 6 ; Jude 13-15 ; Gen. VI, 1-5 ; 2 Rois II, 1-17 ; Luc IX, 28-31 ; Jean XI, 25, 26 ; 1 Thess. IV, 13-18 ; 1 Cor. XV, 51, 52 ; Philip. III, 20, 21 ; Tite III, 3-7 ; Jean I, 12, 13 ; III, 3-7 ; Rom. VIII, 11.

L'enlèvement des Saints.

1. Écoutez la trompette ! Elle sonne victoire !
 La nuit est écoulée, enfin le jour a lui.
 Ah ! voici le Seigneur ! Et l'éclat de sa gloire
 Resplendit pour le cœur qui soupire après lui.
2. Changés en un clin d'œil — ressuscités en vie,
 Jésus les réunit — les morts et les vivants.
 C'est la voix de l'archange à cette heure bénie,
 Qui nous appelle tous dans les glorieux rangs.
3. Tous — sur des ailes d'aigle, à ce cri plein de charmes,
 Nous montons, dans les airs, au céleste séjour.
 Là n'est plus de travail, plus d'ennuis, plus de larmes,
 Mais la parfaite joie et l'éternel amour.
4. Nous pouvons contempler le glorieux visage,
 Le radieux éclat du Bien-Aimé Sauveur ;
 Sans en être éblouis, sans l'ombre d'un nuage,
 Nous voyons maintenant Jésus notre Seigneur.
5. Elle est loin maintenant, la voix de la tristesse ;
 De la prière aussi le cri s'est arrêté,
 Et nous n'implorons plus, comme dans la détresse,
 Ta grâce, ô Rédempteur ! ta fidèle bonté.
6. La louange est le chant — l'éternelle louange —
 Dans ce lieu glorieux, ce bienheureux séjour,
 Où chaque œil peut jouir, sans voile et sans mélange,
 Des secrets de ta grâce et de ton grand amour.
7. Le combat est passé ! Seigneur, c'est notre gloire
 Que de te voir toujours, de te glorifier,
 De chanter devant toi l'hymne de ta victoire,
 De vivre seulement, Seigneur, pour te louer !





Joseph et ce qui lui arriva à Dothan.

Jacob avait douze fils et une fille. C'était une grande famille ; mais ces treize enfants du même père n'avaient cependant pas tous la même mère. Joseph et Benjamin étaient fils de Rachel qui, hélas ! mourut aussitôt après la naissance de Benjamin. Joseph était le favori de son père. Jacob l'aimait plus que ses autres enfants, parce qu'il était le fils de sa vieillesse. Il y avait d'ailleurs dans la conduite de ses autres enfants, beaucoup de choses qui l'affligeaient, tandis que Joseph semble ne lui avoir procuré que de la joie. Jacob était si content de son garçon favori, qu'il lui fit une robe bigarrée. Ce n'était peut être pas un bon moyen de prouver son affec-

tion ; mais la parole de Dieu se borne à nous citer le fait.

Et maintenant, chers enfants, j'ai une question à vous adresser. Quand votre père ou votre mère semblent préférer un de vos frères ou une de vos sœurs à vous, et qu'au lieu de vous réjouir de leur bonheur, vous êtes fâché, et que vous éprouvez comme un désir d'entendre réprimander ceux qui sont si chéris, ou même vous aimeriez pouvoir leur donner un coup ou un soufflet, comment appelez-vous le sentiment qui se manifeste dans votre cœur ? La Bible le nomme l'ENVIE ; et c'est, peut-être, la plus mauvaise de toutes les formes odieuses et haïssables du mal, dont nos cœurs sont infectés. Voir d'un œil jaloux le bonheur d'autrui ; être attristé parce qu'un autre est plein de joie — affligé, parce qu'un autre est élevé — c'est être, autant qu'il est possible, semblable à Satan. Quand l'Évangile parle de Pilate, cherchant en vain à apaiser la rage des Juifs contre Jésus, il dit : « Car il savait bien qu'ils l'avaient livré par ENVIE. » Lecteur inconverti, si vous n'aviez jamais été coupable d'autre péché, chaque pensée et chaque sentiment envieux que vous avez entretenu mérite le ver qui ne meurt point et le feu qui ne s'éteint point. Cherchez votre refuge en Jésus et n'ayez pas un moment de repos jusqu'à ce que tous vos péchés soient pardonnés. Lecteur chrétien, prenez garde à l'exhortation de Pierre : « Vous étant donc dépouillé de toute malice et de toute fraude, de dissimulations, d'ENVIES et de toutes médisances ; désirez ardemment comme des enfants nouvellement nés, de vous nourrir du lait spirituel et pur, afin que vous croissiez par lui. »

Joseph était envié par ses frères. « Et voyant que

leur père l'aimait plus qu'eux tous, ses frères le haïssaient et ne pouvaient lui parler avec douceur. » Quelques-uns d'entre eux, para-t-il, se conduisaient mal et Joseph l'avait raconté à son père. Si, en cela, il n'eût agi que comme rapporteur c'eût été très-mauvais de sa part; mais il est plus probable que Joseph n'aurait pu être fidèle et honnête sans faire connaître à son père les actions de ses frères. Quoi qu'il en soit, ses rapports sur leur compte furent sans doute suffisants pour accroître leur haine contre lui. Ce n'est pas tout. Joseph eut deux songes, dans lesquels Dieu lui fit voir en figure ce qui arriverait par la suite à ses frères et à lui-même. Il songea qu'ils liaient ensemble des gerbes au milieu d'un champ et il arriva que sa gerbe se leva et se tint droite, tandis que celles de ses frères l'environnèrent et se prosternèrent devant sa gerbe. Ses frères paraissent avoir compris la signification de ce rêve; car ils lui dirent: « Règnerais-tu en effet sur nous? et dominerais-tu en effet sur nous? Et ils le haïrent encore plus pour ses songes et pour ses paroles. » Son père même le reprit pour son second rêve. Il eut peut-être mieux fait de le cacher à ses frères. Cependant il les leur raconta tous les deux. Pour le second, il leur dit: « Voici, j'ai songé encore un songe; et voici, le soleil, la lune et onze étoiles se prosternaient devant moi. » Son père ne pensait guère que cela arriverait réellement, lorsqu'il lui dit: « Que veut dire ce songe que tu as songé? faudra-t-il que nous venions, moi et ta mère et tes frères, nous prosterner en terre devant toi? » Il nous est dit de nouveau: « Et ses frères eurent de l'envie contre lui; mais son père,

quoiqu'il lui eût parlé comme nous l'avons dit, « retenait ses discours. »

Un jour, comme Jacob avait dressé ses tentes dans la vallée d'Hébron, et que ses dix fils aînés étaient allés faire paître leurs troupeaux à une certaine distance, le père dit à Joseph : « Tes frères ne paissent-ils pas les troupeaux en Sichem ? Viens que je t'envoie vers eux. » C'était un grand voyage pour un tel jeune homme et non sans dangers, soit de la part des bêtes sauvages soit de celle d'hommes malveillants, mais Joseph était prêt à faire tout ce que son père désirait. « Me voici » fut sa réponse immédiate à l'ordre de Jacob. « Et il lui dit : Va maintenant, vois si tes frères se portent bien, et si les troupeaux sont en bon état, et rapporte-les-moi. » Ce fut avec ce bon et fraternel message, que Joseph partit de la vallée d'Hébron pour Sichem.

Lorsqu'il atteignit Sichem, il ne trouva plus de traces de ses frères, mais un étranger qu'il rencontra lui dit qu'ils avaient quitté le voisinage et qu'il leur avait entendu dire : « Allons en Dothan. » Joseph se hâta donc de se rendre à Dothan, où il trouva ses frères. Il semble que la vue de quelqu'un s'approchant d'eux, quoique encore à une grande distance, devait leur être agréable. Ils virent en effet, que c'était Joseph qui venait, longtemps avant que celui-ci les eût atteints. Quelles furent leurs pensées ? Que se dirent-ils l'un à l'autre ? Disent-ils : « Que notre père est bon d'envoyer Joseph, et comme Joseph lui-même est bon, de venir nous voir, jeune comme il est, tout seul et sans protection ! » Se lèvent-ils en corps et vont-ils à sa rencontre pour le saluer cordialement ? Hélas ! ce n'est pas ainsi que l'ENVIE agit ! « Et ils le virent de loin ; et, avant qu'il ap-

prochât d'eux, ils complotèrent contre lui pour le tuer. » Le crime était dans leurs cœurs. Ils avaient entretenu leurs sentiments envieux à tel point qu'ils ne pouvaient plus supporter la pensée des songes de Joseph et l'amour de leur père pour leur jeune frère ; et maintenant qu'ils le voient s'approcher d'eux , ils se disent l'un à l'autre : « Voici, ce maître songeur vient ; maintenant donc, venez, et tuons-le, et jetons-le dans une de ces fosses ; et nous dirons qu'une mauvaise bête l'a dévoré, et nous verrons ce que deviendront ses songes. » Hommes cruels ! Mais de quoi l'envie n'est-elle pas capable ?

Il y en eut pourtant un, qui fit son possible pour empêcher l'exécution de ce méchant dessein. Ruben, l'aîné d'entre eux, leur dit : « Ne lui ôtons point la vie. Ne répandez point le sang ; jetez-le dans cette fosse qui est au désert, mais ne mettez point la main sur lui. » Il disait cela, pour le délivrer de leurs mains et le renvoyer à son père. Était-il réellement moins sanguinaire que les autres, ou bien était-il effrayé des conséquences, ou, peut-être, espérait-il en sauvant la vie de Joseph apaiser son père, pour quelque mauvaise action qu'il aurait commise ? c'est ce que nous ne pouvons pas savoir. Mais ce qui est certain, c'est qu'il ne se sépare pas de ces meurtriers en s'opposant courageusement à leurs projets, comme il l'aurait dû, et en déclarant, étant le frère aîné de Joseph, qu'il ne souffrirait pas qu'on lui fit aucun mal. Dieu aurait été avec lui dans une pareille voie. Quoi qu'il en soit, il parle à ses frères meurtriers comme étant un avec eux : « Ne lui ôtons point la vie, » — et il les persuade de faire quelque chose d'un peu moins cruel que de le tuer

tout de suite. Cela fut agréé par eux, avant que Joseph eût atteint l'endroit où ils étaient assis.

Aussitôt qu'il fut arrivé, ils le prirent et le dépouillèrent de sa robe bigarrée et le jetèrent dans une fosse où il n'y avait point d'eau. Ces fosses sans eau étaient des trous profonds, creusés dans le but d'attraper et de détruire les animaux de proie. Sur leur ouverture, on étendait une légère couche de branches ou de paille, de telle sorte que les lions ou d'autres bêtes sauvages venant à marcher là-dessus, tombaient au fond de la fosse, dont la profondeur était si grande et les parois si roides, qu'ils n'en pouvaient plus sortir. Si vous lisez 2 Sam. XXIII, 20, vous verrez qu'il y est parlé d'un capitaine de David, tuant un lion, qui avait été pris dans une pareille fosse. Dans quel terrible lieu ils jetèrent ce cher jeune homme ! nous l'y laisserons un moment, pour retourner vers ses frères cruels et envieux.

Lorsqu'ils eurent mis Joseph dans la fosse, ils s'assirent pour manger leur pain. Leur péché ne les affligeait pas, et ne les empêchait pas même de faire un joyeux repas. Ruben, paraît-il, était absent, pendant que les autres se réjouissaient de la sorte. Quelqu'un, levant les yeux, vit une troupe de marchands Ismaélites, qui descendaient en Egypte. Juda, éprouvant le besoin de se débarrasser entièrement de Joseph, fait la proposition de le vendre à ces marchands. Il n'y avait point de vraie compassion dans le cœur de Juda, quoiqu'il ait pu y en avoir dans celui de Ruben. Tout ce que Juda dit dans le but de préserver la vie de son frère n'est que pure hypocrisie. Peut-être se trompait-il lui-même, tout en essayant de tromper les au-

tres ; mais cela n'en était pas moins de l'hypocrisie. « Que gagnerons-nous à tuer notre frère et à cacher son sang ? » Ils pouvaient gagner de l'argent en le vendant aux marchands, mais son sang ne leur rapporterait rien. « Venez, et vendons-le à ces Ismaélites, et ne mettons point notre main sur lui, car notre frère est notre chair. » Quel affreux langage que celui-ci ! Si c'est *leur frère et leur chair*, pourquoi le maltraiter de la sorte ? Pourquoi chercher à se débarrasser de lui ? Pourquoi, surtout, le vendre comme esclave pour être transporté dans un pays étranger, ce qui pouvait être pire que mille morts ? Non, non, Juda ! le jour viendra certainement, où ce voile léger sera déchiré, et où tu verras toi-même, dans toute sa noirceur, le crime dont tu t'es rendu coupable, en traitant ainsi ton « frère » et ta « chair ! »

Ses frères consentirent au plan de Juda, et Joseph est vendu pour vingt pièces d'argent. Comme l'angoisse de Joseph fut profonde et amère à ce coup subit et inattendu, ainsi que le montrèrent ensuite les paroles de ses frères. Plusieurs années après, lorsque les rôles étant changés, ces hommes étaient dans la peine, « ils se disaient l'un à l'autre : Vraiment nous sommes coupables à l'égard de notre frère ; car nous avons vu l'angoisse de son âme quand il nous demandait grâce, et nous ne l'avons point exaucé. » Pauvre Joseph ! quelle coupe amère fut en effet la tienne. Premièrement, jeté dans la fosse et gardé là dans une terrible incertitude sur ce que feront tes persécuteurs. Ensuite, remonté par eux de la fosse, pour être vendu comme esclave, quoique dans l'angoisse de ton âme, tu les suppliasse de t'épargner une telle calamité, et trouvant les cœurs fermés à tes larmes et à tes prières !

Mais, chers enfants, quels sont ceux qui sont le plus à plaindre ? — les oppresseurs ou l'opprimé ? Sans doute, pour le présent, le sort de Joseph est dur et amer ; mais « la lumière s'est levée dans les ténèbres à ceux qui sont justes, » tandis que pour ses frères cruels, nous pouvons être sûrs que de la même mesure dont ils ont mesuré, il leur sera mesuré. « De main en main, le méchant ne demeurera pas impuni. »

Ruben revient, lorsque ce marché inique est conclu et que Joseph est déjà sur la route de l'Égypte, comme esclave ; ne le trouvant pas dans la fosse, il déchire ses vêtements en s'écriant : « L'enfant ne se trouve point ; et moi ! moi ! où irai-je ? » Pauvre Ruben ! Changeant comme de l'eau, il ne réussissait jamais. Il avait aidé à mettre Joseph dans la fosse ; et maintenant, il semble se joindre aux autres en voulant tromper leur vieux père. « Ils prirent la robe de Joseph ; et, ayant tué un bouc d'entre les chèvres, ils ensanglantèrent la robe. » Ils l'envoyèrent alors à leur père, lui faisant savoir qu'ils l'avaient trouvée et en lui demandant si c'était la robe de son fils ou non. « Et il la reconnut et dit : C'est la robe de mon fils ; une mauvaise bête l'a dévoré : certainement Joseph a été déchiré. » La douleur du vieux père peut mieux être imaginée que décrite. Pour compléter leur hypocrisie, ses fils ont la hardiesse de s'approcher de lui pour le consoler ; « mais il rejeta toute consolation et dit : Certainement je descendrai en menant deuil au sépulcre vers mon fils. C'est ainsi que son père le pleurait. »

Joseph, cependant, fut vendu par les marchands à Potiphar, officier de Pharaon et prévôt de l'hôtel.

QUESTIONS SUR « JOSEPH ET CE QUI LUI ARRIVA
A DOTHAN. »

1. Quelles étaient les deux raisons pour lesquelles Jacob aimait mieux Joseph que ses frères ?
2. Pourquoi Joseph était-il haï par ses frères ?
3. Comment peut-on appeler leurs sentiments à son égard ?
4. Que se passait-il entre Joseph et quelques-uns de ses frères, qui, probablement, augmenta leur haine contre lui ?
5. Par quel moyen Joseph apprend-il quelque chose de ce qui attendait lui et ses frères ?
6. Quels étaient les deux buts que se proposait Joseph en allant de son père vers ses frères ?
7. Comment se fit-il qu'à la vue de Joseph, ses frères se mirent à comploter contre sa vie ?
8. Qu'aurait dû faire Ruben ?
9. Que fit-on d'abord à Joseph ?
10. A quoi s'occupent ses frères lorsqu'ils eurent fait cela ?
11. A qui Joseph fut-il vendu et pour quel prix ?
12. Quelle preuve avons-nous qu'il ressentait vivement ce qui lui était fait ?
13. Comment Jacob fut-il trompé à ce sujet ?



Semblable à Jonas.

C'était au mois de janvier 1859, dans un grand chantier de construction de bâtiments, sur les bords du ... , en Angleterre, qu'on pouvait voir un joli petit bateau à vapeur, glissant doucement de son échafaudage dans l'eau, au milieu des applaudissements d'une foule, réunie pour le voir mettre à l'eau. C'est très-beau de voir un vaisseau, entrant pour la première fois dans son élé-

ment, surtout quand nous savons que son emploi sera paisible ; comme, par exemple, un vaisseau-poste, ou un vaisseau marchand, qui sont des moyens de communication entre une nation et une autre, et que les serviteurs de Dieu peuvent employer pour aller prêcher la bonne nouvelle. Mais lorsque nous voyons les parois épaisses et longues d'un vaisseau, percées d'une rangée de trous carrés, appelés sabords, nous savons qu'avant qu'il soit longtemps poindra de chacun d'eux la bouche d'un de ces instruments meurtriers de guerre, par lesquels l'homme détruit son semblable. C'est en voyant de pareils objets qu'on souhaite de voir venir le Prince de la Paix qui les fera disparaître pour toujours.

Le petit bâtiment, dont je vous parlais, était destiné à un service postal, et construit pour un gouvernement étranger. Un chrétien, qui aimait le Seigneur Jésus, fut invité à y faire un voyage jusqu'à B. L'invitation fut acceptée, sans *beaucoup* réfléchir si son Père céleste approuvait la chose. Le jour du départ fut fixé ; il acheta quelques traités étrangers et il s'occupa de se procurer un passeport deux jours avant l'époque fixée pour le départ ; mais devant se conformer à une nouvelle ordonnance faite par le gouvernement, il ne put pas l'obtenir à temps pour s'embarquer. Qu'y avait-il à faire ? Peut-être n'était-ce pas bon pour lui d'aller, mais quelqu'un lui chuchota à l'oreille : « Il ne peut point y avoir de mal à faire un tel voyage ; cela fera beaucoup de bien à votre santé ; vous n'avez pas encore vu grand' chose du continent et tout est prêt. » — « Ah ! mais que faut-il faire pour le passeport ? » — « Tout est en règle. Monsieur * * * en aura un à votre arrivée. » — « Bien, alors, j'irai. »

Le petit bâtiment devait lever l'ancre le samedi matin ; mais ayant dû réparer quelque chose dans les machines, on ne put partir que le dimanche matin, à 6 heures. Cela n'aurait-il pas dû suffire pour montrer à notre ami qu'il ferait beaucoup mieux de se souvenir de la mort du Seigneur Jésus, en allant s'asseoir auprès du mémorial béni de son corps rompu et de son sang répandu, en chantant les louanges de Celui qui mourut, afin que nous ayons la vie ; de Celui qui, étant riche, se fit pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté, nous fussions enrichis ; en élevant son cœur à Dieu par des psaumes et des cantiques, et chantant avec grâce de son cœur au Seigneur ? Oui, cela aurait été beaucoup mieux, sans doute, mais quelqu'un lui murmura à l'oreille : « Vous pouvez vous souvenir de Christ en contemplant la vaste étendue des eaux, en élevant vos regards vers la voûte azurée du ciel ou en observant les mouvements des habitants du profond abîme. »

La suite prochainement.



C'est Jésus.

Lorsque j'étais petit enfant, l'idée de la mort m'attristait singulièrement et souvent jusqu'aux larmes ; je savais que le plus souvent il fallait souffrir beaucoup pour mourir, que lorsqu'on était mort l'on devenait un objet d'effroi pour chacun, que l'on nous mettait dans un cercueil, et bientôt après dans la terre, d'où je pensais que nous ne ressortirions jamais. Certainement avec de telles idées je ne pouvais pas être joyeux en

pensant à la mort ; aussi j'ai dû apprendre plusieurs choses pour pouvoir penser à la mort sans frayeur et la voir venir sans crainte.

J'ai appris que le Seigneur Jésus appelle la mort un sommeil (Matth. IX, Jean XI) et que ce sommeil sera suivi d'un réveil qui est appelé résurrection. J'ai appris aussi que l'âme ne meurt jamais, mais que, dépouillée de son enveloppe mortelle, elle retourne vers Celui qui l'a donnée.

Mais ce que j'ai appris surtout ; ce qui a pu me faire dire : « Où est, ô mort ! ton aiguillon ? où est, ô sépulcre ! ta victoire ? » et « il m'est beaucoup meilleur de déloger ; » c'est que Jésus est venu ici-bas donner sa vie pour moi, que je suis un racheté de Jésus et qu'il confessera mon nom devant son Père et devant ses anges, non pas seulement le mien, mais aussi le vôtre, cher lecteur, si vous voulez le recevoir comme votre Sauveur ; il dira, du plus petit de ses disciples et à la face du ciel : il est à moi, j'ai versé mon sang pour lui. Voilà ce qui peut et ce qui peut seul nous faire envisager la mort avec paix et avec joie.

Chers enfants, la mort vous effraye-t-elle encore ? ou vous réjouissez-vous de voir le Seigneur Jésus, comme une petite fille qui était mourante ? Sa pieuse mère qui était à ses côtés, la voyant heureuse, lui demanda si elle se réjouissait de revoir son grand papa et sa tante, qui s'étaient endormis au Seigneur :

— « Oh ! c'est Jésus que je me réjouis de voir, » répondit-elle.

Que répondez-vous, chers enfants, c'est de vos intérêts éternels que je vous parle, et Jésus vous appelle et vous aime.



Un changement subit.

Bertha S. était la fille d'un fermier du village où je demeurais. Ses parents, son frère et sa sœur étaient, comme elle-même, étrangers à toute piété, n'ayant point d'espérance et sans Dieu dans le monde. Dès son enfance, elle fut atteinte d'une tumeur au genou, qui se déclara avec des symptômes alarmants. Ceci l'amena à penser quelquefois à son âme. Elle commença à être *religieuse*, s'occupa de pratiques *religieuses*, lut des livres *religieux* et, par occasion, sa Bible; elle lut aussi beaucoup de prières et essaya même quelquefois de prier; mais aucune de ces choses ne pouvait la rendre agréable à Dieu; c'est pourquoi elle ne trouvait point de paix pour son âme, point de repos pour son cœur

fatigué. Les péchés de sa vie passée se dressaient souvent devant elle et elle essayait encore de se sauver par sa propre justice; mais tout était vain.

Etant, par nature, douce et aimable, elle était aimée de tous ceux qui la connaissaient, aussi pensait-elle qu'elle ne pouvait pas être aussi méchante que beaucoup de ses voisins. Sa conduite sage et morale était encore un obstacle beaucoup plus grand qui l'empêchait de croire ce que Dieu nous a dit dans sa Parole, que « nous nous sommes tous rendus odieux; qu'il n'y a *personne* qui fasse bien, non pas même *un seul*; » que « *dans notre chair n'habite aucun bien*; » que nous sommes « formés dans l'iniquité et conçus dans le péché. » Son esprit était occupé de choses superficielles; elle ne s'était jamais placée en la présence de Dieu, sinon la lumière aurait bientôt rendu manifestes les ténèbres. Mais Jésus, le bon Berger, suivait cette précieuse brebis de son regard toujours vigilant. Il la chercha et l'amena vers son Père.

Je lui avais souvent prêté des livres qu'elle lisait avec attention; mais je voyais qu'elle n'était pas encore changée. Avec quelle sollicitude elle cherchait un refuge pour sa pauvre âme, mais toujours ailleurs qu'en Dieu seul. En d'autres termes, elle voulait apporter *quelque chose à Dieu*, au lieu de *tout recevoir de lui*, à Dieu qui attend tout pauvre pécheur venant tel qu'il est, pour lui donner la vie éternelle. Sa santé devint meilleure grâce aux bains de mer, etc., et bientôt certaines circonstances montrèrent pleinement que son cœur était encore attaché au monde. Je reçus d'elle à cette époque un livre avec un billet très-affectueux; je saisis cette occasion pour lui écrire et lui dire (autant que le

Seigneur m'en rendait capable) ce que je pensais de sa condition devant Dieu. Ma lettre lui fit beaucoup de peine et lui déplut, ainsi qu'à toute sa famille. Je ne lui avais parlé que fort peu de la bonté du cœur de Jésus, qui « ne voulait pas briser le roseau cassé, ou éteindre le lumignon qui fume ; » et ainsi, je n'en doute pas, ma lettre avait besoin d'être un peu plus tendre. Cependant, je pense quelquefois qu'elle l'amena à regarder et à considérer quel était son état réel. Je ne recevais point de réponse et j'ignorais complètement le changement que ma lettre avait produit dans ses sentiments à mon égard. Environ un mois après, je me décidai à l'aller voir. Lorsque je frappai à la porte, personne ne me répondit ; après avoir attendu un moment, je me hasardai d'entrer, et ne trouvant personne dans la chambre de derrière, je me dirigeai vers l'escalier, et m'informai s'il y avait quelqu'un de malade. Une dame vint à ma rencontre et me dit que je ne devais pas monter ; que Mlle S. était beaucoup plus mal ; que ce matin même elle s'était rompu un vaisseau, qu'elle était très-près de la mort et que personne ne pouvait la voir. Elle me dit, en outre, que sa mère et sa sœur étaient aussi parties ce matin pour Londres et avaient défendu de laisser entrer personne auprès d'elle. Elles avaient particulièrement mentionné mon nom, et l'avaient chargée, si je me présentais, de ne me permettre de voir la patiente, sous aucun prétexte. Elle me dit encore qu'on les attendait dans ce moment à la maison et qu'elles seraient fâchées, si elles m'y trouvaient. La porte me semblait ainsi être fermée ; mais il y en a Un qui « ouvre et personne ne ferme. » Et c'est ce qui eut lieu dans la présente circonstance, car au même moment mon amie

appela, d'une voix que je n'oublierai jamais : « S'il vous plaît, chère H., montez ! n'ayez aucun égard à personne. » Je fus bientôt dans sa chambre et à ses côtés. La main de la mort était en effet étendue sur elle, et sur sa physionomie était peinte une grande frayeur ; elle fondit en larmes, quand elle me vit et me dit : « Chère H., je vais mourir ! priez pour moi, je n'ai rien sur quoi je puisse m'appuyer — *non, rien du tout.* Oh ! que vais-je devenir ? ne perdez pas de temps, demandez grâce pour moi. » Elle se souleva en partie et se rappelant quelques paroles d'une hymne, elle s'écria en demandant grâce.

C'est ta grâce que je réclame
 Seigneur Jésus ! Du haut des cieux,
 Jette un regard sur ma pauvre âme,
 Brise mon cœur, ouvre mes yeux.

Je lui dis que la grâce avait été montrée dans le don de Jésus, dont le sang nous purifie de tout péché. Nous priâmes ensuite, afin qu'elle pût croire au témoignage que Dieu a rendu de son Fils et connaître l'amour qu'il a eu pour nous. Nous priâmes et pleurâmes beaucoup pour cette seule chose ; c'était un moment de grand besoin. Lorsque nous cessâmes de prier, elle dit encore : « Je ne puis pas croire. Oh ! suppliez encore le Seigneur pour moi — priez-le de me donner la paix. » Nous le fîmes de nouveau et pendant quelque temps, elle resta parfaitement tranquille. Quand elle ouvrit les yeux, elle dit : « H., chère H., tout est paix. Oui ! c'est le sang de Jésus qui nous purifie de tout péché. »

« Oui, je suis purifiée, je n'ai plus peur maintenant ! N'est-il pas dit quelque part que ceux qui viennent de la grande tribulation ont lavé leurs robes et les ont

blanchies dans le sang de l'Agneau? Maintenant, je ne suis pas encore avec eux; mais ma robe est blanchie par le sang de l'Agneau. Oh! louons-le maintenant. Rendons grâces et demandons au Seigneur de ramener ici ma mère et ma sœur, avant que je meure: je voudrais leur parler de Christ.» Au moment où je me levais de la prière, la voiture arriva à la porte. Elle désira qu'elles vinssent immédiatement auprès d'elle, disant qu'elle n'avait point de temps à perdre. Elle les reçut avec calme. Leurs regards étaient dirigés vers moi avec une irritation qui se dissipa bientôt lorsque mon amie, me retenant presque par la main, leur eût dit: « Touchez la main à cette chère H., je vous prie de lui permettre de rester vers moi, aussi longtemps que je suis encore dans ce corps. »

Elles y consentirent tout de suite. C'était en effet une complète et parfaite réconciliation; et notre amitié subsista dès lors sans interruption. A sa mère, elle disait: « Je mourrai bientôt. Sera-ce une séparation éternelle? Oui, cela sera, si vous ne venez pas à Jésus. En vérité, bien chère mère, *les formes* ne font rien. Je n'ai jamais connu *la puissance* jusqu'à maintenant. Oh! venez à Christ, pour être lavée dans son sang.» A sa sœur, elle parla avec beaucoup d'affection, l'exhortant à laisser le monde et à venir au Seigneur Jésus. A son frère, qui était faible d'intelligence, elle parla très-affectueusement et avec beaucoup de bonté, lui disant que le Seigneur Jésus lui-même l'enseignerait et serait son maître, s'il voulait venir à lui. A une petite nièce, elle donna sa Bible et lui dit que sans l'enseignement du Saint-Esprit, elle ne pourrait pas comprendre les Ecritures, mais qu'elle la priait de venir aux pieds de Jésus,

pour écouter sa parole. Elle exhorta la domestique de fuir la colère à venir et « de saisir la vie éternelle. » Elle me demanda de prier pour chacun, parce qu'elle n'avait plus assez de force pour le faire. Nous le fîmes, et alors, avec une grande ferveur, elle se mit à prier pour moi, d'une telle manière que je ne l'oublierai jamais. J'étais étonnée de la merveilleuse grâce et de la puissance de notre Dieu et Père, dans cette pauvre pécheresse. J'aurai sujet de bénir son nom à toujours, de m'avoir permis de participer avec elle à sa joie. Je ne pouvais que rester tranquille et contempler ce grand salut. Parler l'avait tellement fatiguée, qu'elle fut bientôt beaucoup plus mal. Un retour très-violent d'hémorragie survint, qui, à ce qui semblait, devait se terminer par la mort; mais elle reprit vie de nouveau, et dit : « Oh ! j'éprouve le besoin de vous parler encore une fois de vos âmes. » Mais sa mère, craignant les conséquences, la supplia de rester tranquille; elle obéit aussitôt, et s'endormit pour un petit moment. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle dit : « Chère H., encore une parole de consolation. » Je lui répondis : « Le nom de Jésus est comme une huile répandue. » Elle dit : « Ah oui ! c'est justement ce que Jésus est pour ma pauvre âme. » Elle se rendormit de nouveau; à son réveil, trouvant qu'elle s'affaiblissait, elle dit : « Je me sens si faible, je sais à peine ce que je fais. » Je repris : « Chère Bertha, Jésus est avec vous, vous avez en lui tout ce dont vous avez besoin. » Elle répondit du fond de son cœur : « Oh oui ! » Je lui dis : « Pouvez-vous maintenant dire en toute assurance : Entre tes mains, je remets mon esprit; tu m'as rachetée, oh ! Seigneur, Dieu de vérité ? » « Oui, répondit-elle, Christ est avec moi. »

Elle s'endormit encore , puis se réveillant , dit d'une voix faible : « Je voudrais , je voudrais. » Je repris : « Vous voudriez un petit rafraîchissement, » en-lui offrant un peu de vin. Elle répondit : « Je puis le prendre, mais c'est de Christ que j'ai besoin, » et alors tournant la tête sur son oreiller, elle s'endormit en Jésus, pour se réveiller avec l'Eglise triomphante, en donnant « toute gloire et honneur à Celui qui l'aima et la lava de ses péchés dans son propre sang. »

Sa sœur, dont j'ai parlé, ne vécut que six mois après le départ de Bertha. Elle mourut d'une rapide consommation. Je fus fréquemment avec elle pendant sa maladie et à sa mort. Quoique sa fin ne fût pas si triomphante que celle de sa sœur, je crois qu'elle avait touché le bord du vêtement de Jésus, et qu'ainsi elle avait été parfaitement sanctifiée. Son seul refuge était dans la vérité de cette parole : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. »

Cher lecteur, « celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » Par grâce, ces deux pauvres pécheresses furent sauvées « par la foi, et cela ne vint pas d'elles-mêmes; c'est le don de Dieu. » Comme il vous le donnerait volontiers aussi, car sa Parole nous assure que « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

La mort peut nous surprendre à toute heure de vie;

Votre jeune âge, enfants, ne peut vous préserver.

Venez donc à Jésus, dont la voix vous convie;

Ecoutez sa parole, il voudrait vous sauver.

La maison du chant.

« Toutes les créatures soupirent, et sont en travail ensemble jusqu'à maintenant » (Rom. VIII). Telle est la pensée de l'Esprit de Dieu sur ce que nous voyons autour de nous. Et ne pouvez-vous pas, chers enfants, malgré votre peu d'expérience, dire que cela est la vérité? Oui, il y a des soupirs lors de la perte de nos amis. Des soupirs, quand on éprouve de la peine. Des soupirs, quand on est affligé, et des soupirs pour des espérances trompées et des attentes déçues. Ah! tout n'est que soupirs, triste création!

Il n'est pas étonnant que *l'homme* doive soupirer, puisque, dans la Parole de Dieu, nous lisons que *Jésus*, à la tombe de Lazare, « frémit en son esprit et s'émut » (Jean XI, 33). Et encore, dans une autre occasion, « il soupira profondément en son esprit » (Marc VIII, 12). Et, ailleurs, que « *Jésus* pleura. » Assurément, tous ceux qui ont un cœur capable de sentir, doivent soupirer quelquefois à la vue des souffrances qui se présentent continuellement devant eux. Même les mondains l'éprouvent.

Mais il y a une autre chose pour laquelle le chrétien soupire. C'est d'entendre le nom de *Jésus* blasphémé — de voir son amour méprisé et ses appels bienveillants rejetés. Ne seriez-vous pas peïnés, chers enfants, d'entendre insulter et tourner en ridicule quelqu'un que vous aimez profondément? Assurément il en serait ainsi. Ceux que nous aimons beaucoup nous sont chers; et à tous ceux qui aiment *Jésus*, il leur est cher — cher,

comme on ne peut pas le dire. Ecoutez ce que David dit, lorsque les impies se moquaient de lui, et par lui se moquaient réellement de Dieu, qu'il aimait : « Mes larmes m'ont été au lieu de pain, jour et nuit, quand on me disait chaque jour : Où est ton Dieu ? » (Psaume XLII, 3.) Et vous vous rappelez bien aussi les paroles du cher Sauveur lui-même, lorsque gémissant de l'incrédulité du peuple juif et de leur profonde indifférence pour son amour et pour la grâce du Père, il dit : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés ! combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez point voulu » (Matth. XXIII, 37) ! Et encore, avec son cœur plein d'amour, il se plaint en disant : « Mais vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie » (Jean V, 40).

Et ce fut ainsi de tout temps. Ecoutez ce que dit le prophète Jérémie : « Plût à Dieu que ma tête fût comme un réservoir d'eau, et que mes yeux fussent une vive fontaine de larmes ! et je pleurerais jour et nuit les blessés à mort de la fille de mon peuple » (Jér. IX, 1) ! Ce n'était pas, vous le voyez, à cause de lui qu'il pleurerait, mais sur la misère des autres, et sur le déshonneur dont Dieu était l'objet, par la faute de son peuple. Ah ! ce qui réjouit Satan, fait pleurer l'enfant de Dieu.

Et il y a encore une autre chose, qui fait de la peine au chrétien, savoir, la marche infidèle de ceux qui professent être de Christ. C'est ce qui faisait pleurer Paul : « Car il y en a plusieurs, » dit-il aux Philippiens, « qui marchent d'une telle manière, que je vous ai souvent dit, et maintenant je le dis encore en pleurant, qu'ils

sont ennemis de la croix de Christ » (Phil. III, 18). Et il y en a beaucoup maintenant qui sont la cause des larmes amères, que quelques-uns versent pour la même raison. Prenez garde, cher lecteur, si vous êtes un disciple de Jésus, de ne pas affliger le cœur de ceux qui veillent constamment sur vous et surtout de ne pas blesser le cœur de Jésus, par une marche insouciant et mondaine.

Pour toutes ces choses et pour plusieurs autres, s'élèvent des soupirs et coulent des larmes. Oui, c'est « la nuit des larmes » maintenant, mais la joie viendra au matin. Oh ! n'est-ce pas une grande bénédiction de penser qu'au-dessus et derrière tout ceci, il y a une maison du chant, un lieu de félicité et de bonheur sans mélange ? Mais où est cette maison ? où la trouverons-nous ? Pas sur la terre. Non, elle ne peut pas être dans le monde, qui est sous la domination du péché et de Satan. Avant que le péché y entrât, cette terre était une maison de chant ; car alors « les étoiles du matin se réjouissaient ensemble et les fils de Dieu chantaient en triomphe » (Job XXXVIII, 7). Mais la terre ne resta pas longtemps une maison de joie, car elle fut souillée ; elle est maintenant « la région de l'ombre de la mort. »

De quelle place donc, chers enfants, parle l'apôtre Jean, lorsqu'il dit : « Et ils chantaient un nouveau cantique ? » Et encore : « Et j'entendis une voix de joueurs de harpe, qui jouaient de leurs harpes ? » Vous le savez, c'est des cieus qu'il parle. Ce lieu béni, où l'on ne connaîtra plus de soupirs, où l'on ne versera plus de larmes, mais qui, pour toujours semblable à la maison du Père, décrite dans le XV^e chapitre de l'évangile de Luc, est un lieu de joie et de félicité — une maison du chant

pour l'éternité. Là, aucun enfant orphelin ne gémira de la perte de ses parents. Là, aucune personne n'aura à soupirer sur des espérances déçues. Aucune misère ne pénétrera jamais dans ses bienheureux parvis; mais des chants de louange et d'adoration s'y feront entendre continuellement. La jalousie y est inconnue, parce que tous y sont également heureux et que tous s'y trouvent sur le même fondement; c'est-à-dire, par la *rédemption*. Ecoutez leur chant: « Car tu as été mis à mort, et tu nous as rachetés à Dieu par ton sang, de toute tribu, langue, peuple et nation » (Apoc. V, 9). Ecoutez aussi cette réponse de l'un des anciens: Ils « ont lavé et blanchi leurs longues robes dans le sang de l'Agneau; c'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu » (Apoc. VII, 14, 15).

Sauvés dès ici-bas, sauvés par pure grâce,
 Les bienheureux élus sont arrivés au port,
 Et maintenant ils voient la glorieuse face
 De l'Agneau qui, pour eux, fut jadis mis à mort.

Chers enfants, vos cœurs peuvent-ils s'unir aux cantiques des cieux? ou bien ces ravissants accords n'ont-ils point d'écho dans vos âmes et surprennent-ils vos oreilles? Si c'est le cas, souvenez-vous qu'il y aura des gémissements dans l'éternité, aussi bien que des chants; et que ceux qui n'aiment pas les chants du ciel, apprendront à connaître les gémissements des perdus! Tout en vous parlant ainsi, je voudrais vous diriger vers Jésus, qui est la porte d'entrée de cette maison du chant, ainsi que le conducteur du chant lui-même. Il peut mettre votre cœur en accord avec sa joie. Il peut le faire *maintenant*. Donnez-lui vos cœurs, afin qu'il en soit ainsi de vous. Il fut dans la peine, afin que vous

puissiez chanter. Il pleura, afin que vous puissiez vous réjouir. Il mourut afin que vous ayez la vie. Oh ! croyez en lui. Allez chercher votre refuge en son sang précieux. Alors vous pourrez chanter sa grâce ici-bas et sa gloire dans la maison du chant, là-haut, soit que le Seigneur vous prenne à lui, soit que Jésus lui-même vienne pour changer vos corps vils et les rendre conformes à son corps glorieux. Ici, ce sont des « chants dans la nuit, » mais là, ce sera une mélodie glorieuse pendant le jour éternel.

Dans ce lieu bienheureux, habité par les anges,
 Nous serons pour toujours à l'abri du péché.
 Et nous présenterons à Jésus nos louanges,
 Car c'est pour nous qu'il fut à la croix attache.

Venez au Sauveur.

Ecoutez, petits enfants,
 De Jésus-Christ la parole,
 Qui rend confus les méchants,
 Qui nous instruit, nous console.
 Approchez-vous du Sauveur,
 Il vous porte sur son cœur.

Dans peu de temps, il viendra
 Enlever sa chère Eglise,
 Dans son ciel, il la prendra ;
 Dès longtemps, elle est acquise.
 Pour goûter ce vrai bonheur,
 Il faut venir au Sauveur.



Joseph en prison.

Quelle transition ce dut avoir été pour Joseph de passer de tous les comforts de la tente de son père et de tous les agréments de la société de son père, à la compagnie de ces hommes rudes et sans cœur, qui l'avaient acheté pour vingt pièces d'argent, et qui firent de l'argent en le revendant à Potiphar, en Egypte. Ainsi donc il entra dans la maison de Potiphar, non comme un ami, ni même comme un domestique recevant un salaire en retour de ses services, aussi longtemps que lui veut servir, et que son maître veut le garder, mais comme un esclave, propriété de son maître, qui pouvait faire de lui tout ce qu'il lui plaisait ! Chers enfants, pouvez-

vous vous imaginer la douleur qu'il dut éprouver en se trouvant dans une telle position? Mais il n'est aucune position dans laquelle le Seigneur ne puisse nous bénir, lui qui dispose entièrement de tout.

Il dispose de tout au ciel et sur la terre,
 A ses conseils tout doit servir ;
 Son chemin est toujours dans la pure lumière,
 Son œuvre a pour but de bénir.

Plus profondes sont les ténèbres dans lesquelles un enfant de Dieu est placé extérieurement, plus sont éclatants la sagesse et l'amour de Dieu, en tournant tout au bien. « L'Éternel était avec Joseph, et il prospéra. » Potiphar découvrit quel bon serviteur il avait acquis, et il lui accorda toute sa confiance. Ainsi que le dit l'Écriture : « Et son maître vit que l'Éternel était avec lui, et que l'Éternel faisait prospérer entre ses mains tout ce qu'il faisait. C'est pourquoi Joseph trouva grâce devant son maître, et le servait ; et son maître l'établit sur sa maison, et lui remit entre les mains tout ce qui lui appartenait. » Oh ! que mes lecteurs, ceux d'entre eux au moins qui ont confessé le nom de Jésus, le glorifient dans quelque maison, magasin, famille ou situation, qu'ils puissent se trouver. Quelle joie pour vos parents et vos amis chrétiens, quel plaisir pour vous-même, et par-dessus tout quel témoignage pour Christ, quand vos compagnons, vos instituteurs ou vos supérieurs quelconques trouvent qu'ils peuvent pleinement se confier en vous, — que vous agissez loin de leurs yeux, exactement de même qu'en leur présence, — qu'une leçon est aussi bien apprise, un ordre aussi bien exécuté, un ouvrage aussi bien fait en leur absence que sous leur regard. Il est évident que telle était la con-

duite de Joseph, de là la confiance avec laquelle son maître le traitait. « Il lui remit entre les mains tout ce qui lui appartenait. » « L'Éternel était avec Joseph; » — c'était là le secret et de sa fidélité et de ses succès. Mais n'a-t-il pas promis d'être avec tous les siens, — avec les enfants qui le connaissent et se confient en son amour, aussi bien qu'avec les fidèles d'un âge plus avancé? Chers enfants, ne vous contentez pas de savoir simplement que vous êtes sauvés. Recherchez le Seigneur chaque jour et tout le jour.

Je suis heureux en ta présence;
 En ta présence, ô Dieu! je ne crains rien;
 Qu'importent avec toi les peines, la souffrance!
 En ta présence tout est bien.

Je puis tout vaincre en ta présence,
 Souffrir en paix, mourir avec bonheur;
 Mais loin de toi, je suis sans force, sans puissance;
 Oh! tiens-moi donc près de ton cœur!

Et-remarquez maintenant que de bénédictions multipliées. Joseph avait marché avec Dieu, et l'Éternel avait été avec lui pour le bénir, et son maître voyant cela, l'éleva aux plus hauts emplois dans sa maison. Quel en fut le résultat? « Et il arriva que, depuis qu'il l'eût établi sur sa maison et sur tout ce qu'il avait, l'Éternel bénit la maison de cet Egyptien à cause de Joseph; et la bénédiction de l'Éternel fut sur toutes les choses qui étaient à lui, tant en la maison qu'aux champs. » « Je te bénirai et tu seras bénédiction, » telle fut la promesse de Dieu à Abraham; elle s'accomplit envers Joseph tant qu'il fut dans la maison de Potiphar; et son accomplissement mit Joseph toujours plus en

faveur auprès de son maître. « Il remit donc tout ce qui était à lui entre les mains de Joseph, sans entrer avec lui en connaissance d'aucune chose, sinon du pain qu'il mangeait. » Telle était la confiance illimitée qu'il avait en ce jeune Hébreu, acheté par lui comme esclave.

Mais n'avons-nous pas à entendre parler de Joseph en prison ? Comment se put-il qu'un serviteur si fidèle et si cher à son maître fût mis en prison ? Vous pouvez bien faire cette question cher lecteur. Mais c'est une leçon que nous devons tous apprendre, que la bonne et la mauvaise conduite ne reçoivent pas toujours leur récompense dans ce monde. Ce n'est pas pour quelque mal qu'il eût fait, que Joseph fut jeté en prison. Non, ayant été tenté à mal faire, vivement tenté, sa réponse fut : « Comment ferais-je un si grand mal et pécherais-je contre Dieu ? » Souvenez-vous de ces paroles, quand vous êtes vous-mêmes induits à pécher. Ce ne fut pas la crainte d'être découvert, ou exposé à la honte, ou puni, qui garda Joseph de pécher : il fut effrayé du péché lui-même. Il ne pouvait supporter la pensée de pécher contre Dieu. Oh ! puissions-nous connaître tellement Dieu, et puisse son amour remplir tellement nos cœurs, que soit que d'autres soient présents pour nous voir, soit que nous soyons seuls, nous abhorrons et redoutons la seule pensée de faire quoi que ce soit qui déplaît à Dieu. Mieux vaut souffrir quoi que ce soit, que de pécher contre Dieu.

Joseph eut à souffrir. Non-seulement ce n'était pas pour avoir fait quelque mal qu'il fut mis en prison, — mais parce qu'il ne voulait pas faire le mal. Il était accusé du péché même qu'il avait refusé de commettre ; et n'étant qu'un esclave et n'ayant aucun témoin en sa fa-

veur, la seule chose étonnante est que son maître ne le fit pas mettre à mort au lieu de le jeter en prison. Mais il ne pouvait faire ni l'un ni l'autre, sans la permission de Dieu. Dieu permit que Joseph fût mis en prison, mais il ne permit pas qu'il fût mis à mort.

Quel endroit effrayant qu'une prison ! Pensez un peu à ces hautes murailles que personne ne peut escalader ; à ces portes massives que personne ne peut rompre ; à ces cellules fermées, sombres et humides, où la lumière et l'air entrent à peine : et pensez que Joseph, l'enfant chéri de son père, l'intendant et l'inspecteur favori de Potiphar, fut enfermé dans un tel endroit ! Mais même en prison la présence de Dieu peut nous rendre heureux. Quand il n'y a pas de notre faute, et que c'est réellement pour l'amour du Seigneur, sa présence peut rendre un donjon, une plus heureuse demeure qu'un palais sans lui. C'est ce que trouva Joseph. « Mais l'Éternel fut avec Joseph ; il étendit sa gratuité sur lui, et lui fit trouver grâce envers le maître de la prison. » La faveur et la présence de Dieu, qui avaient été la cause que Potiphar avait établi Joseph sur toute sa maison, portèrent aussi le maître de la prison à le placer sur ses prisonniers. « Et le maître de la prison mit entre les mains de Joseph tous les prisonniers qui étaient dans la prison ; et tout ce qu'il y avait à faire, il le faisait. Et le maître de la prison ne revoyait rien de tout ce que Joseph avait entre ses mains, parce que l'Éternel était avec lui, et que l'Éternel faisait prospérer tout ce qu'il faisait. »

QUESTIONS SUR « JOSEPH EN PRISON. »

1. En quelle qualité Joseph entra-t-il dans la maison de

Potiphar? Dites comment il n'y entra pas et comment il y entra.

2. Quel effet produisit sur Potiphar de voir que l'Éternel était avec Joseph?
3. Comment devraient se conduire les enfants chrétiens pour rendre honorable le nom de Jésus?
4. Que devraient-ils rechercher, outre de savoir qu'ils sont sauvés?
5. Quelle était la promesse de Dieu à Abraham?
6. Qu'est-ce que son accomplissement procura à Joseph?
7. Dites pourquoi Joseph ne fut pas mis à mort?
8. Qu'est-ce qui retint Joseph de pécher?
9. Pourquoi fut-il jeté en prison?
10. Qu'est-ce qui peut nous réjouir, même en prison?
11. En quoi Potiphar et le maître de la prison agirent-ils de même?



La maison de l'abondance.

« Je MEURS de faim ! » Telle était, vous savez, chers enfants, la plainte lamentable du fils prodigue, dont le triste départ de la maison de son père, ainsi que son heureux retour plus tard, nous sont racontés dans le XV^me chapitre de l'évangile de Luc.

« Je meurs de faim ! » Oh ! quelle triste chose à considérer ! Et où mourait-il ainsi de faim ? Dans le « pays éloigné ; » ce qui, vous le savez, figure le monde ; comme la maison de son père représente le ciel. L'une est la maison de l'abondance ; l'autre, la maison de la disette — le « pays éloigné. » Là, il était dans le besoin,

là il souhaitait de se rassasier des gousses que les pourceaux mangeaient, mais personne ne lui en donnait.

« Je meurs de faim ! » Tel est, même au jour d'aujourd'hui, le cri de plus d'un homme qui s'inquiète des nécessités de cette vie. Voyez les pauvres mendiants qui sollicitent l'aumône des passants; voyez dans certains pays cette quantité de petits garçons et de petites filles, à pieds nus, qui rôdent dans les villes en demandant du pain pour apaiser les angoisses de leur faim. Et d'où viennent ce besoin et cette détresse? Quelquefois de la mauvaise conduite des parents qui dépensent tout ce qu'ils gagnent pour satisfaire de coupables convoitises, et ne gardent rien pour nourrir et vêtir les leurs; et quelquefois à la suite de circonstances malheureuses dont ils ne sont pas responsables. Mais que ce soit l'une ou l'autre cause, cela montre que le besoin existe, et, de plus, que ce monde est loin d'être une maison d'abondance.

N'avez-vous pas lu, chers enfants, la parabole de l'homme riche et de Lazare, racontée dans le XVI^{me} chapitre de l'évangile de Luc? Comment Lazare qui avait une grande crainte de Dieu était pourtant un pauvre homme, si pauvre qu'il désirait se nourrir des miettes qui tombaient de la table du riche; comment il changea sa pauvreté contre une plénitude de bénédictions dans le sein d'Abraham, tandis que celui qui possédait ici-bas une maison d'abondance ne pouvait pas même obtenir une goutte d'eau pour se rafraîchir la langue. Oh! oui, vous l'avez souvent lu ou entendu lire, et alors vous vous êtes dit: « Ah! plutôt être ce pauvre homme, avec toute sa misère et tous ses ulcères, que cet homme riche avec toute son abondance. »

Sans doute, c'est ce que vous choisiriez ; car qu'est-ce d'être pauvre ici-bas, si, croyant en Jésus, nous marchons vers la maison de l'abondance en haut ? Non pas, en n'étant pas certains de pouvoir l'atteindre, mais avec l'assurance que la foi procure ; car ceux qui sont de Christ y sont déjà en esprit.

Mais il n'y a pas seulement *pauvreté temporelle* dans ce monde ; il y a aussi des besoins *spirituels*.

« Je meurs de faim ! » C'est, comme je l'ai dit, le cri du pays éloigné ; non le cri d'un heureux d'ici-bas, mais le cri du pécheur réveillé, lorsque, considérant sa propre misère et son éloignement de Dieu, il pense aux joies du ciel et aux bénédictions de la maison du Père. Son cri dit assez que l'Esprit de Dieu a travaillé dans son âme et a produit cet état ; Jésus répond à ce cri, lui, le gage béni de la maison de l'abondance — lui qui est le « pain de vie » dont celui qui mange n'aura jamais faim ni soif — il répond aux besoins de celui qui a faim et lui donne une ample portion pour son âme, savoir Lui-même. Avez-vous jamais éprouvé l'insuffisance de la terre à satisfaire les désirs profonds de votre âme qui vous font crier dans la conscience de vos besoins : « Je meurs de faim ? » Car souvenez-vous qu'il y a de grandes bénédictions en connexion avec la faim spirituelle. Ecoutez les paroles de Jésus : « Bienheureux sont ceux qui sont affamés et altérés de la justice ; car ils seront rassasiés » (Matth. V, 6). Oui, la faim de la justice de Dieu est une faim que Dieu aime à voir et qu'il se plaît aussi à rassasier.

Ainsi David était affamé jadis. Spirituellement, ce monde était pour lui un désert aride, altéré et sans eau ; et c'est pour cela qu'il dit dans le Psaume XLII : « Com-

me le cerf brâme après le courant des eaux, ainsi mon âme soupire ardemment après toi, ô Dieu ! » Il compare aussi ce monde à un « désert rempli de hurlements de désolation, » et s'adressant à Dieu avec une sainte hardiesse, il dit : « Mais moi, je verrai ta face en justice, et je serai rassasié de ta ressemblance, quand je serai réveillé » (Psaume XVII, 15). Oh ! c'est une heureuse chose d'avoir la faim spirituelle. Quelques-uns ont la faim des richesses, d'autres celle des applaudissements, d'autres celle des plaisirs ; mais infiniment meilleure est celle qui fait dire avec David : « Mon âme attend le Seigneur, plus que les sentinelles n'attendent le matin, plus que les sentinelles n'attendent le matin » (Psaume CXXX, 6). Ainsi vous voyez, chers enfants, de quelque manière que nous regardions le monde, spirituellement ou naturellement, il n'est jamais une maison d'abondance.

Mais il y a une maison d'abondance, où l'on ne connaît pas les déchirements de la faim. Ici-bas, beaucoup d'enfants de Dieu peuvent les connaître. Paul savait ce que c'était, et sans se plaindre il pouvait dire : « J'ai appris à être content des choses selon que je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance : partout et en toutes choses, je suis instruit tant à être rassasié, qu'à avoir faim ; tant à être dans l'abondance, que dans la disette » (Phil. IV, 12). Si quelque cher enfant, lisant ceci, est peut-être dans la pauvreté et sait ce que c'est que de manquer de pain, eh bien ! s'il est chrétien, il peut compter sur la promesse de Dieu, que tous ses besoins seront satisfaits et il pourra anticiper avec joie le moment où la faim et la soif ne seront plus ; car il avance rapidement vers la maison de l'abondance

d'en haut, dont Dieu nous dit : « Ils n'auront plus de faim, ni de soif; et le soleil ne frappera plus sur eux, ni aucune chaleur : car l'Agneau qui est au milieu du trône, les paîtra et les conduira aux vives fontaines des eaux; et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux » (Apoc. VII, 16, 17).

C'est là la maison de l'abondance. Là est une joie infinie; là, plus de besoin, ni de disette. C'est le pays, qui était faiblement représenté par la terre promise, ou « pays découlant de lait et de miel. » Jamais on n'y entendra ce cri : « Je meurs de faim. » Les besoins temporels n'existeront plus; les désirs spirituels seront aussi tous satisfaits; et ceux qui ont cru en Jésus, seront faits rois et sacrificateurs à Dieu à jamais. Là, la grâce sera remplacée par la gloire; et Christ verra le travail de son âme, et non-seulement lui, mais tous ceux qui se trouvent dans cette compagnie heureuse et sainte, seront éternellement rassasiés.



Le Nom de Jésus.

1. **Enfant**, il est un Nom que profère ta bouche,
Un Nom béni sur terre, adoré dans les cieux;
Un Nom qui, bien compris, nous ravit et nous touche,
Et, par-dessus tout autre, est doux et glorieux.
2. **JÉSUS** : tel est le Nom apporté par un ange
Au Dieu qui vint à nous dans notre humanité;
Au Seigneur qui, là-haut, reçoit toute louange,
Mais que ce pauvre monde a toujours rejeté.

3. JÉSUS : Nom sous lequel à nous s'est fait connaître
Celui qui dans ce monde apparut une fois ;
Qui de tout l'univers étant pourtant le Maître ,
Y trouva seulement une crèche, une croix.
4. C'est le Nom qui dévoile une grâce éternelle,
Un amour tout divin, un salut tout parfait ;
C'est le Nom qui nous dit cette bonne nouvelle :
Qu'un Sauveur est venu couvrir notre forfait.
5. Enfant, si tu connais sa profonde efficace,
Demande tout par lui, tu peux tout obtenir ;
Sache qu'à ce beau Nom, de la céleste place,
La réponse descend aussitôt pour bénir.
6. Si tu n'as pas encor choisi pour ton refuge
Celui qui s'abaissa pour sauver des perdus ;
Si le péché t'amène à craindre un juste Juge,
Viens, mon enfant, accours sans retard à Jésus.
7. Il est prêt, sois-en sûr, son Nom en est le gage,
A recevoir quiconque a besoin de salut ;
Son cœur te cherche, va ; sa douce voix t'engage
A saisir son amour : Ne manque pas ce but.
8. Tu recevras ta part avec ceux qui l'adorent,
Qui, dans ces lieux de mort, s'attachent à son Nom,
Et trouvent leur bonheur aux choses qui l'honorent,
En jouissant de Lui et d'un complet pardon.
9. Aussi, sachant qu'il vient, tu vivras pour l'attendre ;
Le cœur tourné vers Lui, tu tendras à le voir.
Il ne tardera pas, non, à nous faire entendre
Le signal par lequel il doit nous recevoir.
10. Qu'il sera doux alors, dans la céleste gloire,
D'avoir aimé son Nom, son opprobre et sa croix ;
D'avoir connu le prix du sang expiatoire
Qui coula de son corps sur cet infâme bois !





Le chardonneret et l'hirondelle.

(Fable)

L'année était avancée et l'automne presque passé. Les bois étaient colorés de diverses nuances ; les feuilles de certains arbres étaient brunes, d'autres d'un rouge sombre et enfin d'autres d'un vert tendre. Les mûres sauvages, les fruits rouges de l'églantier et ceux de l'aubépine garnissaient les haies et offraient une abondante récolte aux aimables petits oiseaux ; et les joyeux moineaux, alléchés par cette abondance, quittaient les toits où ils avaient élevé leurs petits et s'établissaient sur les arbres nuancés par l'automne, du haut desquels leurs chants incessants étaient répétés par l'écho.

Le solitaire rouge-gorge entonnait sa chanson douce, courte et plaintive auprès de la porte de maintes chaumières et la bergeronnette (ou hoche-queue) semblait tout à fait chez elle dans les champs et les jardins, attrapant des mouches tout en courant sur le sol. Le merle, avec son bec jaune, voltigeait çà et là autour du buisson, d'un air un peu effrayé, et une nuée de corneilles à une grande hauteur jacassaient et babil-laient en allant se jucher dans le bois. Et là, toute seule sur la vieille barrière d'une forêt, se tenait une jolie petite hirondelle à ailes noires et à poitrine blanche, paraissant très-fatiguée et ayant l'air d'avoir considérablement voyagé. Pauvre petite hirondelle ! combien elle était isolée. Les autres oiseaux étaient fort affairés après les mûres, le bois voisin résonnait du chœur des joyeux moineaux, des linottes et des chardonnerets, mais la petite hirondelle restait silencieuse sur la barrière, sans prendre garde à quoi que ce soit, regardant dans le lointain en paraissant impatiente de partir.

Au même moment, un jeune chardonneret plein de feu, qui s'était fait remarquer par son activité dans la haie voisine, se percha en riant sur une branche de houx, droit au-dessus de la tête de l'hirondelle et, la toisant de travers, il semblait l'examiner curieusement.

— Eh bien ! voisine, chanta le chardonneret, vous paraissez triste et délaissée. Quelle en est la cause ? êtes-vous blessée ?

— Seulement un peu fatiguée, rien de plus, répondit l'hirondelle.

— Alors pourquoi ne revenez-vous pas dans le bois ?

nous avons là joyeuse compagnie et bon gîte aussi, dit le chardonneret.

— Non, non, répondit l'hirondelle, je suis en voyage pour un meilleur pays, je ne veux pas rebrousser chemin.

— En voyage pour un meilleur pays? s'écria le joyeux chardonneret, pensez-vous, dites-moi, trouver mieux qu'ici.

— Je l'espère, répliqua calmement l'hirondelle.

— Où est-ce? y êtes-vous déjà allée? s'enquit le chardonneret.

— Je n'y suis jamais allée, répartit l'hirondelle, qui n'avait pas encore vu deux printemps; je ne sais pas non plus au juste où c'est.

— Et ainsi, vous avez quitté votre lieu natal et tout ce que les oiseaux aiment, pour aller dans un pays que vous n'avez jamais vu et dont vous ne connaissez pas la situation! et le vif chardonneret d'éclater de rire, si fort que tous les autres petits oiseaux rirent en chœur.

— On m'a dit qu'un temps froid et rigoureux viendra et qu'un pays meilleur existe bien loin de l'autre côté de la mer, où l'on ne connaît pas ces misères, et *croyant cela*, j'ai commencé mon pèlerinage, répondit le petit étranger avec douceur.

— Quant à ce temps froid et rigoureux dont vous parlez, dit le chardonneret, jetant un coup d'œil sur le riche et brillant paysage qui s'étendait alentour, rien ne présage cela, et je n'en crois pas un mot; qui le voudrait? En outre, comment allez-vous trouver ce pays meilleur auquel vous avez foi?

— Nous sommes guidés d'une manière que vous au-

tres ne pourriez comprendre, même si je vous l'expliquais, répondit le pèlerin.

— Nous ! s'écria le petit citoyen, y en a-t-il donc encore d'autres aussi niais que vous ?

— Une grande compagnie, dit l'hirondelle, en secouant ses ailes, prête à s'envoler. J'espère les rejoindre bientôt et, dans la troupe, il y en a toujours qui sont capables de nous conduire.

— Eh bien ! si *vous voulez* être assez folle pour tourner le dos à tous les plaisirs de la vie, dit le sentimental petit chardonneret, en piquant une mûre, allez. Quant à moi, je suis content du pays où je me trouve, et je vous en laisse chercher un meilleur.

— Mais si vous vouliez seulement vous laisser persuader, dit l'oiseau voyageur, vous trouveriez des fruits plus doux, un soleil plus brillant, et des compagnons infiniment plus beaux, que vous ne pouvez l'espérer ici.

— C'est ce que *vous* dites ; mais je préfère les plaisirs que maintenant je possède à tous ceux que vous pouvez me promettre, et le présomptueux chardonneret s'envola dans le bois.

L'hirondelle poursuivit son pèlerinage, atteignit bientôt ses compagnes et, dans un court espace de temps, arriva à sa destination, où, comme elle l'avait dit, elle trouva un soleil plus brillant et fut rassasiée de ces joies inconnues au climat glacial du nord ; elle passa là, libre et heureuse, tout un long été.

Et que devint l'entêté petit chardonneret ? Pendant quelque temps il mena joyeuse vie, et semblait avoir mieux fait que l'hirondelle, dont le chemin était souvent pénible et fatigant. Mais il ne s'écoula pas un long temps, avant que les choses qui l'avaient réjoui fussent

passées. Les feuilles, qui l'avaient abrité étaient arrachées par les vents d'hiver ; les haies où mûrissaient les baies étaient couvertes de neige, et, pressé enfin par le froid et la faim, il se laissa pousser à entrer dans un piège d'oiseau ; il fut pris et fait prisonnier pour la vie. Et souvent depuis, quand il pensait à l'oiseau voyageur et à l'offre qu'il lui avait faite, il soupirait et disait : « Si seulement je l'avais cru et accepté son invitation. »

Chers petits lecteurs, la parole de Dieu nous dit que, quand Abraham fut appelé à aller dans un pays qu'il devait plus tard recevoir en héritage : « il obéit et partit sans savoir où il allait. » Dieu vous appelle à chercher, par la foi au Seigneur Jésus-Christ, une meilleure patrie, c'est-à-dire une céleste. Voulez-vous croire et accepter l'invitation, devenir de petits pèlerins, voyageant vers un meilleur pays, où règne un éternel printemps, et où vous demeurerez à jamais avec Jésus et tous les saints ; où même vous régnerez avec lui aux siècles des siècles ? Ou préférez-vous rester chez vous, vous contenter du monde, et des choses du monde qui passent et s'en vont ?

Qu'il est affreux le sort de ceux qui, se laissant prendre dans les pièges du Diable, deviennent ses *captifs pour la vie* — pour une vie qui dure à jamais — pour une vie qui ressemble à la mort ! Combien de fois ils s'écrieront : « Ah ! que je voudrais avoir cru et accepté l'invitation qui m'était faite ! »

Cher petit lecteur, quel fut le plus heureux à la fin : le chardonneret qui resta chez soi, ou l'hirondelle voyageuse ?

Le pardon du péché.*Psaume XXXII.*

Ne trouvez-vous pas, chers enfants, qu'il y a quelque chose de très-doux dans ces mots : le pardon du péché? Je suis sûr que plusieurs d'entre vous ont déjà fait l'expérience de la joie qu'on éprouve, lorsqu'après avoir commis quelque faute, on s'entend dire par ses parents : « Je te pardonne. » — N'est-ce pas, chers enfants, il y a quelque chose d'infiniment précieux dans ce mot de *pardon*? Combien donc un pauvre pécheur ne doit-il pas être heureux, quand il apprend que Dieu lui a tout pardonné.

Le sentiment de notre culpabilité nous fait tout naturellement redouter la présence de Dieu. Aussitôt qu'Adam et Ève eurent péché, ils allèrent se cacher, tant était grande leur crainte de rencontrer Dieu; quel ne dut pas être leur bonheur, lorsque ce Dieu si bon leur annonça qu'il leur enverrait un Sauveur!

Le péché est affreux et Dieu le hait. Il doit le punir, car lui-même a dit : « L'âme qui péchera sera celle qui mourra. » Vous savez, mes enfants, que quelque jeunes que vous soyez, vous avez déjà péché; par conséquent votre âme serait vouée à la mort, si Jésus n'avait lui-même porté le châtiment que vous méritiez.

Soyez sûrs que vous ne serez jamais heureux avant d'avoir la certitude que tous vos péchés vous sont pardonnés, et que vous avez été rachetés à Dieu par le sang de Christ. La Bible nous dit : « Bienheureux sont ceux dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert. » Vous serez donc d'entre ceux que

Dieu appelle bienheureux, si vous recevez Jésus pour votre Sauveur, et si vous croyez qu'à cause de lui, toutes vos fautes vous sont pardonnées.

Mais peut-être ne croyez-vous pas être un pauvre misérable pécheur; peut-être pensez-vous pouvoir faire vous-mêmes quelque chose pour votre salut. Dans ce cas, vous vous trompez beaucoup, car, comme l'humanité tout entière, vous avez une nature méchante et pécheresse, adonnée aux convoitises de ce monde, et par là-même incapable de faire quoi que ce soit qui trouve grâce devant le Dieu très-saint.

Il y a beaucoup d'enfants qui ne s'inquiètent pas de leurs péchés, ni de savoir s'ils sont pardonnés, et qui suivent les désirs de leurs cœurs, sans penser à Dieu. Cet état est des plus dangereux, et je prie tous les enfants qui liront ces lignes, de se souvenir que le terme de cette voie d'indifférence, c'est la mort, la mort de leurs âmes.

Si vous mourriez dans cet état, chers enfants, vous ne pourriez certainement pas entrer dans le lieu de bonheur où Jésus rassemble tous les enfants qui ont lavé leurs péchés dans son sang; mais vous seriez précipités dans l'empire de Satan pour y être *éternellement malheureux*.

Lorsque nous voyons des enfants qui aiment le Seigneur, qui désirent vivre pour lui, qui se réjouissent de ce que Jésus est venu sauver les pécheurs, et qui le bénissent de ce qu'il les a rachetés à Dieu par son précieux sang, nous pouvons dire : « Bienheureux sont ces enfants. » Si la Bible avait prononcé que ce sont ceux qui n'ont commis aucun péché, qui sont les bienheureux, il n'y aurait point de bonheur possible pour vous,

puisque tous vous avez péché. Mais Dieu nomme bienheureux ceux dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert; rien n'empêche donc que vous ne soyez au nombre des bienheureux, puisque Jésus est venu dans ce monde afin de vous apporter votre pardon, et de laver vos péchés dans son sang.

Il se peut que des enfants aient peur de s'approcher de Dieu, par la pensée qu'ils sont trop jeunes, et que leur voix ne pourra monter jusqu'au trône de la grâce. Mais ils se trompent, ces enfants-là, car Dieu aime à écouter leurs jeunes voix s'adressant à lui; il entend jusqu'au plus faible de leurs soupirs, et il a promis dans sa Parole, que ceux qui de bonne heure le recherchent, le trouveront certainement.

Lorsque Jésus était sur la terre, il ne voulait pas qu'on éloignât de lui les petits enfants, car il aimait à les prendre dans ses bras et à les bénir; il en est de même à présent, quoiqu'il soit couronné de gloire et d'honneur, il est toujours bon et compatissant pour les petits enfants qui s'approchent de lui.

Durant le temps de son séjour ici-bas, le Seigneur donna d'abondantes preuves de sa puissance et de son bon vouloir pour sauver tous ceux qui s'approchaient de lui. Il guérissait toutes les maladies, il chassait les démons, il ressuscitait les morts, etc. Toujours il faisait plus qu'on ne lui demandait, car lorsque de pauvres malades venaient à lui pour être guéris, non-seulement il les débarrassait de leurs maux, mais il ajoutait encore ces belles et douces paroles : « Tes péchés te sont pardonnés. »

Une fois un pauvre lépreux vint se jeter à ses pieds en lui disant : « Si tu veux tu peux me rendre net. » Jé-

sus n'hésita pas un instant, ne perdit pas une minute, mais immédiatement lui répondit : « Je le veux, sois net. » Vous vous souvenez que lorsque une femme malade toucha le bord de son vêtement, elle fut guérie, et que de plus elle entendit ces précieuses paroles sortir de la bouche de Jésus : « Ma fille, ta foi t'a sauvée, va-t'en en paix. »

C'est pour faire connaître à ceux qui l'entouraient le bonheur que Dieu éprouve lorsqu'un pécheur vient à lui, que Jésus leur fit entendre la parabole de l'enfant prodigue, de cet enfant qui quitta la maison de son père, afin de vivre selon les désirs de son cœur, mais qui bientôt devint si pauvre et si misérable, qu'il résolut de retourner implorer le pardon de son père. Comment celui-ci le reçut-il ? Du plus loin qu'il vit son fils, il courut au-devant de lui, se jeta à son cou et le baisa ; puis il ordonna à ses serviteurs d'apporter la plus belle robe et de l'en revêtir, de mettre un anneau d'or à son doigt et des souliers à ses pieds. Il fit plus encore, car il donna un grand festin pour célébrer le retour de ce fils, qui l'avait abandonné, et qui était revenu à lui.

Quelle belle peinture de l'amour de notre Dieu et de sa bonne volonté à pardonner les péchés de tous ceux qui viennent à lui. Ah ! chers enfants, si vous n'avez pas encore reçu la rémission de vos péchés, c'est votre propre faute. Ce n'est pas que Dieu ne soit pas disposé à vous recevoir, mais c'est parce que *vous*, vous n'êtes pas disposés à renoncer au péché pour donner vos cœurs à Dieu.

Dieu seul peut pardonner les offenses et il nous accorde ce pardon, non à cause de quelque mérite qui soit en nous, mais parce que le Seigneur Jésus a porté le châtiment que nous méritions.

Si un enfant est affligé de son état de péché et que du fond de son cœur, il crie à Dieu pour obtenir son pardon, en se fondant sur les mérites de Christ, sa prière sera très-certainement exaucée, ses péchés lui seront tous ôtés et Dieu ne s'en souviendra plus.

Dans la parabole du bon Samaritain (Luc X), Jésus nous enseigne de quelle manière nous devons nous conduire vis-à-vis de nos semblables; mais il nous montre aussi avec quelle tendresse et quelle bonté il soigne les pauvres humains tombés au pouvoir de Satan.

Le sacrificateur et le lévite passèrent sans s'inquiéter du pauvre malheureux qui était tombé entre les mains des voleurs, mais le bon Samaritain eut pitié de lui : « Et s'approchant, il banda ses plaies, y versa de l'huile et du vin, puis le mit sur sa propre monture, le mena dans l'hôtellerie et eut soin de lui. Et le lendemain en partant, il tira de sa bourse deux deniers et les donna à l'hôte en lui disant : « Aie bien soin de lui, et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour. »

Chers enfants, cette conduite n'est-elle pas celle d'un fidèle ami? Eh bien! Jésus est le bon Samaritain; lorsqu'il nous vit perdus par le péché, et asservis au pouvoir de Satan, il prit pitié de nous et, comme le bon Samaritain, ne voulut pas nous laisser dans notre misère. Pour nous en retirer, il dut quitter le ciel et venir ici-bas mourir sur une croix; il savait d'avance tout ce qu'il aurait à souffrir pour nous, mais rien n'arrêta son amour généreux.

Comme le pauvre homme dont le Samaritain prit pitié, nous étions perdus sans ressources et nous ne pouvions rien faire pour nous sauver. L'œuvre de notre rédemption est donc, du commencement à la fin, l'œu-

vre de Dieu sans que nous y ayons participé. Dieu ne laisse rien inachevé, il consomme ce qu'il a commencé, c'est pourquoi lui qui connaît notre nature pécheresse, tout en nous pardonnant nos péchés, nous a donné la puissance de les surmonter. Il crée au dedans de nous une nouvelle nature et il nous donne son Saint-Esprit, afin de nous enseigner ce que nous avons à faire pour lui plaire. C'est là ce que Jésus appelle : « être né de nouveau, » et ceux qui sont nés de nouveau, sont les chers enfants de Dieu, et lui-même veille sur eux et les conduit avec tendresse jusqu'au moment où ils entreront dans le beau ciel, où Jésus les a précédés.

Chers enfants, ne désirez-vous pas faire partie de cette heureuse famille ? N'aimeriez-vous pas avoir votre place marquée auprès de Jésus ? Eh bien ! allez à lui, il est tout disposé à vous recevoir et à vous accorder le pardon de tous vos péchés.



Lettre à André.

Cher André,

Une petite lettre de moi ne te fera pas de peine, n'est-ce pas ? La dernière visite que je vous ai faite fut très-courte ; je t'ai pourtant bien vu, mais je n'ai pu beaucoup te parler, ce qui ne me plaisait pas tant ; mais cela ne pouvait aller autrement. Le matin tu restas au lit passablement tard ; et à peine étais-tu habillé que vite je dus partir. Si c'est à dessein que tu as agi ainsi, je ne sais ; cependant il me semblait que ma présence ne t'était pas fort agréable. Peut-être me suis-je trompé ; mais ton visage n'était pas du tout amical. J'y ai encore pensé ensuite et je me suis dit : Comme pourtant André

paraissait sombre. Il n'avait pas du tout l'air content de me voir. Que pourrait-il donc avoir? Depuis deux ans je lui envoie de petits livres qui renferment tant de belles histoires, et quand il me voit, il fait une mine qui semble vouloir me dire : « Reste seulement chez toi avec tes petits livres ; je ne les aime pas du tout. »

Voilà ce que j'ai pensé, et alors cette idée m'est venue : Je veux écrire à André une petite lettre qui vienne du cœur. Je l'aime, et lui veux toute sorte de bien, aussi ne devrait-il pas me prendre en grippe. — Cher André, veux-tu aussi ton bien? Désires-tu appartenir au Seigneur Jésus? Montre-lui un visage affectueux quand il t'appelle en te disant avec tant d'amour : « Viens donc à moi ! » Ah ! je serais peiné s'il en était autrement, et je le crains presque, car tu es déjà si grand et tu n'aimes pas encore à entendre parler de lui. Tu n'aimes pas à te tenir longtemps là où l'on annonce sa Parole ; c'est aussi ce que croit ton père, et j'en suis profondément affligé.

On peut presque lire sur le visage d'un enfant si Jésus habite dans son cœur. La paix et la joie rayonnent dans ses yeux. Mais si l'on baisse les regards sitôt qu'on entend parler du Sauveur, c'en est assez pour comprendre ce qu'il en est. Ainsi fit Caïn, lorsque le Seigneur lui parla d'Abel, et ainsi fait aussi le pauvre criminel, quand le Juge lui dit : « Tu es coupable ! » Ah ! cher André, aussi longtemps que le péché demeure dans le cœur, et que le Seigneur Jésus en est exclu, tout est triste autour de nous ; sitôt que Jésus y est entré et que les péchés en sont ôtés, nous sommes véritablement heureux. Et pour cela le Seigneur Jésus est venu « chercher et sauver ce qui était perdu. » Tu sais cela, et tu sais qu'aujourd'hui il le fait tout aussi volontiers qu'alors. Mais le temps de la grâce peut être bientôt passé, et alors ! il sera pour toujours passé.

Il y a quelque temps je voyageais en chemin de fer de E. à S. Un pauvre garçon qui voulait voyager s'ap-

procha du wagon. L'employé lui dit : « As-tu un billet ? » — « Non, répondit-il, je n'en ai point ; je n'ai point d'argent. » — « Alors tu ne peux pas voyager, » dit l'employé, et il ferma la porte. — « Oh ! prenez-moi dans le train, prenez-moi ! » s'écria le garçon. Mais le train se mit en mouvement, et le garçon resta en arrière. Je lui aurais bien volontiers donné de l'argent pour un billet, mais c'était trop tard. Il courut encore longtemps après la voiture en criant : « Oh ! prenez-moi aussi ; je dois aller à la maison ! » mais c'était trop tard ; il dut rester en arrière.

Oh ! cela me perçait le cœur, cher André. Toutes sortes de pensées me vinrent à l'esprit. « Qu'en sera-t-il pour ceux qui viendront trop tard pour le ciel, » pensai-je ! Quelle douleur ce sera quand le Seigneur viendra chercher les siens, et que tant de gens, qui étaient aussi invités, mais qui n'ont pas voulu accepter, devront rester en arrière ! Qu'en sera-t-il pour les enfants des parents chrétiens ! Ah ! cher André, je ne puis y penser. Ils parcourront toute la maison et appelleront père et mère, mais personne ne leur répondra ; ils se précipiteront dehors et crieront au ciel : « Oh ! prends-nous ! » mais le ciel ne s'ouvrira pas. C'est trop tard ; ils doivent rester en arrière. Ah ! puissent les enfants y faire dès maintenant attention ! Il y en a tant qui se passent de Jésus et s'enracinent de plus en plus dans le péché. Toi aussi, jusqu'à présent, cher André, tu n'es pas encore allé à Jésus, toutes ses invitations ont été inutiles pour toi. Maintenant il t'appelle de nouveau ; il veut te donner tout, te pardonner tous tes péchés, et te préparer pour son arrivée. Ah ! écoute donc sa voix et tu seras éternellement heureux ! Donne-lui ton cœur, ton cœur aujourd'hui même ; demain pourrait-être trop tard.

Salue tes chers parents ; et toi-même reçois les salutations cordiales de

ton affectionné ami.





Le trèfle et l'abeille.

Je me promenais après-midi dans une jolie prairie, et je m'assis à l'ombre d'un arbre; j'avais devant moi un superbe paysage. Au-dessus de moi était le ciel d'un bleu foncé. En regardant le soleil majestueux, je pensais aux milliers de mondes suspendus dans l'espace; et quand j'élevais mes pensées au grand Créateur, qui siège dans la lumière bien au-dessus de tous ces milliers de mondes, je me disais à moi-même : « Peut-il prendre soin de moi, pauvre ver de terre ? » En cet instant mes yeux tombèrent sur une petite tête de trèfle, en pleine floraison, sur laquelle une abeille était posée, occupée à extraire de ses petites fleurs la douce substance qui compose la délicieuse nourriture de cet insecte. Bientôt elle s'envola, mais elle m'avait enseigné une utile leçon. Sur cette seule tête de trèfle je comptai

vingt pétales, qui tous contenaient un fœtu tout préparé pour une des créatures de Dieu. Il avait fait croître cette plante de trèfle; il l'avait arrosée de la pluie et de la rosée du ciel; sur elle, il avait fait briller le soleil et souffler les vents; il avait empêché le bœuf, égaré dans le parc, de la dévorer. Il avait peint ses fleurs de couleurs délicates, et renfermé un trésor de douceurs dans chacun de ses pétales. Et pourquoi l'avait-il fait? Pour nourrir un petit insecte qu'il avait gardé dans tous ses voyages et au bonheur duquel il prenait intérêt. Or si Dieu prend soin d'une abeille, ne s'intéressera-t-il pas à une âme rachetée au prix du sang de Jésus, à une âme qui doit hériter de la gloire? Le Tout-Puissant avait veillé sur cette seule tête de trèfle, et l'avait fait croître avec autant de sollicitude que s'il n'avait eu rien autre à faire, comme s'il n'y avait point eu d'autres plantes qu'elle dans ce monde! Et cependant dans ce moment-là, tout autour de moi, il y avait plus de mille de ses compagnes; et dans le champ des millions qui ondoyaient à la douce brise en exhalant leur suave odeur. Sur chacune d'elles le Seigneur avait veillé. Je reposai mes yeux sur la campagne environnante en pensant encore à ce champ qui était devant moi dans le paysage, preuve si évidente de la présence et du pouvoir de Dieu, qui tout en s'étendant sur toute la contrée, sur le monde, sur l'univers, prenaient encore soin de cette petite fleur et de cette petite abeille! Devais-je donc craindre qu'il m'oubliât? Je me prosternai devant le Seigneur et l'adorai. Je sentis que la présence de Dieu était là, et je déposai sur lui toutes mes inquiétudes.

Semblable à Jonas.

(Suite et fin de la page 179.)

Dans notre avant-dernier numéro, nous laissâmes notre ami raisonnant avec la tentation : quoiqu'il s'embarquât, se disait-il, le jour du Seigneur, il pouvait mettre sa course à profit, en admirant les merveilles de Dieu dans les profondeurs. Ceci aurait été parfaitement vrai, s'il avait suivi le sentier du *devoir*, mais c'était le sentier de la *volonté propre* et du *bon plaisir*. Le Père cependant connaissait le cœur de son enfant, sa faiblesse et ce qui le tentait ; mais la leçon *doit être* apprise par l'enfant lui-même. On a dit avec raison, que les fous apprennent par leur propre expérience, et les sages par l'expérience d'autrui. Oh ! que notre Père céleste nous donne de cette sagesse en plus grande mesure, afin que quand nous lisons son précieux livre, nous y apprenions que les chutes et les manquements d'autres personnes nous sont racontées pour notre profit.

Le dimanche matin arriva et trouva notre ami déjeunant dans un café, où un ou deux pauvres êtres s'étaient endormis, en attendant peut-être l'arrivée de quelque vaisseau. Buvant tranquillement son café et déposant un traité à côté de chaque dormeur, il prit le chemin qui conduisait au navire.

Monsieur *** était un homme bon et cordial ; mais aimait-il Jésus ? Oh ! s'il ne l'aimait pas alors, prions pour lui afin qu'il l'aime maintenant. Le vent soufflait frais du sud-ouest ; la marée descendait avec force ; le petit vaisseau était amarré le long de la jetée ; la vapeur montait ; on attendait seulement qu'il fit assez jour pour

partir. Enfin le jour parut. Le pilote crie : « En arrière ! en avant ! » Les ordres sont exécutés et en quelques minutes le petit vaisseau est déjà loin dans le courant et hors du fleuve : Le pilote de la rivière et le capitaine sont sur le pont. Arrêtons-nous et écoutons ce qu'ils disent : — « Allez-vous de l'autre côté de la bouée ? » — « Non, du tout. » — « Croyez-vous que vous vous en tirerez ? » — « Oh ! oui, en avant ! » cria le pilote. — « Vous auriez mieux fait d'arrêter, dit le capitaine, vous ne pourrez pas vous en sortir. » — « Oh ! oui, nous le pourrons. » — « Non — non — vous ne le pourrez pas, la marée et le vent sont trop forts. Arrêtez ! arrêtez ici ! virons de bord ! en arrière ! » Mais il était trop tard. Crac, quelque chose frappa le fond du vaisseau et l'instant d'après il se mit sur le côté. Il se redresse, mais bientôt il retombe sur l'autre côté ; puis vient un terrible craquement, — crac ! « Attention — veillez ! » crient plusieurs voix, au moment où les grands daviers (ou grues) en fer, qui supportent les canots, tombent avec fracas sur le bateau, et avec eux tout le gaillard d'arrière du petit vaisseau, déchirant les agrès, et brisant, semble-t-il, tout l'arrière du vaisseau. Il avait heurté contre une de ces immenses bouées de bois qui flottent sur la rivière, auxquelles on amarre les grands bâtiments en attendant qu'ils puissent entrer dans les docks ; et il était maintenant poussé violemment par le vent et la marée contre un grand vaisseau américain, chargé d'émigrants ; c'est le choc qui occasionna tout le tumulte et toutes les avaries mentionnés ci-dessus. En quelques instants le bord américain se couvrit de passagers, et notre ami s'imagina que tous les yeux étaient dirigés sur lui. Il sentit alors la main de son

Père. Il sentit, comme jadis Jonas, que c'était à cause de lui que tout cela était arrivé; mais il ne pouvait pas le confesser comme le pauvre Jonas; aussi il ne fut pas comme lui pris et jeté à la mer; mais dans son affliction il cria au Seigneur, et le Seigneur l'entendit. Quand son âme s'abattait au dedans de lui, il se souvint du Seigneur, et sa prière monta jusqu'à lui et il fut de nouveau conduit à dire : « Je sacrifierai à l'Eternel avec la voix des actions de grâces. Le salut est de l'Eternel ! » Le petit vaisseau fut amarré à l'Américain jusqu'au lendemain matin qu'il entra dans le dock, où on le répara, et enfin il repartit et arriva en sûreté à sa destination; mais cette fois, il n'avait point de *Jonas* à bord. Notre ami se procura un petit bateau et fut amené jusqu'au port. Il se retrouvait bientôt après à la table du Seigneur, le cœur tout ému, profondément repentant de son obstination qui avait été sévèrement domptée par la main de son céleste Père, et amené à se confier encore davantage en son amour immuable et ses soins miséricordieux. S'il lui avait été permis de poursuivre son voyage, qui peut dire combien de peines il aurait pu éprouver et combien aussi il aurait pu répandre de déshonneur sur le nom de Christ? Plus tard il apprit que c'était la semaine du carnaval sur le continent, et il comprit que lui, jeune homme, n'ayant là aucune affaire importante, parmi des étrangers, serait difficilement gardé des nombreux divertissements présentés à ses regards.

Ce petit incident fit une impression durable sur l'esprit de notre ami; puisse-t-elle n'en jamais être extirpée, mais puisse-t-il toujours, de même que vous, chers enfants, mettre tous ses soins à connaître quelle est la

volonté de notre Père céleste en *toutes choses*, car si nous regardons à lui, il nous guidera sûrement et bien. *Suivons le bon Berger*, mais n'essayons jamais de courir *devant* lui. Quelques-uns de vous pourraient penser qu'il aurait pu apprendre cette leçon, sans que le pauvre pilote fût exposé à la honte. Oui, notre pauvre esprit borné prétend toujours saisir les voies infinies de Dieu. Qui peut dire tous les divers effets que ce petit incident produisit sur les esprits de tous ceux qui y furent impliqués? Il doit avoir produit des résultats, que la foi laisse au Dispensateur de *tous* les événements, qui seul peut-être les connaît.

« L'œil est la lumière du corps; si donc ton œil est sain, tout ton corps sera éclairé; s'il est mauvais, tout ton corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien sont grandes les ténèbres. Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout à la gloire de Dieu. »



L'élévation de Joseph.

Nous avons déjà suivi Joseph, depuis les beaux jours passés dans la maison de son père jusqu'à la maison de servitude chez Potiphar, et à son incarcération avec les prisonniers du roi. Nous avons vu comme l'Éternel était avec lui, soit dans la maison, soit dans la prison; et comment, en tout lieu, le Seigneur lui faisait trouver grâce aux yeux de ses supérieurs. Néanmoins il souffrait de sa réclusion, comme le montrent assez les supplica-

tions qu'il adresse à l'échanson, de penser à lui quand il serait rétabli dans son premier état; ainsi que les paroles du psalmiste : « On lui serra les pieds dans des cepts, on le chargea de chaînes; *ou littéralement* : son âme fut mise aux fers » (Ps. CV, 18). Ce n'était pas seulement ses membres qui étaient meurtris, son âme aussi sentait la dure pression du joug. Mais ce n'était que pour un temps. Le moment de la délivrance arriva enfin; et quand il vint il apporta plus que la délivrance, il apporta des dignités, le pouvoir, les richesses, avec les occasions et les moyens de faire du bien aux bien-aimés de son cœur, ainsi qu'à des multitudes en dehors d'eux, au delà de tout ce qu'il pouvait espérer, même par ses songes prophétiques. « Le roi envoya, et on le relâcha; le dominateur des peuples envoya, et on le délia. Il l'établit seigneur sur sa maison et dominateur sur tous ses biens; pour enchaîner à son gré ses princes, et pour enseigner la sagesse à ses anciens » (Ps. CV).

Mais comment cela arriva-t-il? Quelle circonstance fit connaître Joseph au roi? ou pourquoi l'envoya-t-il chercher? Quelles merveilles de la providence de Dieu répondent à ces questions! Quand Pharaon était irrité contre ses deux serviteurs, son échanson et son panetier et qu'il les fit mettre en prison, combien peu et lui et eux pouvaient prévoir quels en seraient les résultats; combien peu aussi Joseph pouvait-il attendre de ce fait sa délivrance! Nous devons nous rappeler que Joseph, quoique prisonnier lui-même, avait la charge de tous les autres prisonniers. C'est pourquoi l'échanson et le panetier furent mis sous ses soins. « Le prévôt de l'hôtel les mit entre les mains de Joseph, qui les servait. » Un matin qu'il leur apportait leur nourriture, ou qu'il allait

vers eux pour quelque autre motif, il vit qu'ils étaient tout tristes : « D'où vient que vous avez aujourd'hui si mauvais visage ? » leur demanda-t-il aussitôt : « Nous avons songé des songes, et il n'y a personne qui les explique, » fut leur réponse. « Les explications ne sont-elles pas de Dieu ? » Joseph les encourage à lui raconter leurs rêves. L'échanson avait songé qu'il voyait un cep avec trois sarments, et portant des fruits mûrs ; la coupe de Pharaon était dans sa main, et il pressait les raisins dans la coupe, et la donnait à Pharaon. Joseph le lui expliqua tout de suite. « Les trois sarments sont trois jours : Dans trois jours Pharaon élèvera ta tête, et te rétablira en ton premier état. » Il devait être de nouveau l'échanson du roi. Combien la requête qu'il fait est touchante, en vue de la délivrance qu'il était ainsi capable de prédire. « Mais souviens-toi de moi quand ce bonheur te sera arrivé, et fais-moi, je te prie, cette grâce, que tu fasses mention de moi à Pharaon, et qu'il me fasse sortir de cette maison ; car certainement j'ai été dérobé du pays des Hébreux, et même je n'ai rien fait ici pour quoi l'on dût me mettre en cette fosse. » Le grand panetier, trouvant que le songe de l'échanson était de si bon augure, lui raconte le sien ; mais, hélas ! c'était pour apprendre de Joseph que dans trois jours Pharaon ôterait sa tête de dessus lui, et le ferait pendre à un arbre. Et c'est ce qui arriva. Le troisième jour était le jour de la naissance de Pharaon, où il donnait un festin à tous ses serviteurs. Ce jour-là il rétablit le grand échanson dans son office, et pendit le panetier, comme l'avait prédit Joseph.

« Ah ! alors, dites-vous, l'échanson témoigna sa reconnaissance à Joseph, en intercédant auprès du roi

pour lui. » Eh bien ! non. Bien loin de là, nous lisons : « Cependant le grand échanson ne se souvint point de Joseph, mais l'oublia, » Deux longues années s'écoulèrent encore, « jusqu'au temps où s'accomplit ce qu'il avait dit, où la parole de l'Éternel l'éprouva. » Ce n'était pas par le moyen de l'échanson, mais bien par l'intervention de l'Éternel, que Joseph devait être élargi. Cela n'excusait pas l'ingratitude de l'échanson, qui fut, en effet, employé par le Seigneur, après son oubli complet de Joseph. A son tour le roi avait songé un songe, envoyé par l'Éternel. Il voyait sept vaches grasses et en embonpoint, paissant dans des marécages, et sept autres vaches chétives et laides qui dévorèrent les sept premières. Et Pharaon s'éveilla. Il eut de nouveau un songe fort semblable au premier, quand il se fut endormi. Sept épis de blé sortaient d'un même tuyau, grenus et beaux ; et sept autres épis, flétris par le vent d'orient, engloutirent les sept premiers. Le roi fut troublé par ces songes et envoya appeler tous ses sages pour les lui interpréter ; mais aucun d'eux ne put le faire. Alors l'échanson se souvint de Joseph et parla du jeune Hébreu qui avait interprété si fidèlement son songe, et celui du grand panetier, quand ils étaient tous deux en prison. Pharaon l'envoya chercher aussitôt et lui dit : « J'ai songé un songe, et il n'y a personne qui l'explique ; or j'ai appris que tu sais expliquer les songes. » Combien est belle la réponse de Joseph : « Ce sera Dieu, et non pas moi, qui répondra ce qui concerne la prospérité de Pharaon. » Il ne se vante pas lui-même, mais il donne toute gloire à Dieu. Il écoute le récit des deux songes du roi, et il lui dit bientôt qu'ils ne sont qu'une seule et même chose, et que si cela lui est par-

venu sous cette double forme, c'est uniquement parce que la chose est arrêtée de Dieu, et que Dieu se hâte de l'exécuter. Les sept belles vaches et les sept beaux épis étaient sept années de grande abondance dont l'Égypte devait jouir, et qui devaient être suivies de sept années de famine, représentées par les sept jeunes vaches maigres et les sept épis vides et flétris. Et non-seulement Joseph expliqua le songe de Pharaon, mais de plus il lui donna le conseil de choisir un homme sage et intelligent et de l'établir sur l'Égypte, comme chargé d'amasser tous les vivres des sept bonnes années, et de les déposer dans des greniers pour les sept années de famine. Ce conseil plut à Pharaon et à tous ses serviteurs, et Pharaon déclara qu'on ne pourrait trouver nulle part un homme aussi bien qualifié pour cette charge que Joseph lui-même. Or remarquez ce qui vient ensuite dans Genèse XLI.

« Et Pharaon dit à Joseph : Puisque Dieu t'a fait connaître toutes ces choses, il n'y a personne qui soit si entendu ni si sage que toi. Tu seras sur ma maison, et tout mon peuple te baisera la bouche; seulement je serai plus grand que toi quant au trône. Pharaon dit encore à Joseph : Regarde, je t'ai établi sur tout le pays d'Égypte. Alors Pharaon ôta son anneau de sa main, et le mit en celle de Joseph, et le fit vêtir d'habits de fin lin, et lui mit un collier d'or au cou; et le fit monter sur le chariot qui était le second après le sien, et on criait devant lui : Qu'on s'agenouille. Et il l'établit sur tout le pays d'Égypte. Et Pharaon dit à Joseph : Je suis Pharaon, mais sans toi nul ne lèvera la main ni le pied dans tout le pays d'Égypte. Et Pharaon appela le nom de Joseph Tsaphenath-Pahanéah, et lui donna pour femme Asenath, fille de Potiphérah, gouverneur d'On; et Joseph alla visiter le pays d'Égypte. »

Joseph était âgé de trente ans, quand il passa ainsi d'une prison à une position si élevée que, dans toute l'Égypte, personne, sauf le seul Pharaon, n'était plus grand que lui. Et tout se passa comme il l'avait prédit. Les sept années de fertilité arrivèrent et la terre rapporta très-abondamment. Pendant tout ce temps Joseph fut occupé « à amasser une grande quantité de blé, comme le sable de la mer, tellement qu'on cessa de le mesurer, parce qu'il était sans nombre. » Deux fils lui étaient nés pendant ces sept années fertiles. Vous pouvez chercher et trouver vous-mêmes dans l'Écriture les noms de ces fils et leur signification. Puis vinrent les sept années de famine, non pas seulement en Égypte, mais dans tous les pays. Il y avait du pain dans tout le pays d'Égypte. Cependant, même là, les populations avaient épuisé leurs propres provisions de nourriture, le peuple cria à Pharaon pour avoir du pain. La seule réponse de Pharaon à toutes ces requêtes, fut : « Allez à Joseph : faites ce qu'il vous dira. » Alors Joseph ouvrit ses greniers, et vendit du blé aux Égyptiens. « On venait aussi de tous pays en Égypte vers Joseph pour acheter du blé, car la famine était fort grande par toute la terre. »

Je ne veux pas terminer ce merveilleux récit, chers lecteurs, sans vous rappeler Celui qui est plus grand que Joseph, et qui, ayant été rejeté par ses frères, vendu et mis à mort, est sorti glorieusement du sépulcre, est maintenant exalté à la droite de Dieu. Il a si bien connu ce qui devait arriver à ce pauvre monde, et il a préparé de si abondantes provisions pour nos besoins, que dès que quiconque commence à avoir faim du pain de vie et crie à Dieu dans sa détresse, Dieu lui dit : « Allez à Jésus ; faites ce qu'il vous dira. » Chers enfants, êtes-

vous allés à Jésus? Si non, ne renvoyez plus d'un seul instant d'aller à lui. Il n'y a pas à craindre que ses provisions soient épuisées; mais nul ne peut dire s'il n'est pas à craindre que bientôt les portes de ses greniers ne soient fermées pour ceux qui refusent de venir. Hâtez-vous, et adressez-vous, non pas à Joseph, mais à Jésus. Il a à donner un pain qui est permanent jusqu'en la vie éternelle. *A donner*, remarquez-le, car il ne vend à personne. Quel prétexte quelqu'un de vous pourrait-il donc imaginer pour renvoyer d'aller à Jésus?

QUESTIONS SUR « L'ÉLEVATION DE JOSEPH. »

1. Quelle preuve avons-nous pour croire que Joseph ressentait profondément son incarcération?
2. De quoi sa délivrance fut-elle accompagnée?
3. Comment arriva-t-il que Joseph apprit les songes de ses compagnons de prison?
4. Quelle demande fit-il à l'échanson, après avoir interprété son songe?
5. Quel cas l'échanson fit-il de cette demande?
6. Quel autre moyen Dieu employa-t-il pour amener l'élargissement de Joseph?
7. Pourquoi le songe de Pharaon fut-il répété?
8. Quel conseil Joseph donna-t-il au roi?
9. Qui est-ce que le roi estima le plus propre à remplir cet emploi?
10. Quels furent les noms des deux fils qui naquirent alors à Joseph?
11. Quelles sont les significations de ces noms?
12. A quelle époque de la vie de Joseph en Egypte lui naquirent ces deux fils?
13. Quel était le nom de leur mère, et de leur grand-père du côté maternel?
14. Que répondait Pharaon à ceux qui criaient à lui pour avoir du pain?
15. A qui Dieu adresse-t-il les âmes qui ont faim de la justice et du salut?
16. A quelles conditions Jésus subvient-il à leurs besoins?



Le petit Henri, ou souvenirs de grand-papa.

Il est intéressant de suivre la main de Dieu et l'œuvre de l'Esprit dans la conversion des enfants et des jeunes gens. Et cela l'est encore plus, s'il y a, dans leurs vies et dans leurs caractères après la conversion, des fruits qui montrent la réalité de l'œuvre de l'Esprit de Dieu dans leurs cœurs. Le jeune Josias, dont nous pouvons lire l'histoire dans 2 Rois XXII et 2 Chron. XXXIV, en est un bel exemple, par sa conversion précoce, et par les fruits abondants qu'il porta dans sa jeunesse, tout en publiant les louanges de Celui qui l'avait appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière. Tandis qu'il était encore jeune, nous est-il dit, il commença à rechercher le Dieu de David son père ; et bientôt après nous le voyons purifiant le pays et le temple

de toutes leurs abominations et leurs idolâtries, par lesquelles le nom de l'Éternel avait été si gravement déshonoré, et à cause desquelles de terribles jugements devaient tomber sur Israël. Et maintenant, chers enfants, je désire vous montrer, avec le secours du Seigneur, comment en quelques points le jeune Josias et le petit Henri se ressemblaient. Je préfère vous parler de cette manière du dernier, afin de pouvoir vous faire remonter aux Saintes Écritures et à ces simples et belles histoires de diverses personnes, qu'elles contiennent. Surtout je désire que vous étudiiez pour vous-mêmes la vie et l'histoire de Jésus qui fut, d'abord dans ce monde, un petit enfant à Bethléem, et qui plus tard, quand il avait douze ans, fut trouvé dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Après cette preuve de soumission à la volonté de son céleste Père (car c'était des affaires de son Père qu'il s'occupait), nous le voyons soumis à ses parents terrestres et « croissant en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » Plus tard nous le voyons, comme Fils de l'homme, portant les péchés « sur la croix, » comme le dit un cantique que le petit Henri aimait beaucoup. Il le chantait souvent en se réveillant le matin, ainsi que cet autre beau cantique, qui était aussi un de ses chants favoris :

« O Jésus, que ton nom pour une âme fidèle,
Est doux et précieux ! »

Mais maintenant, chers enfants, je dois tenir ma promesse, ou chercher à vous montrer en quoi, selon moi, il y avait de la ressemblance entre le jeune Josias et le petit Henri. Tous deux craignirent Dieu dès leur tendre enfance, et leurs cœurs avaient été amollis par le

sentiment de son amour et de sa bonté. Le petit Henri mourut à l'âge de six ans et deux mois. Mais longtemps avant sa mort, il plut au Seigneur de se faire connaître à lui, et de le rendre capable de dire bien souvent : « Je crois au Seigneur Jésus ; j'aime Jésus ; je désire être avec Jésus ; et, si Jésus venait dans cet instant, je sais que je serais avec lui. » Plus d'une fois il répéta cette dernière phrase de la manière la plus calme et la plus tranquille. Un jour, parlant à son frère Charles de la venue du Seigneur, il dit : « Sais-tu, Charles, qu'elle arrivera en un moment, en un clin d'œil ? » puis il ferma au même instant les yeux pour donner plus de force à ce qu'il disait ; et comme son frère Charles hésitait à croire qu'il en pût être ainsi, le petit Henri ajouta vivement : « Il doit en être ainsi, Charles, car la parole de Dieu le dit ; est-ce que tu en serais affligé, Charles ? quant à moi, je ne le serais pas, car je serais enlevé aussi pour être avec lui. »

Ceci me rappelle un autre point de ressemblance entre le jeune Josias et le petit Henri. Tous deux avaient un grand respect pour la Parole de Dieu. Quand on apporta le livre de la loi au jeune Josias il déchira ses vêtements et trembla devant la Parole de l'Éternel, qui lui révélait les terribles jugements qui devaient tomber sur Israël à cause de ses péchés. Il crut que ces jugements viendraient, s'ils ne se repentaient pas, et comme faisant partie d'un peuple coupable, il s'humilia devant le Seigneur et fut, par grâce, délivré des jugements qui tombèrent sur la nation, parce qu'elle ne s'était pas repentie.

Il fut aussi, dès sa tendre jeunesse, retiré du mal ; de même le petit Henri, qui croyait au témoignage que

Dieu a rendu au sujet de son Fils Jésus-Christ, fut retiré de bonne heure de ce monde impie et de tous les terribles jugements qui doivent fondre sur lui. C'était une grande grâce du Seigneur, quoique l'occasion d'un chagrin profond pour ses parents, car c'était un enfant aimable, doux et obéissant. « Absent du corps, il est maintenant présent avec le Seigneur. » C'est là leur grande consolation de la perte de leur cher enfant. Puissent-ils jouir pleinement de cette consolation ! Peu avant le délogement paisible de son petit Henri, sa maman lui dit : « Cher Henri, tu seras bientôt avec Jésus, ses bras sont tout prêts à te recevoir. » Ne pouvant répondre, il leva doucement ses mains aussi haut qu'il put et ainsi exprima, mieux que des paroles n'auraient pu le faire, ce qu'étaient, dans ce moment-là, la seule pensée et le seul désir de son cœur. Une autre fois, il étendit le bras aussi loin qu'il put, et son œil d'un éclat surnaturel suivait la même direction, comme s'il y eût eu devant lui quelque objet qu'il désirait atteindre. Ainsi il s'endormit doucement en Jésus sans trouble et sans angoisse.

Le jeune Josias paraît avoir été d'un caractère généreux. Il ne recherchait pas les louanges des grands et des nobles qui l'entouraient. Le nom de l'Éternel avait été exposé à l'opprobre, et le jeune Josias résolut, quoi qu'il pût lui en coûter, d'éloigner cet opprobre et de remettre en honneur le nom de l'Éternel. Il y avait quelque chose de très-généreux dans le caractère du petit Henri ; quand il voyait ou entendait du mal en ses frères, il les reprenait parfois avec douceur — et ses aimables reproches n'étaient pas sans fruit. Ils contribuaient souvent à ramener ses frères à l'obéissance.

C'était une joie pour le petit Henri de secourir les pauvres et les nécessiteux, il donnait volontiers le dernier sou de sa bourse pour venir en aide à quelque misérable créature. Une des dernières demandes qu'il fit à sa maman, fut qu'elle distribuât aux pauvres le contenu de sa petite bourse. Pendant sa maladie, qui dura plusieurs semaines, il aimait beaucoup à avoir sa maman près de lui ; mais quand le devoir l'appelait ailleurs, il renonçait sans humeur à sa volonté et ne faisait aucune objection ; il semblait lui dire : « Je t'aime beaucoup, chère maman, mais j'aime mieux Jésus. » Dans une autre occasion il lui dit : « Pourquoi pleures-tu, chère maman ? Pourquoi voudrais-tu me retenir loin de Jésus ? Je verrai sa face et Dieu sera mon Père et mon ami. » Environ une semaine avant sa mort, il dit à son papa, qui se tenait près de son lit : « Papa, qu'aimerais-tu mieux, rester dans le monde ou aller au ciel ? » voulant dire par là que, quant à lui, il ne serait pas embarrassé de répondre. Les petits lecteurs de la « Bonne-Nouvelle » peuvent facilement deviner lequel des deux le cher Henri préférerait. Son petit visage doux et heureux montrait clairement où était son cœur.

Quand son papa lui demanda « pourquoi il aimait Jésus. » « Parce que, dit-il, il mourut sur la croix, sur la croix. » Quelques jours avant de mourir, il rappela une hymne — dont il répéta surtout ces paroles : « Voici, voici l'Agneau ; » puis il ajouta : « J'aime cette hymne. »

Le petit Henri aimait beaucoup la Parole de Dieu. Il ne semblait jamais fatigué de l'entendre lire. Je me souviens que, il y a plus de deux ans, il prit un grand intérêt à l'histoire de Joseph et de ses frères. Son amour pour la Parole de Dieu commença alors, je crois. Un

petit livre contenant cette histoire lui fut donné par un ami. Ce livre, ainsi que la « Bonne Nouvelle pour les enfants » furent bientôt ses livres favoris. Pendant la nuit il les mettait sous son oreiller, et son premier soin le matin c'était de les regarder. Mais son amour pour la Parole était très-frappant. « Viens, » lui dit un jour son frère Charles, « nous jouerons aux soldats, » et mettant quelque chose à sa ceinture, il l'appelait son épée. « Je veux aussi avoir mon épée, » dit le petit Henri, et il tira de sa ceinture un petit Testament de poche que, depuis lors il a toujours porté de cette manière. Nos lecteurs de la « Bonne Nouvelle » sauront pourquoi le petit Henri appelait la Parole de Dieu son épée, s'ils se rappellent ou lisent Ephés. VI, 17. Et maintenant, chers enfants, je vous recommande d'aller à ce précieux Sauveur, que le petit Henri aimait tant, et de lire ce livre béni qui l'intéressait tellement que quand un jour, en lui en parlant, je l'appelai « le Livre, » il ajouta, avec un sourire joyeux et expressif : « Oui, grand-papa, c'est le Livre des livres. »



La maison de la lumière.

« Il est vrai que la lumière est douce, et qu'il est agréable aux yeux de voir le soleil » (Eccl. XI, 7). C'est ce que Salomon, le sage fils de David, disait il y a bien des siècles. Cela est très-vrai, n'est-ce pas, chers enfants? Imaginez-vous le monde sans lumière, comme autrefois quand les ténèbres étaient sur la face de l'abîme. Oh ! combien ce serait effrayant ! — Poursuivre notre route.

au milieu des ténèbres. Ce serait terrible, n'est-ce pas? Les enfants n'aiment guère le triste hiver quoique, même dans cette saison, nous ayons chaque jour un peu de soleil. Ordinairement ce que les enfants aiment le mieux, c'est l'été gai et brillant. Oui, mes petits lecteurs, vous aimez à courir sur les collines, à vous promener dans les prairies, à ramasser des fleurs sur votre chemin, à entendre les jolis chants des beaux oiseaux, dont le plumage brille aux rayons du soleil. Vous aimez à jouer dans les prés, et à voir le blé mûr et doré tomber devant la faux du moissonneur. Oh! oui, c'est ce qui vous plaît. La lumière est douce en effet pour vous et vos yeux se plaisent à regarder le soleil.

Et qui créa la lumière, et appela le soleil de la création? Qui, lorsque les ténèbres étaient sur la face du grand abîme, dit: « Que la lumière soit? » C'est Dieu. Et Dieu est « lumière » (1 Jean I, 5). Oui, il n'est pas seulement déclaré que « Dieu est amour » (1 Jean IV, 8); mais aussi que « Dieu est lumière. » Avez-vous jamais pensé à cela, chers enfants, que Dieu est lumière? Que sans Dieu il ne pourrait y avoir ni lumière spirituelle, ni lumière naturelle? Lui seul peut donner la lumière ou créer les ténèbres.

Et Dieu a souvent employé les ténèbres pour punir les hommes de la dureté de leur cœur contre lui. Vous vous souvenez des ténèbres qui couvrirent l'Égypte, quand Pharaon refusa de laisser aller les enfants d'Israël; « elles étaient si épaisses qu'on pouvait les toucher de la main » (Exode X, 21). Est-ce que cela rendait les Egyptiens malheureux? Oui, car il est écrit « que l'on ne se voyait par l'un l'autre, et nul ne se leva du lieu où il était, pendant trois jours » (vers. 23). Quel affreux jugement ce devait être.

Vous vous souvenez aussi d'un autre exemple de ténèbres couvrant la terre, quand, suivant le cours de la nature, le soleil aurait dû briller dans toute sa splendeur. C'était quand notre Seigneur Jésus était cloué à la croix par des mains iniques; quand avait lieu ce comble du péché de l'homme, — ce plus haut degré de son audace! Jésus, le saint Fils de Dieu, expirant sur la croix! « De la sixième à la neuvième heure, nous est-il dit, il se fit des ténèbres sur toute la terre » (Luc XXIII, 44). L'homme, instrument volontaire des puissances des ténèbres, cherchait à éteindre, sur la croix, la lumière de Dieu : car Jésus était « la lumière du monde, » luisant au milieu des ténèbres, révélant la grâce et l'amour de Dieu, son Père, et déclarant sa miséricorde aux plus vils et aux plus misérables pécheurs. Mais les hommes se détournèrent de lui, ils ne voulurent pas l'écouter : jusqu'à ce qu'à la fin leur méchanceté devînt si grande, qu'elle les porta à le mettre à mort. C'était vraiment « l'heure et le pouvoir des ténèbres » (Luc XXII, 53).

Mais ces ténèbres n'étaient qu'un emblème de l'obscurité de l'âme de l'homme. Le péché et les ténèbres vont ensemble d'un côté; et la lumière et la sainteté de l'autre. Satan est le prince « des dominateurs des ténèbres de ce siècle; » et Jésus est la « vraie lumière » (Ephés. VI, 12; Jean I, 9). Toute âme est dans l'obscurité, tant qu'elle demeure dans son état naturel, c'est-à-dire avant que le cœur aime Jésus, et que participant ainsi à sa lumière, elle soit faite « lumière dans le Seigneur. » La lumière n'est nulle part qu'en Dieu, et dans son Fils le Seigneur Jésus-Christ. C'est en la face de

Jésus-Christ, que toute la lumière et la gloire de Dieu sont reflétées. D'où vient qu'une hymne dit :

« Voulons-nous voir la gloire éclatante de Dieu,
Regardons à Jésus dans le céleste lieu. »

Aussi, quand Jean parle de l'apparition de Christ dans le monde, il dit : « Nous avons vu sa gloire, une gloire comme celle du Fils unique venu du Père, pleine de grâce et de vérité. » Dieu est révélé en Jésus, et tous ceux qui aiment Jésus sont faits « enfants de lumière » — « autrefois ténèbres, mais maintenant lumière dans le Seigneur » (Ephés. V, 8). Rien ne peut être plus opposé que la lumière et les ténèbres : de même aussi rien n'est plus opposé qu'un croyant et un incrédule. L'un est appelé enfant « de la nuit, » l'autre enfant « du jour. » De l'un il est dit : « La voie des méchants est comme l'obscurité » (Prov. IV, 19); de l'autre : « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection » (vers. 18).

Chers enfants, êtes-vous dans les ténèbres de la nature humaine, ou Dieu, qui a commandé à la lumière de luire dans les ténèbres, a-t-il resplendi dans votre cœur, pour donner la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu, en la face de Jésus-Christ? S'il en est ainsi, vous n'êtes pas seulement faits enfants du jour, mais vous êtes encore « rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière. » Personne ne peut se rendre capable de cela par lui-même. C'est Jésus qui doit tout faire, du commencement à la fin. Jésus, qui maintenant prépare des demeures pour ceux qui l'aiment, dans la maison de lumière d'en haut.

Et quelle maison ! Glorieuse au delà de toute expres-

sion ; heureuse, au delà de toute conception. Tout ce que Dieu peut faire, tout ce que l'homme peut désirer, selon les belles paroles de l'Écriture, « ayant la gloire de Dieu. »

Mais peut-être parmi toutes les descriptions de cette maison, il n'y en a point de plus significative que celle-ci : « Et il n'y aura point là de nuit » (Apoc. XXI, 25). Cela est trois fois répété : « Il n'y aura point là de nuit. » Vous vous souvenez qu'après que Judas eut déterminé de trahir son Maître, il quitta ses disciples avec Jésus au milieu d'eux, et sortit ; puis il est ajouté : « Il était nuit » (Jean XIII, 30). C'était en effet une sombre scène, Jésus était méprisé, Jésus était trahi. Mais il n'y a pas de Jésus méprisé dans le ciel. Là nous le voyons « couronné de gloire et d'honneur. » Quand Jean le vit à Patmos, « son visage était comme le soleil quand il luit dans sa force. » Tel est Jésus *maintenant*. Oh ! le voir ! Infiniment mieux encore être faits semblables à lui ! Ce sera le partage de tous ceux qui sont enfants de la lumière et du jour. C'est ce qui rend si précieuse pour nous la maison de la lumière. « Nous lui serons faits semblables, car nous le verrons tel qu'il est. » Oui, il n'y aura point de nuit. Couchés et agités sur des lits d'affliction, nous pouvons ici-bas veiller en attendant impatiemment le matin, — mais *là* il n'y aura point de nuit. Les besoins, la détresse, les infirmités peuvent être *ici-bas* notre partage, mais *là* il n'y aura point de nuit. Réjouissez-vous donc, cher jeune chrétien, que cette maison soit la vôtre — la vôtre en vertu de ce que Jésus a fait ; ce même Jésus qui viendra bientôt et vous prendra avec lui, « afin que là où il est vous y soyez aussi. »

L'Africaine convertie et sa mère.

Tandis que le docteur P. était avec nous, cinq personnes firent une confession publique de leur foi à l'Évangile. La plupart étaient des étrangers qui, à la suite des guerres intestines, avaient été amenés, par la providence mystérieuse de Dieu et par un chemin qu'ils ne connaissaient pas, à trouver une maison éternelle en devenant concitoyens des saints et domestiques de Dieu; et souvent ils essayaient de décrire avec une éloquence naïve l'amour signalé et la miséricorde de ce Dieu qui avait dirigé leurs pas à la mission de Kuruman. Mamonyatsi, l'une deux, mourut dans la foi quelques années après. C'était une captive de Matabele, qui m'avait accompagné de l'intérieur, était restée quelque temps au service de M^{me} N., et de bonne heure avait montré beaucoup d'aptitude pour apprendre à lire, et une intelligence très-prompte. Depuis son union à l'Église jusqu'au jour de sa mort, elle fut une épître vivante de la puissance de l'Évangile. Une fois, en visitant des malades, j'entrai dans sa chambre, où je la trouvai assise et pleurant, une portion de la Parole de Dieu à la main. M'adressant à elle, je lui dis : « Ma fille, quelle est la cause de votre chagrin ? L'enfant est-il encore malade ? » — « Non; répondit-elle, mon enfant est bien portant. » — « Votre belle-mère ? » demandai-je. — « Non, non, dit-elle; c'est ma propre chère mère. » Ici elle donna de nouveau essor à sa douleur, et d'une main levant l'évangile de Luc tout mouillé de larmes : « Ma mère ne verra jamais ce livre, elle n'entendra ja-

mais cette bonne nouvelle. Oh ! ma mère et mes amis, ils vivent dans les ténèbres du paganisme, et ils mourront sans avoir vu la lumière qui a brillé sur moi, et sans avoir goûté l'amour que j'ai goûté ! » Levant les yeux au ciel, elle murmura une prière, et j'entendis de-rechef ces mots : « Ma mère, ma mère ! »

C'était l'expression de l'une des noires filles de l'Afrique, dont le cœur avait été exercé à déplorer l'ignorance d'une mère éloignée. Peu de temps après cette manifestation de l'amour divin dans son âme, je fus appelé à veiller à son chevet, car elle était mourante, et je descendis avec elle au bord du Jourdain. Elle n'en craignait pas les vagues amoncelées. Elle regarda son petit enfant et le recommanda à son Dieu et Sauveur. Les dernières paroles que j'entendis de ses lèvres tremblantes furent : « Ma mère ! »



Ce qu'est Jésus.

Pour le chrétien, Jésus est une forteresse,
Où, se réfugiant dans ses jours de détresse,
Il se trouve à l'abri des traits de l'Ennemi ;
Car il est protégé par son divin Ami.

Pour le chrétien, Jésus est un constant asile
Vers lequel aboutit son sentier difficile.
Il s'y reposera de ses nombreux travaux,
Et sera pour toujours au terme de ses maux.

Pour le chrétien, Jésus est un parfait modèle,
Qu'il doit suivre toujours pour demeurer fidèle ;
Se trouvant prêt alors, quand Jésus reviendra,
Ce doux et bon Berger dans son sein le prendra.





Joseph et ses frères.

(Genèse XLII-XLIV.)

« La lumière s'est levée dans les ténèbres à ceux qui sont justes » (Psaume CXII, 4). Ainsi en fut-il de Jacob. Quelque coupable qu'il pût être à d'autres égards, il avait une conscience pure quant à Joseph, dont la mystérieuse disparition fut pour lui une profonde affliction, sans doute, mais non mêlée de remords angoissants. Et outre cette grande douleur, tous les flots et toutes les vagues de la souffrance passèrent sur lui. Les ténèbres devinrent pour lui de plus en plus épaisses, jusque-là qu'il fut sur le point de tomber dans le désespoir. Mais précisément alors que tout était le plus sombre, jaillit la lumière. Siméon est élargi; Benja-

min est en sûreté : Joseph lui-même vit encore ! « Alors Israël dit : C'est assez, Joseph, mon fils, vit encore, j'irai et je le verrai avant que je meure » (Gen. XLII, 28).

Mais il est un autre passage, chers enfants, que ce qui est dit des frères de Joseph ne peut manquer de nous remettre en mémoire : « Sachez que votre péché vous trouvera » (Nomb. XXXII, 23). Vingt années et plus s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient vendu Joseph, leur frère, comme un esclave. La plupart d'entre eux avaient été sur le point de répandre son sang, et peut-être pensaient-ils qu'ils le livraient à des souffrances pires que la mort, quand ils le vendirent aux Ismaélites. Durant vingt années ils n'avaient eu aucune nouvelle de leur frère. Leur père avait été trompé par l'idée que quelque bête féroce l'avait dévoré ; ils semblent s'être promis et tenu l'un à l'autre un affreux secret ; Ruben même, qui était innocent de cette action, ne l'avait pas trahi ; et ils s'imaginaient peut-être que tout était oublié ou ignoré, et que rien n'en viendrait jamais au jour. Mais deux choses rendaient toujours impossible de cacher leur péché. D'abord ils le connaissaient eux-mêmes. Leur propre conscience témoignait contre eux. En second lieu, Dieu le connaissait et savait de quelle manière il devait agir envers eux pour réveiller leurs consciences assoupies et pour les contraindre à confesser.

Les sept années de famine suivaient leur cours, et Canaan, où demeuraient Jacob et ses fils, en souffrait beaucoup, à ce qu'il paraît. Apprenant qu'il y avait du blé en Egypte, il les y envoie tous, excepté Benjamin, pour acheter du blé. Benjamin était son plus jeune fils,

et le propre frère de Joseph. Tous deux avaient, vous le savez, Rachel pour mère. Il n'alla pas avec ses dix frères aînés, car, disait son père, « il faut prendre garde que quelque accident mortel ne lui arrive. » Les dix autres arrivent en Egypte, et doivent paraître devant Joseph, qui était celui qui vendait le blé à tous les gens du pays. Ils ne le reconnurent pas, mais lui les reconnut quand ils vinrent se prosterner devant lui, la face contre terre. Quand ils l'avaient vu pour la dernière fois, Joseph n'était encore qu'un jeune garçon, maintenant ils étaient tous devenus des hommes faits. En outre, son costume, sa condition, ses circonstances étaient tellement changés, qu'il n'était pas étonnant qu'ils ne le reconnussent pas. Joseph les reconnut et se rappela ses songes, mais il ne leur déclara pas alors qui il était. Il les traita d'espions et les amena à lui parler de leur père, d'eux-mêmes, de leur plus jeune frère, et même de lui, Joseph. Ensuite il les menace de les mettre tous en prison, excepté un, qui devait retourner en Canaan chercher leur plus jeune frère. Il les fit donc tous enfermer pendant trois jours, mais le troisième jour, il leur dit : « Faites ceci, et vous vivrez ; je crains Dieu. Si vous êtes gens de bien, que l'un de vous, qui êtes frères, soit lié dans la prison où vous avez été renfermés, et allez-vous-en, et emportez du blé pour pourvoir à la disette de vos familles. Puis amenez-moi votre jeune frère, et vos paroles se trouveront véritables ; et vous ne mourrez point. » C'est alors que leur péché commença à « les trouver. » Ne sachant pas qui était celui qui les écoutait, ni qu'il pouvait comprendre leur propre langue, « ils se disaient l'un à l'autre : Vraiment nous sommes coupables à l'égard de no-

tre frère; car nous avons vu l'angoisse de son âme, quand il nous demandait grâce, et nous ne l'avons point exaucé; c'est pour cela que cette angoisse nous est arrivée. » Personne autre n'aurait pu voir quelque rapport entre leur détresse en Egypte et leur acte coupable, commis vingt ans auparavant. Mais leurs consciences réveillées les voient liés l'un à l'autre. Leurs consciences coupables leur disaient tout bas que leur détresse présente était la punition de leur péché d'autrefois. Ruben aussi, leur parlant comme parle la conscience d'un homme, leur rappelle qu'il les avait avertis, et qu'ils n'avaient pas voulu l'écouter. « Ne commettez point ce péché contre l'enfant, » leur avait-il dit inutilement; et maintenant il ajoute : « C'est pourquoi voici son sang vous est redemandé. » Quelle terrible chose qu'une conscience armée contre soi-même de mille aiguillons!

Les neuf frères se mirent en route, leur blé dans leurs sacs, laissant derrière eux Siméon prisonnier. Quand l'un d'eux ouvrit son sac, pour donner à manger à son âne, que dût-il penser en voyant qu'on avait remis son argent à l'ouverture de son sac. Il le dit à ses frères, et quel effet cela produisit-il sur eux? « Leur cœur tressaillit et ils furent saisis de peur, et se dirent l'un à l'autre : Qu'est-ce que Dieu nous a fait? » Chers enfants, une conscience coupable tourne tout contre elle-même. Comme quelquefois la vue d'un livre, ou le regard d'un étranger, l'aspect d'une personne ou d'un endroit, suffisent pour faire changer de couleur, bégayer et trembler de tous les membres, si cela rappelle à l'âme quelque mal caché, quelque péché secret, non confessé et non pardonné! Mieux vaut avoir dix mille

hommes armés contre vous, que d'avoir votre propre conscience pour accusateur et pour ennemi.

Les frères de Joseph arrivent chez leur père, qui est accablé de chagrin, et déclare que son plus jeune fils n'ira pas avec eux. Cependant la famine, qui sévit de plus en plus, l'oblige, à la fin, de les laisser aller avec Benjamin. Quand Joseph les voit, il dit à son maître d'hôtel de les amener à la maison, où il veut qu'ils dînent avec lui. Même cette nouvelle les effraie. Ils dirent : « Nous sommes amenés à cause de l'argent qui fut remis la première fois dans nos sacs ; c'est afin qu'il se tourne et se jette sur nous, et nous prenne pour esclaves, et qu'il prenne nos ânes. » Le maître d'hôtel les rassure à cet endroit, et bientôt Joseph arrive. Tout en leur faisant d'amicales questions et en leur disant des paroles affectueuses, il les fait tous placer à table. Mais d'où vient que le gouverneur égyptien connaisse l'âge de ses hôtes ? Cependant, quoique tous placés suivant leurs âges, la meilleure portion est assignée à Benjamin ; elle est cinq fois plus grande que celle de ses frères. Ils s'émerveillent de tout ceci et avec raison ; mais mis à l'aise par la bonté de leur hôte, ils oublient, pour le moment, leurs peines et même se trouvent heureux.

Mais comme leur bonheur fut de courte durée ! On remplit leurs sacs de vivres et, à l'aube du jour, ils s'en retournent. Mais ils avaient à peine quitté la ville que le maître d'hôtel les rejoint et les accuse d'avoir pris la coupe d'argent de son maître. Avec quelle chaleur de sentiments ils rejettent cette accusation ! Ils vont même jusqu'à proposer que, si la coupe est trouvée chez l'un d'eux, celui qui l'aura devra mourir, et tous les autres

être réduits à l'esclavage. Le maître d'hôtel n'accède pas à la chose, mais dit : « Que celui à qui on trouvera la coupe, me soit esclave, et vous serez innocents. » Et où pensez-vous, chers enfants, qu'elle fut trouvée ? Dans le sac de Benjamin ! Ils commencèrent par l'aîné, l'un après l'autre ouvrit son sac et on le fouilla. Les dix premiers avaient été déclarés innocents : mais, lorsqu'on en vint au sac du plus jeune, voici la coupe qui manquait ! Que vont-ils devenir maintenant ? Ils retournent tous à la maison de Joseph, et se prosternent devant lui jusqu'en terre. Juda parle pour les autres et dit : « Que dirons-nous à mon seigneur ? Comment parlerons-nous, et comment nous justifierons-nous ? Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs ! » Joseph répète ce que le maître d'hôtel leur a déjà dit. Benjamin doit rester en Egypte, et les autres peuvent retourner chez leur père. Sans doute, Joseph faisait tout ceci pour éprouver ses frères et voir s'ils étaient toujours les mêmes, envieux, endurcis et sanguinaires, comme lorsqu'ils l'avaient vendu pour être esclave. Ont-ils, envers son frère Benjamin, les mêmes sentiments qu'ils avaient eus envers lui-même ? Combien il dut être doux pour Joseph de voir, par la réponse de Juda, que maintenant ils aimaient leur père, qu'ils aimaient leur plus jeune frère, et que Juda était tout prêt à être esclave à la place de Benjamin, afin que Benjamin pût s'en retourner en paix.

« Alors Juda s'approcha de lui, en disant : Hélas ! mon seigneur, je te prie, que ton serviteur dise un mot, et que mon seigneur l'écoute, et que ta colère ne s'enflamme point contre ton serviteur ; car tu es comme Pharaon. Mon seigneur interrogea ses serviteurs, en disant : Avez-vous père,

ou frère ? Et nous répondimes à mon seigneur : Nous avons notre père qui est âgé, et un enfant qui lui est né en sa vieillesse, et qui est le plus petit d'entre nous ; son frère est mort, et celui-ci est resté seul de sa mère, et son père l'aime. Or tu as dit à tes serviteurs : Faites-le descendre vers moi, et je le verrai. Et nous dîmes à mon seigneur : Cet enfant ne peut laisser son père ; car s'il le laisse, son père mourra. Alors tu dis à tes serviteurs : Si votre petit frère ne descend avec vous, vous ne verrez plus ma face. Or il est arrivé qu'étant de retour vers ton serviteur, mon père, nous lui rapportâmes les paroles de mon seigneur. Depuis, notre père nous dit : Retournez, et nous achetez un peu de vivres. Et nous lui dîmes : Nous ne pouvons y descendre ; mais si notre petit frère est avec nous, nous y descendrons ; car nous ne saurions voir la face de cet homme, si notre jeune frère n'est avec nous. Et ton serviteur, mon père, nous répondit : Vous savez que ma femme m'a enfanté deux fils, dont l'un s'en est allé d'avec moi, et j'ai dit : Certainement, il a été déchiré ; et je ne l'ai point vu depuis ; et si vous emmenez aussi celui-ci, et que quelque accident mortel lui arrive, vous ferez descendre mes cheveux blancs avec douleur au sépulcre. De plus, ton serviteur a répondu de l'enfant pour l'emmener d'auprès de mon père, en disant : Si je ne te le ramène, je serai toute ma vie sujet à la peine envers mon père. Ainsi maintenant, je te prie, que ton serviteur soit esclave de mon seigneur, au lieu de l'enfant, et qu'il remonte avec ses frères ; car comment monterai-je vers mon père, si l'enfant n'est avec moi ? Que je ne voie point l'affliction qu'en aurait mon père ! »

C'en est trop pour Joseph. Il ne peut se contenir plus longtemps. Il fait sortir tout le monde : « Et personne ne demeura avec lui quand il se fit connaître à ses frères. Et en pleurant, il éleva sa voix, et il dit à ses frères : **JE SUIS JOSEPH ! mon père vit-il encore ?** » Rien

d'étonnant si après nous lisons : « Mais ses frères ne lui pouvaient répondre ; car ils étaient tout troublés de sa présence. » Pendant vingt ans et plus, chacun d'eux avait gardé en lui un secret effrayant — fardeau et fléau pour son cœur. Il y avait eu, sans doute, des temps pendant lesquels ils l'avaient oublié. Même à la table de Joseph, ils burent et se réjouirent, mais tous ces intervalles d'oubli et de gaieté étaient suivis d'angoisses de conscience, de craintes d'être découverts, du sentiment que la main de Dieu était levée sur eux, et de la frayeur d'être châtiés par cette main. Ils avaient essayé de cacher leur faute, et de maintenir leur caractère. « Nous sommes tous gens de bien, avaient-ils dit ; à Dieu ne plaise que les serviteurs aient fait une telle chose ; » tel avait été leur langage quand on les accusa d'avoir dérobé la coupe ; mais maintenant ils étaient tout honteux et confondus, en la présence de celui qu'ils avaient longtemps cru mort, qui connaissait leur méchanceté et en avait été la victime ; ils étaient entièrement entre ses mains pour la vie ou pour la mort. Que pouvaient-ils dire ? Ils sont convaincus, confondus, interdits. Chers lecteurs, vous êtes-vous jamais trouvés en la présence d'un plus grand que Joseph ? Ne l'avez-vous jamais entendu dire : « JE SUIS JÉSUS, » et n'avez-vous jamais éprouvé que vous êtes entièrement entre ses mains, soit pour la vie, soit pour la mort, pour la vie éternelle ou pour la mort éternelle ? Qu'il est beau de voir l'amour de Joseph ! « Je vous prie, approchez-vous de moi. » C'est justement ce que Jésus vous dit. « Et ils s'approchèrent. » Et ne voulez-vous pas vous approcher de Jésus ? Si vous ne l'avez pas encore fait, ne voulez-vous pas venir maintenant ? « Et il leur dit :

Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu pour être mené en Egypte. Mais maintenant, ne soyez pas en peine, et n'ayez point de regret. » Vous voyez qu'il ne fait pas mention de leur pardonner. C'est si certain et si évident qu'il n'est pas nécessaire d'en parler. Pourquoi leur parlerait-il ainsi, s'il ne leur avait pas pardonné? Il s'efforce de les consoler, et de les amener à se pardonner à eux-mêmes. Il est vrai qu'ils l'avaient méchamment vendu, comme, plus tard, les mains d'hommes iniques crucifièrent le Seigneur Jésus. Mais Dieu s'était servi de leur méchante action pour accomplir ses propres décrets de miséricorde. « Mais Dieu m'a envoyé devant vous pour vous faire subsister sur la terre, et vous faire vivre par une grande délivrance. Maintenant donc, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais c'est Dieu » (Gen. XLV, 7, 8). Pourrait-il y avoir quelque chose de plus touchant qu'un tel amour? Ainsi, chers enfants, quand nous nous tenons, convaincus de péché, en la présence du Seigneur Jésus, quand nous sentons qu'il connaît tout ce qui est en nous, tout ce que nous avons fait, tout ce qui nous accable et nous rend malheureux, comment nous reçoit-il? Nous accuse-t-il, ou prononce-t-il sur nous la sentence, et nous envoie-t-il dans l'enfer que nos péchés ont mérité? Non, il nous assure de son amour; il nous montre ses mains blessées et son côté percé; et quoique ce fût par de méchants hommes, et même par nos péchés, qu'il fut ainsi blessé et frappé, il nous assure que c'est Dieu qui lui donna de supporter tout cela, pour l'amour de nous, et que notre paix est faite, notre salut accompli, par l'aspersion de son sang précieux. Oh! puissiez-vous écouter sa voix, qui vous parle à vous, qui lisez

ces paroles ! Croyez-le quand il parle ainsi de paix et de consolation à vos cœurs travaillés par le péché et pesamment chargés. Alors vous pourrez chanter :

Jésus est mon ami suprême,

Il est à moi :

Son amour est toujours le même,

Il est à moi.

Ici-bas, tout est misérable,

Tout est vain, tout est périssable ;

Mais, en Christ, ma paix est durable,

Il est à moi !

QUESTIONS SUR « JOSEPH ET SES FRÈRES. »

1. Quel passage nous rappelle l'heureux changement survenu dans les circonstances de Jacob ? Indiquez où il se trouve et citez-le.
2. Quel autre passage est mis en évidence par ce qui arrive aux frères de Joseph ?
3. Pourquoi leur était-il impossible de cacher toujours leur péché ?
4. Comment pouvons-nous expliquer qu'ils ne reconnurent pas Joseph, tandis que Joseph les reconnut ?
5. De quoi Joseph les accusa-t-il ?
6. Combien de temps les retint-il en prison ?
7. Quel est celui d'entre eux qui fut gardé en prison, quand il permit aux autres de s'en retourner ?
8. Qu'est-ce que ces événements rappelèrent à leur mémoire ?
9. Que produit une conscience coupable ?
10. Quand Joseph invite ses frères à dîner avec lui, quel effet cela produit-il sur eux ?
11. Comment les place-t-il à table ?
12. Que fit-il de plus en faveur de Benjamin ?
13. Dans quel sac fut trouvée la coupe ?
14. Qui se fit alors son avocat ?
15. Qu'est-ce que cela dut faire connaître à Joseph ?
16. Lorsque Joseph se fait connaître à ses frères, qui est-ce que cela nous rappelle ?

17. Comment Joseph chercha-t-il à les rassurer ?
 18. Comment Jésus rassure-t-il ceux qui se tiennent, convaincus de péché, en sa présence ?



Dieu entend les petits enfants

J'avais souvent dit à une petite fille d'environ sept ans, qu'elle devait demander au Seigneur Jésus tout ce dont elle pourrait avoir besoin. Il me vint un jour cette pensée : Tu devrais pourtant t'informer une fois si la petite Anna a suivi ton conseil.

— Eh bien ! chère Anna, lui demandai-je, as-tu fait ce que je t'ai si souvent dit ; as-tu demandé au Seigneur Jésus tout ce dont tu peux avoir eu besoin ?

— Oui, je l'ai fait, répondit-elle.

— J'en suis bien aise, lui dis-je ; mais alors, le Seigneur Jésus t'a-t-il aussi exaucée, lorsque tu lui as demandé quelque chose ?

A cette question, elle fut un peu embarrassée, parce qu'il y avait là d'autres personnes présentes ; mais lorsque, plus tard, je me trouvai seul avec elle, elle me raconta à peu près ce qui suit :

« Je jouais, il y a quelques jours, là-bas sur la grande place. Il s'y trouvait justement un grand nombre de voitures pour être nettoyées. Après que je les eus contemplées par dehors, pendant quelque temps, il me vint une grande envie d'en voir aussi l'intérieur. Oh ! pensais-je, comme cela doit être agréable de s'asseoir et de se faire conduire dans une si belle voiture ! Je remarquai bientôt que la portière d'une de ces voitures était

ouverte, et comme je vis que personne n'était là, je me glissai dedans. Je fermai alors la porte et m'y assis tout à fait confortablement. Après m'être ainsi reposée quelque temps, je voulus ressortir, mais, hélas ! la porte était fermée. J'essayai de l'ouvrir, je tirai et poussai, mais tout pour rien ; la porte était et restait fermée. Alors j'eus très-peur ; je voyais bien que j'avais mal fait de venir m'asseoir dans cette voiture, sans en demander la permission ; mais c'était maintenant trop tard, j'étais enfermée. Je n'osais pas appeler, parce que j'avais peur d'être punie. Je me mis à pleurer, mais cela n'avancait à rien du tout, non plus ; la porte restait toujours fermée. Alors je me ressouvins tout d'un coup de ce que vous m'aviez souvent dit, c'est-à-dire que je devais toujours prier le Seigneur Jésus, s'il arrivait que j'eusse besoin de quelque chose. C'est ce que je fis alors. Je lui dis : « O Seigneur Jésus ! ouvre-moi la porte pour que je puisse ressortir. J'ai mal fait, mais pardonne-moi et aide-moi. » Lorsque j'eus prié, je poussai encore une fois et . . . voyez ! la porte s'ouvrit et je pus sortir. »

A ces derniers mots, ses yeux brillaient de joie. Elle avait fait l'expérience que le Seigneur Jésus était près et qu'il entend aussi la prière des petits enfants. — Chers enfants, en avez-vous fait aussi l'expérience ? Si ce n'est pas le cas, vous pouvez maintenant l'apprendre de la petite Anna. Le Seigneur Jésus vous écoutera aussi certainement, si vous le priez. Et vous savez déjà ce dont vous avez le plus besoin et c'est justement ce qu'il donne le plus volontiers. Il est un bon et fidèle Sauveur et son bonheur est de bénir les enfants.





L'histoire d'un sou.

« Chers enfants, je m'attendais peu à vous parler ici aujourd'hui ; mais je suis bien réjoui d'apprendre qu'une parole que j'ai prononcée mardi passé, a été bénie par Dieu, en amenant la conversion d'un pécheur, auquel on ne s'adressait pas ; — la flèche manqua son but dans vos cœurs, mais atteignit cependant une conscience dans l'intérieur de la salle. Je ne vous aurais pas parlé maintenant, si un cher ministre de l'évangile ne m'avait rappelé que Dieu avait peut-être une flèche à me faire tirer aujourd'hui.

* Petit discours adressé à des enfants, à une réunion de prières à Dublin, par un monsieur de Londres.

» Je veux à présent vous raconter une histoire d'un sou. Lorsque je vins dans ce pays, l'année dernière, j'entrai dans un magasin à Lisburn, pour acheter quelques feuilles de papier. Il me revenait encore un sou sur la pièce de monnaie que j'avais donnée à la femme, qui se trouvait derrière son comptoir. Elle me dit : « Monsieur, je n'ai que des centimes, mais si vous ne vous souciez pas d'aussi petite monnaie, je vous donnerai plutôt deux petits livres. » Je lui demandai de me les montrer, car j'étais curieux de voir quelle sorte de livre on pouvait avoir pour un demi-sou. Elle me tendit deux petites brochures, contenant chacune quelques hymnes, destinées à de très-jeunes enfants. Je les pris, et comme je les mettais dans ma poche, une femme âgée, qui se trouvait dans le magasin, me dit : — Monsieur, me donneriez-vous un de ces petits livres pour ma petite fille ? — Quel âge a-t-elle ? demandai-je. — Elle a trois ans, monsieur. — Elle ne sait pas lire, sans doute ? — Non, monsieur ; mais elle a été convertie, et n'a pas d'autre plaisir maintenant que celui de chanter ou d'entendre chanter des hymnes sur Jésus ; et si vous m'en donnez un, je le lui lirai. — Je lui donnai un de mes petits livres et mis l'autre dans la poche de mon habit.

» Comme je revenais à la maison, ma conscience m'accusa de n'avoir jamais parlé de Jésus à ma plus jeune enfant, car je n'avais pas cru que Dieu convertît les petits enfants ; mais maintenant, je pensai : — Eh bien ! si Dieu a fait un changement si merveilleux dans une enfant de trois ans, pourquoi ne ferait-il pas la même chose pour une enfant de quatre ans et demi ? — Je me décidai donc à lui parler de son âme et à lui dire :

comment elle pouvait être sauvée; car quoique mes autres enfants eussent tous entendu l'évangile, j'étais sûr qu'aucun d'eux ne lui en avait jamais parlé d'une manière assez simple.

» Après mon arrivée à la maison, je la pris donc sur mes genoux et prenant une Bible illustrée, je lui montrai une gravure de Jésus sur la croix. Je m'aperçus qu'elle avait quelque idée de *l'histoire* de la croix; mais elle n'avait jamais été amenée à comprendre que cela la concernait. Je lui racontai cette magnifique histoire de la croix, dans les termes les plus simples que je pus trouver. Elle parut émue, et pour la première fois en sa vie, cette enfant comprit qu'elle était une pécheresse et Jésus, un Sauveur; et je suis sûr que dès lors elle crut en Jésus-Christ. Elle prend maintenant son plaisir à écouter la lecture de la Bible, ainsi que le Voyage du chrétien; et quoiqu'elle ait une quantité de jouets, comme les autres enfants, elle les quittera tous pour venir écouter une histoire de la Bible, surtout l'histoire de la croix.

» J'ai souvent été témoin de sa confiance en Jésus et j'ai toujours été content de ce qu'elle disait; par exemple: Je lui montrai une gravure, représentant une maison en feu et, lui expliquant l'histoire dont il était parlé, je lui fis comprendre que ceux qui se trouvaient dans ces chambres pouvaient périr par le feu, à moins qu'ils ne fussent sauvés d'une manière ou d'une autre. Puis je lui dis: — Si tu étais là et que la maison fût tout en feu autour de toi, et si tu me voyais en bas, te criant de sauter dans mes bras tendus vers toi, le ferais-tu? — Qui. — Pourquoi? — Parce que je sais que tu m'aimes. — Et si tu voyais Jésus en bas t'appelant, saute-

rais-tu aussi? — Oh! oui, je le ferais. — Pourquoi? — Parce qu'il m'aime. — Comment, sais-tu qu'il t'aime? — Parce qu'il mourut pour moi. — Elle comprend cette grande vérité que Jésus mourut pour elle; et je ne doute pas plus de son salut, que de ma propre part en Christ. »



Lydie, la marchande de pourpre.

(Actes XVI, 12-15.)

Lorsque le Seigneur Jésus était sur la terre, il parcourait la Judée et prêchait. Il déclarait à tous que Dieu les aimait beaucoup, et que même il voulait leur pardonner tous leurs péchés. Il leur montrait pareillement en quoi consistait cet amour. Il guérissait les malades, nourrissait ceux qui avaient faim et pardonnait les péchés; car lui-même était Dieu. Toutefois la plupart des hommes ne voulurent rien recevoir de lui. Ils se moquaient de lui et le méprisaient, et enfin, ils le clouèrent sur la croix. Mais le Seigneur Jésus ne s'irrita pas contre eux. — Ses souffrances sur la croix étaient fort grandes; néanmoins ils se moquaient encore plus de lui; cependant il priait pour eux: « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » N'est-ce pas là un grand amour?

Puis, le Seigneur Jésus mourut et fut mis dans le sépulcre; mais il ressuscita. Dieu lui-même l'a ressuscité et enlevé auprès de lui dans le ciel. Il y est maintenant assis à la droite de Dieu et son cœur est encore rempli d'amour pour nous. Et celui qui désire être

beaucoup aimé n'a qu'à aller à lui. Il donne toutes choses gratuitement.

Il ne s'était pas encore écoulé beaucoup de temps depuis son retour au ciel, que déjà il envoyait ses messagers. D'abord, ce furent ses douze disciples, ensuite Paul et Barnabas et plusieurs autres. On nomma ces messagers des apôtres et des évangélistes. Ils devaient annoncer aux hommes l'amour de Dieu et celui de son Fils. Ils devaient leur dire que Jésus est mort pour les pécheurs sur la croix et les inviter à ne pas rester plus longtemps en état d'inimitié avec Dieu, mais à se laisser réconcilier par lui. Et afin que chacun pût voir que le Seigneur Jésus les avait lui-même envoyés, il leur donna aussi la puissance de guérir les malades, de chasser les mauvais esprits qui se trouvaient souvent chez les hommes et même de ressusciter les morts. Ils ont fréquemment fait tout cela, en parcourant et en évangélisant la Judée. Mais quelques-uns d'entre eux allèrent encore plus loin et se rendirent chez les païens, surtout l'apôtre Paul. Tous les hommes purent dès lors entendre parler du grand amour de Jésus. Ils purent tous savoir que le cher Sauveur est mort sur la croix pour les pécheurs. Et vous, chers enfants, vous pouvez lire vous-mêmes toutes ces choses, et bien d'autres encore dans les Actes des Apôtres.

Pour cette fois, nous n'examinerons qu'une courte portion du chap. XVI^m. Nous trouvons là deux de ces messagers — Paul et Silas. Ils avaient déjà parcouru plusieurs contrées en annonçant la bonne nouvelle de Jésus et étaient arrivés à Troas (vers. 8). Ici, l'apôtre Paul eut une vision pendant la nuit. Un homme de Macédoine se tint debout devant lui et dit : « Passe en Ma-

cédoine et nous aide ! » (vers. 9.) Alors Paul pensa aussitôt : Cela vient du Seigneur. Il nous fait appeler et nous devons obéir. Et ils partirent promptement, car tous deux étaient de très-fidèles et obéissants serviteurs.

Ils vinrent donc à Philippes, la première ville de la Macédoine (vers. 12), et y demeurèrent quelques jours. Et le jour du sabbat, ils sortirent de la ville et allèrent au bord d'un fleuve, où s'assemblait ordinairement le peuple pour prier (vers. 13). Il y avait justement là plusieurs femmes, et ils se mirent à leur parler du grand amour de Dieu et de Jésus, qui parvenait maintenant jusqu'à elles. N'était-ce pas là un grand sujet de joie pour ces femmes ? Elles n'avaient encore jamais entendu parler d'un tel amour ; mais cependant elles ne s'en réjouirent pas, car elles ne crurent pas ce qu'elles entendirent. C'était pourtant bien triste. Sans doute ; mais plusieurs de mes petits lecteurs ne font pas mieux qu'elles. Ils entendent bien ce qu'on leur dit, mais ils ne croient pas et par conséquent ils ne se réjouissent pas non plus. Leur mauvais cœur leur est encore trop cher ; oui, plusieurs l'aiment même davantage que le Seigneur Jésus ; et c'est certainement très-triste aussi.

Mais il y avait là une femme qui n'agit pas de même. Elle s'appelait Lydie et était une marchande de pourpre de Thyatire. Elle était aussi assise là, écoutant très-attentivement. Et comme elle était ainsi assise et écoutait, le Seigneur lui ouvrit le cœur, où pénétra une parole après l'autre. Et, certainement, son cœur n'avait encore jamais été si heureux et si joyeux que ce jour-là. Elle n'avait plus peur de Dieu ; car il l'aimait depuis longtemps, et elle l'aimait aussi à son tour. Le Seigneur Jésus était devenu son meilleur ami ; il était mort sur

la croix pour elle et avait porté tous ses péchés, qui lui avaient causé si souvent tant de chagrin et d'angoisse. Maintenant ils étaient tous ôtés et tous pardonnés. Le Seigneur Jésus lui avait aussi envoyé ses messagers, pour lui apporter cette joyeuse nouvelle; il lui avait même ouvert le cœur, afin qu'elle pût les croire. C'était, en effet, là un grand amour. Elle n'avait plus ni angoisse, ni crainte et n'avait plus besoin de demander : Est-il vrai que Dieu m'a tant aimé? Elle le savait maintenant, elle en était sûre. — Comme Lydie devait être joyeuse ! Comme elle doit avoir souvent dit : « Oh ! je te remercie, mon cher et bien-aimé Sauveur ! » Et c'est ce que vous feriez aussi, mes chers enfants, si vous croyiez et reconnaissiez réellement de quel amour Jésus vous a aimés.

Nous apprenons ici encore quelque chose sur Lydie. Les hommes, qui lui avaient apporté cette bonne nouvelle de Jésus, lui étaient maintenant devenus très-chers. A cause de cela, elle désirait beaucoup les recevoir dans sa maison et les servir, car c'étaient les messagers de Jésus, les messagers de *son bien-aimé Jésus*. C'est pourquoi, elle les pria instamment de demeurer chez elle.

Dès lors, nous n'entendons plus parler d'elle. Sans doute qu'elle n'était jamais retournée à Thyatire, aussi heureuse que cette fois. Elle était venue en Macédoine pour chercher des biens terrestres et elle en avait trouvé de célestes. A Philippes, Jésus lui était apparu par ses messagers et elle l'emportait maintenant dans son cœur à Thyatire. Heureuse Lydie ! Avec quelle joie elle aura annoncé aux gens de sa ville natale, le grand amour de Jésus ! Et, sans doute, que, là aussi, le Sei-

gneur aura ouvert les cœurs de plusieurs et les aura remplis de paix et de joie.

C'est aussi là mon plus ardent désir pour vous, bien chers enfants. Oh ! puisse le Seigneur ouvrir de même bientôt votre cœur, vous réjouir et vous restaurer par son amour ! Il vous fait maintenant annoncer cette heureuse nouvelle et vous serez bienheureux, si vous la croyez.



Dieu est près.

Des milliers de voix témoignent que Dieu est près. Cette vérité se trouva magnifiquement expérimentée, il y a peu de temps, par quelqu'un qui visitait une de ces cours de Londres, où les maisons regorgent d'habitants et où chaque chambre est la demeure d'une famille. Dans une chambre solitaire, au haut d'une de ces maisons, cette personne trouva une femme âgée, dont le maigre salaire d'une demi-couronne (3 francs) par semaine était à peine suffisant pour la faire vivre. Il remarqua dans un pot à thé cassé, placé sur la fenêtre, une plante de fraise en pleine croissance et fleuraison. Il observait, de temps à autre, comme elle continuait à croître et avec quels tendres soins elle était soignée ; il se mit à dire : — Votre plante fleurit admirablement ; vous aurez bientôt des fraises. — Oh ! monsieur, répondit la femme, ce n'est pas pour les fraises que je la cultive. — Pourquoi donc en prenez-vous tant de soin, demanda-t-il ? — Eh bien ! monsieur, répli-

qua-t-elle, je suis très-pauvre, trop pauvre pour garder quelque créature vivante; mais c'est une grande consolation pour moi d'avoir cette plante vivante, car je sais qu'elle ne peut vivre que par la puissance de Dieu; et en la voyant vivre et croître de jour en jour, elle me dit que Dieu est près.

La main de Dieu s'étend sur toute la nature;
 Nous en sommes témoins continuellement.
 Chaque animal reçoit de lui sa nourriture;
 Il n'en oublie aucun, même pour un moment.
 Ainsi donc, nous chrétiens, créés à son image,
 Pourquoi craindre toujours que nous manquions de pain?
 Ah! quand nous nous tiendrons près de lui davantage,
 Nous apprendrons à tout recevoir de sa main.



Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées.

Il y a quelque temps, j'annonçais l'évangile dans une ville. J'avais eu beaucoup d'auditeurs, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre d'enfants. Je parlais sur les paroles, que Jésus adressa à Zachée : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » J'attirai surtout l'attention sur le malheur de l'homme qui ne possède pas Jésus. « L'homme, dis-je entre autres, ne veut pas convenir qu'il est perdu et croit qu'il y a beaucoup de bien en lui; or Jésus seul peut nous donner le véritable bonheur. Lui seul peut sauver les pécheurs perdus. Mais il abandonne à eux-mêmes les hommes à propre justice et les enfants qui

se croient bons. Il ne cherche que *les perdus*. Oui, mes amis, *Jésus cherche* ; l'homme ne le cherche pas ; il n'a aucun désir de le chercher ; il ne le peut pas. Cependant, apprenez que Jésus vint sur la terre pour chercher les hommes. Il vous cherche aussi. Il vous a souvent cherchés ; et pourtant vous ne vous êtes pas laissé trouver. Aujourd'hui, il vous cherche de nouveau. Oh ! ne le laissez donc pas chercher plus longtemps en vain. Jetez-vous dans les bras de Jésus, qui sont aussi ouverts pour vous ! »

Je parlai, cela va sans dire, encore davantage ; mais je ne puis pas tout vous communiquer ici. Cependant, c'est déjà assez pour vous montrer aussi ce que le Seigneur Jésus fait pour vous et vous pouvez vous demander comment vous l'avez reçu jusqu'à présent.

Le jour suivant, j'appris qu'une jeune fille d'environ dix-huit ans avait été convertie. Ses parents aimaient le Seigneur Jésus. Ils lui avaient déjà souvent dit, combien il était nécessaire qu'elle fût convertie. Ils avaient attiré son attention sur ses péchés et lui avaient présenté l'amour de Jésus. Mais surtout ils adressaient de ferventes prières à Dieu pour elle. Cependant Caroline restait toujours la même. Elle ne s'inquiétait pas beaucoup de ce qu'elle entendait dire sur Jésus. Moi-même, ainsi que d'autres personnes, nous lui avions souvent parlé du salut de son âme ; mais elle demeurait dans le même état. On la voyait souvent dans les endroits où l'évangile était annoncé et pourtant elle s'en retournait toujours comme elle y était venue. Dans la matinée du jour de la prédication dont j'ai parlé, son père lui demanda : — Viens-tu ce soir avec nous à la réunion, Caroline ? — Non, je n'irai pas, répondit-elle d'un air

boudeur. — Et pourquoi pas? demanda-t-il de nouveau. — Je n'y trouve aucun plaisir, répliqua-t-elle. — Son père ne la pressa pas davantage pour le moment. Mais lorsque l'heure d'y aller fut venue, elle s'habilla et dit : « Je veux encore y aller une fois, et puis, si je ne suis pas convertie, je n'y retournerai plus du tout, mais j'irai dans le monde. » — Elle vint à la réunion et fut très-touchée par ce qui fut dit. La parole de Dieu pénétra dans son cœur. Elle éprouva alors ce qu'elle n'avait encore jamais éprouvé. Elle dut reconnaître que le Seigneur Jésus la cherchait depuis longtemps et qu'elle lui avait toujours fermé son cœur. Elle pensa avec angoisse à ses péchés et lorsqu'elle revint à la maison, elle pleura amèrement. Elle se jeta à genoux et demanda grâce et miséricorde au Seigneur, et — comme le Seigneur est bon — avant qu'elle se mit au lit, elle avait trouvé la paix avec Dieu et le pardon de ses péchés. Elle fut très-heureuse et l'est encore à présent. Je lui ai ensuite plusieurs fois parlé et j'ai été toujours plus convaincu que le Seigneur l'avait adoptée.

Comme la grâce de Dieu est pourtant immensément grande! C'est ici une pécheresse qui, pour ainsi dire, lui donne des ordres, comme si c'était la faute de Dieu, qu'elle fût encore inconvertie. Elle dit : « Si je ne suis pas convertie maintenant, je n'y retournerai plus; » et certes, Dieu eût été pleinement dans son droit, s'il l'avait tout à fait abandonnée à elle-même. Son père n'aurait jamais pensé non plus qu'elle devint aussitôt la propriété du Seigneur; mais *les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées*. Il lui montra, ainsi qu'à nous tous, sa grande et merveilleuse grâce. A lui soit l'honneur et la louange, aux siècles des siècles!



Ce que dit l'évangile.

1. L'évangile nous dit que Jésus est venu
 Dans ce monde pervers, sous une forme humaine ;
 Que durant sa carrière, il n'a guère connu
 Que la faim, la douleur, la fatigue et la peine.
2. L'évangile nous dit que Jésus expira,
 Cloué sur une croix ; effroyable supplice !
 Qui le croit maintenant jamais ne périra,
 Car sa mort apaisa la divine justice.
3. L'évangile nous dit que, le surlendemain,
 Dieu le ressuscita, puis fit partout entendre
 Que le sang de son Fils ouvrait le seul chemin
 Par lequel, vers les cieux, le pécheur pouvait tendre.
4. L'évangile nous dit que peu de temps après,
 Jésus fut enlevé dans le sein de son Père ;
 Et par Lui nous avons un libre et sûr accès
 Jusqu'au trône de Dieu, malgré notre misère.
5. L'évangile nous dit que Jésus reviendra
 Au jour fixé par Dieu, pour chercher son Église.
 Heureux alors celui que le Seigneur prendra !
 Il sera pour toujours dans la gloire promise.
6. L'évangile nous dit que Jésus régnera
 Avec ses rachetés, mille ans sur cette terre ;
 Et que pendant son règne, il en éloignera
 Satan, l'instigateur et l'auteur de la guerre.
7. L'évangile te dit : Cher enfant, viens et vois,
 Jésus veut te donner la nouvelle naissance ;
 Il porta, dans ce but, tes péchés sur la croix.
 En Lui, dès à présent, place ton espérance.





Jacob devant Pharaon

Que de fois n'avez-vous pas entendu ces paroles : « Dieu te bénisse, cher enfant, » tandis qu'une chère main était placée sur votre tête ou vous frappait légèrement sur l'épaule. C'était peut-être la main d'un père ou d'une mère, ou celle d'un oncle affectionné, ou d'un ami de votre père. Ce pouvait même être un bienveillant étranger qui vous saluait ainsi ; mais que ce soit l'un ou l'autre, c'était toujours quelqu'un plus âgé que vous, ou, du moins, votre supérieur par l'âge ou à d'autres égards. Vous ne penseriez pas à dire de telles paroles à vos parents, ou à des amis plus âgés que vous. Ces paroles conviennent à *leurs* lèvres, mais ne conviendraient pas, pour le moment, *aux vôtres*. L'Écri-

ture elle-même nous dit que « sans contredit, le moindre est béni par le plus grand. » Comme la foi de Jacob dut avoir été grande, pour prendre cette place de supériorité envers Pharaon ! « Jacob donc bénit Pharaon, et sortit de devant lui. »

Pharaon était alors le plus puissant monarque du monde. Il était à la tête d'une grande et forte nation dans un temps où il n'y avait qu'un petit nombre de peuples puissants sur la terre. Jacob était un pèlerin âgé, dont la vie avait été remplie de peines et de voyages, au milieu d'épreuves et de tribulations de toute espèce. Dans sa jeunesse, il avait souffert des tromperies de son oncle; son âge mûr avait été abreuvé d'amertume par la conduite de ses fils; et ses épreuves au sujet de Joseph et de Benjamin avaient été telles, que nous l'avons entendu s'écrier, en parlant du dernier : « Et si quelque accident mortel lui arrivait dans le chemin par où vous irez, vous feriez descendre mes cheveux blancs avec douleur au sépulcre. » La famine l'avait atteint, ainsi que ses fils, dans le pays de leur séjour; et, merveilleusement délivré par la main de Joseph, qu'ils avaient pendant longtemps cru mort, ils étaient descendus de Canaan en Egypte, pour être nourris par Joseph dans la contrée de Goscen. C'est alors que Joseph présentait son vieux père au roi. Mais laissons la parole à l'historien sacré.

« Alors Joseph amena Jacob son père, et le présenta à Pharaon; et Jacob bénit Pharaon. Et Pharaon dit à Jacob : Quel âge as-tu ? Jacob répondit à Pharaon : Les jours des années de mes pèlerinages sont cent trente ans; les jours des années de ma vie ont été courts et mauvais, et n'ont point atteint les jours des années de

la vie de mes pères, du temps de leurs pèlerinages. Jacob donc bénit Pharaon et sortit de devant lui. »

Quelle scène ! Pensez à ce pèlerin âgé, courbé sous le poids des années et s'appuyant sur son bâton ; voyez-le se tenant debout devant le plus grand roi de la terre ; entendez-le déclarer que, sous quelque aspect qu'il considère sa vie, — soit en elle-même, soit en la comparant avec celle de ses ancêtres — ses jours avaient été courts et mauvais ; et cependant, malgré tout cela, contemplez-le prenant la place de supérieur devant Pharaon, et bénissant celui-ci, au lieu d'en recevoir une bénédiction, — assurément c'est là un spectacle digne d'être remarqué ! Comment pouvons-nous expliquer cela ? Qu'est-ce qui donnait à ce vieux voyageur le droit de se mettre ainsi au-dessus du plus grand monarque de la terre ? Ah ! chers enfants, c'est là une question que j'aimerais vous voir méditer soigneusement. Il vaut la peine de connaître le secret de Jacob. Tel d'entre vous peut être appelé un jour à avoir en partage des épreuves pareilles à celles de Jacob. Il est possible que vous n'ayez pas des pensées semblables aux pensées du patriarche sur les grandeurs humaines, avec lesquelles contrastait sa vie de pauvreté et de tribulations. Mais, en tout cas, être rendu capable, comme Jacob, de triompher de tous les maux de la vie et de se glorifier en quelque chose de meilleur que toute la pompe et la gloire de ce monde, c'est assurément plus précieux que tout ce que les paroles peuvent exprimer. Quel était donc la cause secrète du triomphe de Jacob ?

Ce secret était la foi. Jacob, avec toutes ses fautes et toutes les épreuves qu'elles avaient attirées sur lui, était un homme de foi. Il croyait Dieu. Il avait reçu la

parole de Dieu dans sa jeunesse ; il s'était confié en elle, quoique faiblement, durant les années de sa maturité ; et maintenant, en sa vieillesse, il la préférait au bâton qu'il avait en sa main, car elle lui assurait une portion plus riche que toute la gloire de la cour et du roi d'Égypte. Par cette Parole, il savait que l'Égypte devait être jugée (Gen. XV, 14) ; et que sa propre postérité, considérablement multipliée, retournerait avec de grands biens en Canaan, où lui et ses pères avaient séjourné. Le Seigneur lui avait dit, du haut de l'échelle mystique : « Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham ton père, et le Dieu d'Isaac ; je te donnerai, et à ta postérité, la terre sur laquelle tu dors ; et ta postérité sera comme la poussière de la terre, et tu l'étendras à l'occident, à l'orient, au septentrion et au midi, et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta semence. » Quoique ces promesses ne dussent être accomplies qu'après le délogement de Jacob, il connaissait si bien, par la foi, Celui qui lui avait fait ces promesses, qu'en mourant, il pouvait se confier entièrement en ce Dieu bon et fidèle, et voir dans l'avenir l'arrivée de la Semence promise, dans laquelle toutes les familles de la terre seraient bénies. Et quoique cela ne nous soit pas dit dans l'Ancien-Testament, il y a cependant un chapitre dans le Nouveau qui nous apprend que Jacob et ses pères attendaient pour leurs enfants un meilleur pays que la terre de Canaan et qu'ils désiraient pour eux-mêmes une patrie céleste.

« Tous ceux-ci sont morts en la foi, sans avoir reçu les choses dont ils avaient eu les promesses ; mais ils les ont vues de loin, crues et saluées, et ils ont fait profession qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la

terre. Car ceux qui tiennent ces discours montrent clairement qu'ils cherchent encore leur pays. Et certes, s'ils eussent rappelé dans leur souvenir celui dont ils étaient sortis, ils avaient du temps pour y retourner. Mais ils en désiraient un meilleur, c'est-à-dire, le céleste, c'est pourquoi Dieu ne prend point à honte d'être appelé leur Dieu, parce qu'il leur avait préparé une cité. »

Ah ! oui, chers enfants, c'était parce que Jacob anticipait par la foi sur cette « meilleure patrie, » cette « patrie céleste, » cette « cité qui a des fondements, » qu'il pouvait triompher dans son héritage à venir, après toutes les afflictions de la vie et au milieu de toute la faiblesse d'une vieillesse avancée et chancelante. Voilà pourquoi il pouvait bénir Pharaon au lieu d'être béni par lui. Et son secret peut être le vôtre. Il y a une « espérance réservée dans les cieux » pour tous, jeunes ou vieux, qui reçoivent par la foi la parole de vérité de l'Évangile. Cette vie courte, avec ses vanités dorées et ses chagrins réels, n'est que l'entrée à un état éternel de bonheur inaltérable ou de douleurs sans mélange. L'évangile, la bonne nouvelle vous parle de cette même meilleure patrie, où Abraham, Isaac et Jacob sont allés. Il nous en dit beaucoup plus que ce qui leur en était révélé. Mais ils croyaient ce que Dieu leur disait et vécurent sur cette terre comme des étrangers et des pèlerins. Si nous croyons ce que Dieu nous dit, nous savons que Jésus vint du meilleur Pays, devint un homme et mourut sur la croix, afin que des pécheurs comme nous fussent pardonnés, sauvés et rendus héritiers du ciel. Ce Jésus, qui acquit pour nous au prix de son propre sang, une place dans cette glorieuse patrie d'en

haut, est ressuscité des morts, et remonté en haut, où il a pris possession de cette place qu'il a préparée pour être la demeure éternelle de ceux qui croient en lui. Il ne quitta pas ce monde sans nous dire où il allait, en nous assurant que quand il nous aurait préparé une place, il reviendrait et nous prendrait avec lui, afin que là où il est nous y soyons aussi.

C'est cette espérance, chers enfants, qui nous fait triompher de la peine, de la pauvreté, de l'affliction et de la mort. Est-ce aussi la vôtre? Avez-vous cru au témoignage que Dieu rend de Jésus — avez-vous cru en Jésus lui-même, de manière à pouvoir attendre paisiblement et joyeusement son retour, pour être introduits dans les demeures de la gloire auprès de lui et recevoir un héritage éternel de bénédictions? Si vous ne l'avez pas encore fait, ne laissez pas se terminer cette année — ne posez pas cette dernière feuille qui vous parle des récits contenus dans le premier livre des Écritures, avant de pouvoir dire : « J'ai entendu la voix de Dieu. Elle me parle de Jésus; du pardon par son sang; de la vie par sa mort et elle m'appelle pour être pour toujours avec lui dans les cieux. Dieu aidant, j'irai. » Oh! que du fond du cœur ce soit là le langage de tout lecteur de ces paroles! Dieu le veuille, pour l'amour de Christ. Amen.

QUESTIONS SUR « JACOB DEVANT PHARAON. »

1. Quelle position Jacob prenait-il en bénissant Pharaon?
2. Quels étaient le rang ou la condition de Pharaon?
3. Quelle était celle de Jacob?
4. Comment Jacob appelle-t-il les jours qu'il a vécus?
5. Quel était le secret du triomphe de Jacob?
6. Quand devaient être accomplies les promesses faites à la postérité de Jacob?

7. Qu'attendait-il pour son partage après cette vie?
8. Qui, outre Jacob, peut posséder son secret?
9. Qu'est-ce qui nous parle du « meilleur pays? »
10. Les patriarches en savaient-ils autant que nous là-dessus?
11. Qu'est-ce qui nous fait triompher de la peine et de la mort?
12. Combien d'entre vous, maintenant pour la première fois, entendent la voix de Dieu et sont disposés à se confier en Jésus, à laisser le monde, et à choisir pour leur part une place auprès de Christ dans les cieux?

Note. Vous n'avez pas besoin de répondre à l'éditeur sur cette dernière question, à moins que, après avoir lu ces lignes, vous ne soyez rendus capables de terminer l'année 1862, en croyant en Jésus et en devenant ainsi d'heureux héritiers de la gloire éternelle avec lui.



Dieu est amour.

Qui me soutient dans mon voyage?
 Qui m'a gardé jusqu'à présent
 De tout danger, de tout dommage,
 Veillant sur moi journallement?
 Qui me fournit la nourriture,
 Dont j'ai besoin pour chaque jour?
 C'est Dieu qui, pour sa créature,
 Fait cela, car — « Il est amour. »

Qui m'a donné le divin livre,
 M'apprenant la mort du Sauveur
 Pour moi, méchant? Puissé-je vivre
 Dorénavant pour le Seigneur!
 Qui m'a fait don de cette armure
 Pour résister au mauvais jour?
 C'est Dieu qui, pour sa créature,
 L'a donné, car — « Il est amour. »





Matt, l'idiot.

Une dame, se promenant un jour seule au bord de la mer, vit devant elle un garçon qui regardait fixement un petit espace de ciel bleu entre deux beaux nuages blancs. Elle s'approcha de lui et lui dit : « Que regardez-vous ainsi, mon enfant ? » L'enfant ne répondit pas. Il avait un air étrange, et l'idée vint à la dame qu'il était faible d'esprit.

« Garçon, garçon, » dit-elle en le secouant doucement par sa manche, « que faites-vous ? que regardez-vous ? » Alors, l'enfant parut se réveiller de ses profondes distractions. Il se frotta les yeux. « Mon garçon, » répéta la dame, « que faites-vous ? » Le jeune homme soupira et jeta un nouveau coup-d'œil entre les deux

nuages ; puis il se couvrit les yeux et dit avec tristesse : « Matt voulait voir Dieu. Matt a besoin de voir Dieu. » Les nuages se rapprochèrent l'un de l'autre et en se mêlant ils cachèrent le petit espace du ciel, et le garçon dit : « Il y avait un grand trou ; Matt voulait voir Dieu. » Alors, comme pour se consoler de son désappointement, il dit d'un ton plus gai : « Matt verra Dieu demain ; Matt verra Dieu un jour. »

Il y avait quelques chaumières éparses sur une plage sablonneuse à un quart de mille du rivage, et pensant que c'était là que Matt demeurait, la dame l'y conduisit. Tout à coup une petite fille sortit eu courant de l'une de ces maisonnettes, et prenant le garçon par la main, elle lui dit : « Viens à la maison, Matt, — le dîner est prêt. » Au même instant parut une femme qui invita la dame à entrer et à se reposer. Quand elle eut introduit le garçon et qu'elle lui eût servi son dîner, elle dit à la petite fille de lui donner à manger.

Alors la dame apprit que Matt était un orphelin âgé de treize ans et qu'il demeurait là avec sa tante et son grand-père. Les enfants du village lui avaient, non sans peine, enseigné à parler et ils prenaient plaisir à le surveiller, surtout la jeune Becca, la petite fille dont nous avons parlé. Dès lors la dame alla souvent voir le pauvre Matt, et avec une grande persévérance elle réussit à lui apprendre à tresser la paille. Un jour, en entrant dans la chaumière, elle trouva le vieillard très-malade ; pendant qu'elle était là le pasteur entra et lui lut le 18^{mo} chapitre de Matthieu. Quand il arriva à la parabole du roi qui voulait compter avec ses esclaves, l'attention et l'intérêt de Matt devinrent visibles. Quand il eut fini, Matt le regarda et lui dit très-sérieusement :

« Pasteur, lisez encore. » M. Green se mit alors à raconter la parabole ainsi : — « Un grand Roi dit, » et il eut soin de peser sur ces mots : « amenez-moi mes esclaves, car je veux qu'ils me paient ce qu'ils me doivent. Et on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents, c'est-à-dire beaucoup, beaucoup, beaucoup d'argent. Et comme il n'avait pas un sou pour payer, son seigneur commanda qu'il fut jeté en prison et qu'il n'en sortit jamais avant d'avoir payé toute cette dette. » Il en était là du récit, quand tout à coup il aperçut des larmes inonder les joues de l'enfant, et remarquant qu'il paraissait très-alarmé, il s'arrêta subitement et lui passant la main sur la tête, il l'assura qu'il n'avait pas eu l'intention de lui faire de la peine. Mais Matt était inconsolable. Il quitta brusquement ses amis et s'en alla clochant sur le rivage, où il se cacha sous un bateau pêcheur, et continua à pleurer lamentablement.

Le lendemain matin, le temps était si orageux, que la dame ne put aller le voir que bien tard dans la journée. Elle marchait à grands pas, quand elle vit la figure immobile du garçon, sa blouse blanche flottant au vent, son visage dirigé vers le ciel sombre. Elle l'appela plusieurs fois en s'approchant de lui, mais le mugissement du vent et des vagues couvrait entièrement sa voix ; ce n'est que lorsqu'elle fut tout près de lui et qu'elle le toucha qu'il la vit. Sa physionomie exprimait l'angoisse et la crainte.

— Que fait Matt ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Matt parlait à Dieu, répondit le garçon.

— Que disait le pauvre Matt ? demanda-t-elle avec compassion.

L'enfant joignit les mains et regardant en haut avec

une expression lamentable d'humilité et de crainte, il dit : « Dieu ! Dieu ! Matt n'a point d'argent pour payer. »

Puis secouant sa tête, il lui dit, avec un air de vive crainte, étrange à voir, qu'il allait être mis en prison ; que Dieu allait mettre Matt en prison.

Elle se tourna vers lui et lui prenant les deux mains, lui dit d'une voix claire et joyeuse : « Jésus-Christ a payé pour le pauvre Matt. »

Le garçon la regarda d'un air désespéré ; alors, levant un doigt en haut en souriant, elle répéta doucement : « Dieu ne mettra pas Matt en prison. Jésus-Christ a payé pour le pauvre Matt. »

L'enfant répéta après elle ces paroles ; et comme leur sens se développait peu à peu dans son esprit, une expression d'étonnement et de satisfaction se répandit sur ses traits : Il s'assit et voulut encore entendre et entendre ces bonnes nouvelles et tout en se les redisant avec attention, il devint peu à peu calme et heureux.

Il demeura si longtemps assis à l'abri du bateau que sa fidèle amie pensa que maintenant que ses craintes étaient dissipées, il pourrait en avoir oublié la cause.

Mais il n'en était pas ainsi ; il se leva enfin et, faisant quelques pas, il leva ses bras et sa figure au ciel et s'écria à haute voix : « Homme qui avez payé, Homme qui avez payé, Matt vous remercie, vous remercie ! »

Quelques jours après, allant à la chaumière du pêcheur, la dame trouva que le vieillard était mort. Elle demanda à un voisin : « Qu'est-ce que Matt sait sur son grand-papa ? »

— Eh bien, madame, quand sa tante le réveilla et

l'habilla ce matin, elle lui dit qu'il ne verrait plus son grand-père parce que Dieu l'avait envoyé chercher.

— Il ne s'effraya pas, j'espère?

— Oh! non, madame; il s'en réjouit extrêmement et dit qu'il désirait y aller aussi. C'est un bien singulier enfant.

— Très-singulier en effet! mais sous quelques rapports je voudrais que nous lui ressemblassions davantage.

Quand Matt vit son amie, cela lui rappela les bonnes nouvelles concernant son grand-père; et en lui disant que Dieu l'avait envoyé chercher, il ajouta: « Matt désire s'en aller aussi. »

— Matt ira un jour, répondit-elle avec douceur.

— Matt voudrait y aller maintenant, répliqua le garçon.

Son amie le conduisit sur la grève et s'asseyant à côté de lui, elle tâcha de lui faire comprendre qu'un jour, peut-être bientôt, Dieu l'enverrait certainement chercher. Il resta longtemps silencieux comme s'il réfléchissait, puis se levant, il se dirigea vers la chaumière.

— Qu'est-ce que Matt désire? demanda son amie.

Le garçon regarda ses mains et répondit avec une touchante simplicité: « Il faut que Matt se lave les mains. » — Je m'étonne pourquoi, pensait la dame; mais elle ne dit rien, seulement elle se leva et le suivit. Il avait trouvé la femme de la maison, la mère de la petite Becca, et quand elle entra, il était à lui expliquer qu'il devait se laver les mains, que Dieu enverrait un jour chercher Matt, peut-être aujourd'hui, et que Matt devait être prêt.

La femme n'eût pas plutôt compris ce qu'il voulait qu'elle s'assit, se couvrit la figure de son tablier et commença à pleurer amèrement; pendant que la petite Becca, se prêtant à la fantaisie du garçon, allait chercher de l'eau et du savon et se mit à lui laver soigneusement les mains. Cela fait, il eut l'air d'attendre quelque chose de plus; elle lui demanda ce qu'il voulait encore : « Matt doit mettre sa casquette neuve; Matt veut sa casquette de fourrure. »

— Non, Matt ne doit mettre sa belle casquette que le dimanche lorsqu'il va à l'église.

Mais Matt se mit à supplier avec désolation et les larmes coulaient sur ses joues, jusqu'à ce qu'enfin la dame demanda qu'on allât chercher sa casquette; et quand elle parut, Matt fut content; il alla tranquillement hors de la porte, puis regardant entre les nuages il répéta doucement que « Dieu enverrait chercher Matt un jour; peut-être aujourd'hui, et que Matt devait être prêt; Matt devait toujours être prêt. »

Son amie passa à la chaumière le matin des funérailles, et conduisit le garçon dehors. Elle le trouva toujours « prêt, » toujours préoccupé de la pensée que Dieu l'enverrait chercher et que peut-être ce serait « aujourd'hui. » Elle le fit entrer dans la grotte, afin qu'il ne vit pas le cortège. Elle tira de son panier quelque nourriture dont elle lui donna; et après qu'ils eurent mangé, il voulut qu'elle lui lavât les mains, puis il mit sa belle casquette et s'assit pour être prêt. Tout en guettant les poissons et en s'amusant à jeter du blé aux pigeons, il était toujours prêt, toujours attendant un appel extraordinaire.

— Matt est-il peiné que son grand-père soit parti?

demanda son amie. Matt répondit : « Non , » et ajouta qu'il voulait aussi s'en aller ; puis , selon sa manière particulière , tantôt par des paroles et tantôt par des signes , il s'informa dans quelle espèce d'endroit demeurerait Dieu.

— Il n'y fait jamais froid , répondit-elle ; toujours chaud et agréable ; Matt ne pleurerait jamais , s'il y était.

— Est-ce que personne n'y battrait Matt ? demanda l'enfant d'un air pensif. Robert ne le battrait-il pas ?

— Non ; quand Matt serait avec Dieu , personne ne pourrait plus le battre.

Un rayon de joie resplendit sur la figure de l'enfant , tandis qu'il méditait sur ces bonnes nouvelles ; puis avec un soupir plein de tristesse , il dit : « Robert bat souvent Matt maintenant. » Dans son bonheur , le rayon de joie revenait souvent briller sur son visage , et il répétait avec transport qu'« un jour il irait vers Dieu et que personne ne le battrait plus. »

Quelque temps après , plusieurs jours de suite , le garçon allait sur le rivage afin de voir si là dame y était , car elle avait promis de revenir. Il fut toujours trompé dans son attente , et l'on apprit qu'elle avait dû partir subitement pour aller soigner un de ses proches qui était malade à la mort. Quand vint l'hiver , Matt ne savait plus que s'asseoir et grelotter. Jour après jour il demandait après la dame et pleurait de froid.

Puis vint un temps de grande misère et de détresse pour les habitants du petit hameau pêcheur. Le temps était fort mauvais ; les hommes ne pouvaient plus s'embarquer ; une nourriture mal saine , jointe à un travail des plus pénibles , amena la fièvre ; la mère de Becca

et Marie Goddard tombèrent malades en même temps. Pendant la maladie de sa tante, Matt fut conduit à la chaumière de la mère de Becca, où bientôt il apprit que sa tante était allée vers Dieu. Cette nuit-là les deux enfants furent laissés seuls dans la chambre basse, où la mère de Becca était couchée malade. Becca essaya de distraire le pauvre garçon, mais il était inconsolable, et chaque fois qu'un coup de vent ébranlait la porte, il voulait sortir pour « parler à Dieu. » Elle ne pouvait l'apaiser; enfin après lui avoir donné un morceau de pain et s'être assurée que la porte était fermée au verrou, elle se coucha et s'endormit profondément. Au milieu de la nuit elle s'éveilla, mais Matt n'était plus là. Elle mit la main sur le verrou, il était tiré, ce qui prouvait que Matt avait ouvert la porte. Elle courut à la chaumière où Matt avait demeuré, elle était fermée; elle descendait à la grotte, quand elle entendit la voix qu'elle désirait tant d'ouïr; elle s'arrêta : « Dieu ! Dieu ! » disait cette voix, « oh ! envoyez chercher le pauvre Matt ! que Matt puisse s'en aller ! »

En entrant dans la caverne, elle vit l'enfant qui se tenait là, un rayon de la lune éclairant sa figure pâle, et un vent froid soufflant sur son habit mince et sur sa tête nue; sous ses pieds était la neige glacée.

La petite fille le toucha, il était froid comme glace. Elle le secoua par la manche, mais impossible de le tirer de sa profonde abstraction : « Dieu ! Dieu ! » disait-il, et encore : « Homme qui avez payé, oh ! emmenez le pauvre Matt ! »

Elle ôta le châle qui lui servait de pauvre couverture, et elle l'enveloppa dedans; alors il dit d'une

voix bien basse : « Matt verra Dieu un jour, et Matt n'aura plus jamais froid. »

Elle amoncela quelques bûches de bois entre lui et l'entrée de la caverne, afin de le mettre à l'abri du vent, puis elle courut à la maison chercher du secours; mais avant que ses pieds fatigués eussent, dans cette sombre matinée d'hiver, atteint le seuil de sa chaumière, les pêcheurs, après une course périlleuse, abordèrent un mille ou deux plus haut, et entrant dans la caverne pour s'y reposer et se mettre à l'abri, y trouvèrent Matt sur son lit gelé. Heureux Matt; l'appel lui avait été envoyé d'aller rejoindre ce Dieu qu'il avait si longtemps cherché. Les jours de ténèbres et de faiblesse sont terminés pour lui : il n'aura plus jamais froid.



En aucune manière.

Mes jeunes amis. — Avez-vous jamais vu un petit enfant sur les genoux de son père, ses regards fixés sur sa figure, écoutant avec attention tout ce qu'il lui dit? Il sait qu'il est un bon et tendre père et qu'il ne lui dira jamais un mensonge ou une dure parole, aussi ce petit enfant n'aura pas l'idée de douter de la vérité de ce qu'il entend, mais il croira *tout* ce que son père lui dit. Les enfants n'ont pas souvent de la méfiance; dans leur confiance enfantine, ils sont portés à penser que tout ce qu'ils entendent est la vérité; et si les enfants honorent ainsi un parent terrestre, ils ne devraient pas en faire moins quand il s'agit de quelque

chose de beaucoup plus élevé, savoir, la *confiance en Dieu*.

Le grand Dieu des cieux et de la terre nous a donné un livre, dans lequel il nous parle de lui, c'est — sa sainte Parole. Dans ce livre, nous apprenons comment Dieu créa le monde, comment Adam tomba et apporta le péché et la mort sur nous tous; nous y voyons aussi l'amour merveilleux de Dieu, en envoyant son Fils unique et bien-aimé, afin de prendre sur la croix la place et le châtement du pécheur.

Aimez-vous lire ce livre? Avez-vous entendu la voix de Dieu, qui vous parle par ce moyen et croyez-vous tout ce qu'il renferme? Hélas! il y a beaucoup de gens qui sont les ennemis de Christ et qui disent qu'ils ont des doutes sur une grande portion de la Bible. La raison, chers enfants, pour laquelle *nous* devons croire *tout* ce qu'elle contient, c'est que c'est *Dieu qui l'a dit*. Chaque portion de ce Livre est vraie, et c'est Satan qui met dans le cœur des pensées incroyables. Jésus dit : « En vérité, je vous dis que quiconque ne recevra point comme un enfant le royaume de Dieu, n'y entrera point » (Luc XVIII, 17).

« Il n'y entrera point! » Non, c'est ici le conseil de Dieu, que pour être sauvés tous regardent à Lui avec la même confiance qu'un petit enfant, qui croit tout ce que ses parents disent, sans jamais mettre en doute les paroles du Dieu de vérité, mais en les scrutant avec foi pour y voir ce qu'il désire de nous.

Mais je crois entendre quelque cher enfant, disant : « Comment puis-je regarder à Dieu? *Je suis très-pécheur*. Oh! je ne suis pas heureux, car je ne suis pas capable d'entrer en la présence de Dieu! » C'est jus-

tement un enfant pécheur, comme vous, qui sera le bienvenu auprès de Dieu ; c'est par la puissance de son Esprit que vous avez été convaincu de péché et maintenant ses bras vous sont ouverts, prêts à vous recevoir. Vous *êtes* un pécheur ; mais Jésus est l'ami du pécheur. — *Croyez seulement en lui*, et votre salut est certain. C'est précisément pour sauver les âmes, pour sauver ceux qui sentent leur état de péché et de culpabilité ; oui, c'est expressément pour cette raison que Jésus descendit des cieux et mourut sur la croix du Calvaire.

Jésus mourut *à la place des pécheurs* ! cela ne vous console-t-il pas ? Avec la certitude que Jésus est votre Sauveur, vous ne craindrez plus *jamais* la mort, ou le moment où il descendra dans les nuées, lorsqu'il viendra chercher son peuple. Votre changement sera des plus heureux, car alors vous serez pour toujours avec Jésus.

Quelqu'un de vous pourrait craindre d'être perdu après tout, craindre que Jésus ne veuille pas lui pardonner. Mais écoutez les paroles de Jésus lui-même : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jean VI, 37).

Rien n'empêchera Jésus de recevoir ceux qui viennent à lui ; ainsi *vous* pouvez venir dans ce moment-ci, avec l'assurance que vos péchés seront blanchis dans son sang précieux.

En aucune manière, Dieu ne recevra dans sa maison glorieuse et pure ceux qui ne croient pas en lui, avec la même confiance qu'un enfant. *En aucune manière*, ceux qui sont venus à Jésus ne seront jamais mis dehors. Croyez en lui ! Suivez-le ! Attendez-le !

Notre avenir.

1. Quand nous regardons en arrière,
Vers ce temps passé pour toujours,
Nous ne découvrons que misère,
Péchés, manquements, tous les jours.
Mais quoique nous ayons sans cesse
Un combat rude à soutenir,
Nous marchons avec allégresse
Vers notre céleste avenir.

2. Dans notre pénible carrière,
Fixons nos regards sur Jésus,
Assis auprès de Dieu, son Père,
Intercédant pour les élus.
Mettons en lui notre espérance,
Il veut nous sauver, nous bénir;
Attendons avec confiance
L'heureux et céleste avenir.

3. Si Dieu permet que la souffrance
Nous atteigne dans ce désert,
Nous avons la ferme assurance
Que son ciel est pour nous ouvert.
C'est là que nous trouvons l'issue
Où tous nos maux viendront finir,
Car la douleur est inconnue
Dans notre céleste avenir.

4. Les jours se succèdent sans cesse ;
L'an mil-huit-cent-soixante-deux

S'enfuit avec grande vitesse
Et va disparaître à nos yeux.
Ici-bas, tout est périssable ;
Le chrétien doit se souvenir
Que sa paix ne sera durable
Que dans l'éternel avenir.

5. La fuite du temps est rapide,
Il passe comme la vapeur.
Prenons Jésus pour notre guide,
Il est pour nous un cher Sauveur.
La fin de cette année arrive,
Nous n'en gardons qu'un souvenir ;
Bientôt nous atteindrons la rive
De notre éternel avenir.

6. Oh ! bon Berger, toujours fidèle,
Tu ne nous abandonnes pas ;
Remplis-nous pour toi d'un saint zèle
Durant notre course ici-bas.
Nous sommes tes brebis chéries
Que tu ne cesses de bénir.
Bien cher Sauveur, tu nous convies
A ton éternel avenir.

7. Recueillis dans ta bergerie,
Nous goûterons le vrai bonheur,
Et dans cette belle patrie
Nous chanterons d'un même cœur.
Avançons, remplis de courage,
Jésus est près de revenir ;
Voici le terme du voyage,
Voici l'éternel avenir !

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
La lettre de nouvel-an	1
L'ami de Dieu	6
Mort d'Amélie E.	12
Une histoire de brigands.	17
La robe blanche	21, 41
La lettre oubliée	25, 58, 89, 111
La première guerre	30
L'école buissonnière	37
Un appel	43
La maison de la vie	44
Premières impressions religieuses	47
L'Eternel parlant avec son ami.	49
La maison de l'amour	56
Aimez-vous Dieu?	65
L'avertissement angélique ou enfuis-toi pour ta vie	73
La maison de la joie	82
Le printemps	85
Quelques mots sur Samuel	92
Abraham et Isaac.	97
Petite Florence	106
Mon père ne me tenait-il pas la main?	109
La maison de la paix.	116
Une promenade au bord de la mer.	121
L'agneau de Dieu	126
Je voudrais être heureuse!	131
L'hôpital	133
Celui qui souffre avec patience.	136
C'est Dieu qui vous envoie	143
Ce que fit la tromperie	145
La maison du repos	152
La partie en bateau, le dimanche	156
Enoch, Elie et l'Eglise à l'arrivée de Christ	160
Joseph et ce qui lui arriva à Dothan	169

Semblable à Jonas	177, 219
C'est Jésus	179
Un changement subit.	181
La maison du chant	188
Joseph en prison	193
La maison de l'abondance	198
Le chardonneret et l'hirondelle. <i>Fable</i>	204
Le pardon du péché	209
Lettre à André	214
Le trèfle et l'abeille	217
L'élévation de Joseph	222
Le petit Henri, ou souvenirs de grand-papa	229
La maison de la lumière	234
L'Africaine convertie et sa mère	239
Joseph et ses frères	241
Dieu entend les petits enfants	251
L'histoire d'un sou	255
Lydie, la marchande de pourpre	256
Dieu est près	260
Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées	261
Jacob devant Pharaon	268
Matt l'idiot.	272
En aucune manière	280

Poésies.

Psaume CXXXIX.	40
Le chêne et l'arbrisseau	120
Prière pour les chers enfants	144
L'enlèvement des Saints	168
Venez au Sauveur.	192
Le nom de Jésus	202
Ce qu'est Jésus	240
Ce que dit l'évangile	264
Dieu est amour	271
Notre avenir	283